

LA
HENRIADE

AVEC
DES VARIANTES
ET DES NOTES.

Et l'Essai sur le Poëme Epique.

PAR M^R. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

Le lib. D. Joaⁿ. Freder. de Forges.

Lutetia

Paris

à la Salut.

no^v 1771.

1. Vol. Aⁿ 24.

A LONDRES,

N^o 42

Chez JACOB TONSON & se vend, chez
les Libraires François.

M. DCC. XXXIV.



AVIS DE L'EDITEUR.



N trouvera dans cette nouvelle édition , plusieurs Vers nouveaux , particulièrement au dixième Chant. L'on a mis en notes , beaucoup de Vers omis dans les éditions précédentes , & entr'autres le morceau qui regarde les Papes.

L'Essai sur le Poëme Epique n'est point la traduction de M. l'Abbé des Fontaines faite sur l'original Anglois de Monsieur de Voltaire ; c'est l'ouvrage de M. Voltaire lui-même , fort différent de cette esquisse qu'il donna en langue Angloise en 1728. Cet Essai tel qu'il est , n'a jamais été imprimé que dans cette édition , d'ailleurs plus ample & plus correcte que toutes celles qui ont paru jusqu'ici en France , & dans les Païs Etrangers.



PREFACE

P R E F A C E

De l'Édition de Londres 1730.



ET TE nouvelle Édition de LA HENRIADE a été faite d'après un nouveau Manuscrit de l'Auteur, sous les yeux d'un ami qui s'est chargé de l'impression, & qui a composé le peu de Notes qu'on a crû nécessaires à l'Ouvrage.

Ce Poëme fut commencé en l'année 1717. M. de Voltaire n'avoit alors que dix - neuf ans : Et quoiqu'il eût fait déjà la Tragédie d'OEDIPÉ, (qui n'avoit pas encore été représentée) il étoit très-incapable de faire un Poëme Epique à cet âge. Aussi ne commença-t-il la Henriade que dans le dessein de se procurer un simple amusement dans un tems, & dans un lieu, où il ne pouvoit guères faire que des Vers. Il avoit alors le malheur d'être prisonnier par Lettre de cachet dans la Bastille. Il n'est pas inutile de dire que la calomnie, qui lui avoit attiré cette disgrâce ayant été reconnue, lui valut des bienfaits de la Cour, ce qui sert également à la justification de l'Auteur, & du Gouvernement. Il n'y a point

P R E F A C E.

dans le monde de Ministre qui ne soit exposé à faire d'extrêmes injustices. Le plus juste est celui qui répare les siennes.

L'Auteur ayant été près d'un an dans cette très-dure prison , sans papier , & sans livres , y composa plusieurs Ouvrages , & les retint de mémoire. Mais la Henriade fut le seul qu'il écrivit au sortir de la Bastille. Il n'en avoit alors fait que six Chants, dont il ne reste aujourd'hui que le second , qui contient les Massacres de la Saint Barthelemy. Les cinq autres étoient très-foibles , & ont été depuis travaillés sur un autre plan ; mais il n'a jamais rien pû changer à ce second Chant , qui est encore peut-être le plus fort de tout l'Ouvrage ; preuve certaine que le succès est presque toujours dans le choix du sujet.

La santé qu'il perdit dans cette année de prison , & les infirmités continuelles dont il fut accablé depuis , ne lui permirent de travailler à la Henriade que foiblement , & de loin à loin.

En l'année 1723. il parut une Edition de ce Poëme, sous le nom de LA LIGUE. L'Ouvrage étoit informe , tronqué , plein de lacunes : il y manquoit un Chant, & les autres étoient déplacés. De plus , il étoit annoncé comme un Poëme Epique , espece d'Ouvrage qui n'avoit jamais réussi

P R E F A C E.

dans la langue François , & dont le titre seul promettoit de l'ennui. Cependant la mémoire de Henri IV. est si chere aux François , que ce Poëme fut lû avec assez d'indulgence , & on en fit même plus d'une Edition.

En l'année 1726. l'Auteur étant en Angleterre y trouva une protection générale , & des encouragemens qu'il n'eût jamais pû esperer ailleurs. On y favorisa avec empressement l'impression d'un Ouvrage François, écrit avec liberté, & d'un Poëme plein de vérités , sans flatterie.

La Henriade parut donc alors pour la première fois sous son véritable nom, en dix Chants : & ce fut d'après les Editions de Londres , que furent faites depuis, celles d'Amsterdam, de la Haye & de Geneve , assez inconnuës en France par l'interruption du commerce de la Librairie avec les Etrangers.

L'Auteur ayant encore depuis fait de grands changemens à la Henriade , donne aujourd'hui cette nouvelle Edition , comme moins mauvaise que toutes les précédentes , mais comme fort éloignée de la perfection dont il ne s'est jamais flaté d'aprocher.

Du tems où il commença ce Poëme jusqu'à cette présente Edition de l'année 1730. il s'est passé treize années , sans qu'il ait pû donner la dernière main à son Ouvrage.

P R E F A C E.

*Tant l'esprit est borné , tant l'art est étendu. **

Le peu de personnes qui liront ce Poëme , (car on ne se flatte pas de plaire au grand nombre ,) seront sans doute instruites de l'Histoire de France ; mais si l'Ouvrage tombe entre les mains de quelques jeunes gens peu au fait de l'Histoire , ou de quelques Etrangers , à qui les événemens de la Henriade ne soient point présens , ils seront bien aises de trouver ici sous leurs yeux l'Abregé qui suit.

* Ce vers se trouve dans la traduction libre que M. l'Abbé du Renel a faite de l'Essai de la Critique de M. Pope ; traduction estimée , & presque la seule qui ait fait connoître que les François peuvent traduire des Poëmes en vers.



P R E F A C E.

HISTOIRE ABREGÉE

Des Evénemens sur lesquels est fondée la
Fable du Poème de la Henriade.

LE feu des Guerres civiles dont François II. vit les premières étincelles , avoit embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La Religion en étoit le sujet parmi les peuples , & le prétexte parmi les Grands. La Reine-Mere , Catherine de Medicis , avoit plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité , armant le parti Catholique contre le Protestant , & les Guisques contre les Bourbons , pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour son malheur beaucoup de Seigneurs trop puissans , & par conséquent factieux ; des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de Parti qu'inspire le faux zèle ; des Rois enfans , au nom desquels on ravageoit l'Etat. Les Batailles de Dreux , de Saint-Denis , de Jarnac , de Montcontour , avoient signalé le malheureux règne de Charles IX. Les plus grandes Villes étoient prises , reprises , saccagées tour à tour par les Partis opposés. On faisoit mourir les prisonniers de Guerre par des suplices recherchez. Les Eglises étoient mises en cendres par les Calvinistes : les Temples par les Catholiques. Les empoisonnemens & les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la Journée de la Saint Barthelemi. Henri le Grand , alors Roi de Navarre , & dans une extrême jeunesse , chef du Parti prétendu-réformé , dans le sein duquel il étoit né , fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du Parti. On le maria à la Princesse Marguerite , sœur de Charles IX.

P R E F A C E.

Ce fut au milieu des réjouissances de ces Nôces , au milieu de la paix la plus profonde , & après les sermens les plus solennels , que Catherine de Medicis ordonna ces Massacres , dont il faut perpétuer la mémoire , (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom François ,) afin que les hommes toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion , voyent à quel excès l'esprit de Parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui se piquoit de politesse , une femme célèbre par les agrémens de l'esprit , & un jeune Roi de vingt-trois ans , ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même Nation qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant , le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux , comme le Président Jeanin , le Marquis de Saint-Herem , &c. la moitié des François égorgeoit l'autre.

Charles IX. ne vécut pas long-tems après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III. quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs , dont elle ne fut tirée que par Henri IV. si justement surnommé le Grand par la Posterité , qui seule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France, y trouva deux Partis dominans. L'un étoit celui des Calvinistes , renaissant de sa cendre , plus violent que jamais , & ayant à sa tête le même Henri le Grand , alors Roi de Navarre. L'autre étoit celui de la Ligue , faction puissante formée peu à peu par les Princes de Guise , encouragée par les Papes , fomentée par l'Espagne , s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines , consacrée en aparence par le zèle de la religion Catholique , mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef étoit le Duc de Guise , surnommé le Balafre , Prince d'une réputation éclatante ; & qui ayant de plus grandes

P R E F A C E.

qualités que de bonnes, sembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux Partis sous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par sa foiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guise qui le vouloit détrôner, contre le Roi de Navarre son beau-frere, son héritier présomptif, qui ne pensoit qu'à rétablir l'autorité Royale; d'autant plus qu'en agissant pour Henri III. à qui il devoit succéder, il agissoit pour lui-même.

L'Armée que Henri III. envoya contre le Roi son beau-frere, fut battuë à Coutras; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire que de se reconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il étoit il demanda la paix, & le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignoit le Duc de Guise & la Ligue. Guise dans ce tems-là même venoit de dissiper une Armée d'Allemands. Ces succès du Balafre humilièrent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Huguenots.

Le Duc de Guise enflé de sa gloire, & fort de la foiblesse de son Souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de sa Capitale.

Guise fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats Généraux du Royaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale, du consentement de ceux qui représentoient la Nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III. réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au Château de Blois, cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frere le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guise.

P R E F A C E.

Ce qui étoit arrivé au parti Protestant , après la Saint Barthelemi , arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le Parti. Les Ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III. comme l'assassin des défenseurs de la Religion , & non comme un Roi qui avoit puni des sujets coupables.

Il fallut que Henri III. pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'est là que commence la Henriade.

Le Duc de Guise laissoit encor un frere : c'étoit le Duc de Mayenne , homme intrépide , mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une Faction instruite de ses forces , & animée par la vengeance, & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La celebre Elisabeth , Reine d'Angleterre , qui étoit pleine d'estime pour le Roi de Navarre , & qui eut toujours une extrême passion de le voir , le secourut plusieurs fois d'hommes , d'argent , de vaisseaux ; & ce fut du Plessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté , le Roi d'Espagne favorisoit la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la Guerre civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre , non - seulement par des Excommunications , mais par tous les artifices de la politique , & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III. alloit se rendre maître de Paris , lorsqu'il fut assassiné à Saint-Clou par un Moine Dominicain , qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissoit à Dieu , & qu'il couroit au Martire : & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique , ce fut le crime de tout le Parti. L'opinion publique , la créance de tous les Ligueurs , étoit qu'il falloit tuer son Roi, s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Prédica-

P R E F A C E.

teurs le crioient dans leurs mauvais Sermons. On l'imprimoit dans tous ces Livres pitoyables qui inondoient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques Bibliothèques, comme des Monumens curieux d'un siècle également barbare, & pour les Lettres & pour les Mœurs.

Après la mort de Henri III. le Roi de Navarre, (Henri le Grand) reconnu Roi de France par l'Armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son Royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette Guerre, & dont on a fait quelqu'usage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Du Plessis-Mornay fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince: il le servoit de sa personne dans les Armées, de sa plume contre les Excommunications des Papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes Protestans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne. Celui qui avoit le plus de réputation après lui, étoit le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant qui distinguoient particulièrement la Maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne. Mais il n'est question ici que du fameux Comte d'Egmont, Fils de l'Amoral, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif, & le plus glorieux pour Henri IV. fut la Bataille d'Ivry, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont tué.

Pendant le cours de cette Guerre, le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées, mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle: témoin la Lettre qu'on

P R E F A C E.

voit encore dans la Bibliothèque du Roi , dans laquelle il dit à sa Maitresse : (Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai pas, mais ma dernière pensée sera à Dieu, & l'avant dernière à vous.)

Au reste on obmet plusieurs faits considérables , qui n'ayant pas de place dans le Poëme , n'en doivent point avoir ici. On ne parlera ni de l'expédition du Duc de Parme en France , qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue , ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque tems un Fantôme de Roi sous le nom Charles X.

Il suffit de dire qu'après tant de malheurs & de desolations, Henri IV. se fit Catholique, & que les Parisiens, qui haïssoient sa Religion, & révéroient sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.



P R E F A C E.

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE sujet de LA HENRIADE est le siège de Paris , commencé par Henri de Valois , & Henri le Grand , achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la Scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry , où se donna cette fameuse Bataille qui décida du sort de la France , & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés ou arrangés suivant la vrai semblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain , qui ne fit qu'une Gazette empoulée ; & on a pour garant ces Vers de M. Despréaux.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Gardent dans leurs fureurs un ordre didactique ;

Pour prendre Lille , il faut que Dôle soit rendu ,
Et que leur Vers exact , ainsi que Mezeray ,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies, où les événemens sont pliés aux règles du Théâtre.

P R E F A C E.

Au reste , ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. LE CAMOUENS qui est le Virgile des Portugais , a célébré un événement dont il avoit été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une Croizade connue de tout le monde , & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre , ni les Proceffions. Virgile n'a construit la Fable de son Eneïde que des Fables reçues de son tems , & qui passoient pour l'Histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homère contemporain d'Hésiode , & qui par conséquent vivoit environ cent ans après la prise de Troye , pouvoit aisément avoir vû dans sa jeunesse des vieillards qui avoient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homère , c'est que le fonds de son Ouvrage n'est point un Roman , que les caracteres ne sont point de son imagination , qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient , avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités ; & que son Livre est le Monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade est composée de deux parties : d'événemens réels dont on vient de rendre compte , & de Fictions. Ces Fictions sont toutes puisées dans le système de la Religion chrétienne. Elles sont de deux sortes : les unes sont dans ce qu'on appelle le merveilleux , telles que la prédiction de la conversion de Henri IV : la protection que lui

P R E F A C E.

donne Saint Louis : son apparition : le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques qui étoient alors si communes , &c.

Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le Voïage de la Discorde à Rome , la Politique , le Fanatisme personifié , le temple de l'Amour , enfin les Passions & les Vices ,

Prenant un corps , une ame , un esprit , un visage.

Que si on a donné , dans quelques endroits , à ces passions personifiées les mêmes attributs que leur donnoient les Payens , c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches , la Justice a une balance , dans nos ouvrages les plus chrétiens , dans nos tableaux , dans nos tapisseries ; sans que ces représentations aient la moindre teinture de Paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans nôtre Poësie ne signifie que *la Mer* , & non l'*Epouse* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que *la Guerre* , &c.

S'il est quelqu'un d'un avis contraire , il faut le renvoyer encore à ce grand Maître M. Despréaux , qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement.

Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence ,

De donner à Thémis ni bandeau , ni balance :

P R E F A C E.

De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ;
Et le Tems qui s'enfuit un horloge à la main ,
Et partout des discours , comme une idolâtrie ,
Dans leur faux zèle iront chasser l'Allégorie.

AYANT rendu compte de ce que contient cet Ouvrage , on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs Ancêtres , n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Ayeux y sont nommés avec éloge , ne doivent aucune reconnoissance à l'Auteur , qui n'a eu en vûë que la verité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges , c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle Edition, retranché quelques Vers qui contenoient des verités dures contre des Papes qui ont autrefois des-honoré le Saint-Siége par leurs crimes , ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affont de penser qu'elle veuille rendre respectable la memoire de ces mauvais Pontifes. Les François qui condamnent les méchancetés de Louis XI. & de Catherine de Medicis , peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau , uniquement parce qu'il étoit trop long , & qu'il y avoit des Vers dont il n'étoit pas content.

P R E F A C E.

C'est dans cette seule vûë qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières Editions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms même lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons Vers.

On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on suposoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme sembloit rendre Henri IV. un peu odieux, sans le rendre plus grand.

On a fait passer Dupleffis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Elisabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvenoit encore de sa Négociation.

On s'est servi de ce même Dupleffis-Mornay dans le reste du Poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les Chants suivans : de même qu'il seroit impertinent dans une Tragédie, (dans Bérénice, par exemple,) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il sçait que quiconque écrit est fait pour effuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui

P R E F A C E.

fait en grande partie le sujet du Poëme , & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flate de s'être expliqué en beaucoup d'endroits , avec une précision rigoureuse qui ne peut donner aucune prise à la censure.

Tel est par exemple ce morceau :

La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
Unis & divisés , composent son essence.

- - - - -

Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattuë ,
L'Eglise toujours Une , & partout étenduë ,
Libre , mais sous un Chef ; adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ , de nos pechés , Victime renaissante ,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus ,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Si on n'a pû s'exprimer partout avec cette exactitude Théologique , le Lecteur raisonnable y doit suppléer.

Il y auroit une extrême injustice à examiner tout l'Ouvrage , comme une Thèse de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion & des Lois. On y déteste également la rébellion & la persécution. Il ne faut pas juger sur un mot , un Livre écrit dans un tel esprit.

L A
HENRIADE.

. . . *Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.*

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

HENRI III. réuni avec
Henri de Bourbon Roi de
Navarre, contre la Ligue, ayant
déjà commencé le blocus de Paris,
envoie secrètement Henri de
Bourbon demander du secours à
Elisabeth Reine d'Angleterre.
Le Héros essuye une tempête : Il
relâche dans une Isle, où un vieil-
lard Catholique lui prédit sa con-
version & son avènement au Trô-
ne. Description de l'Angleterre
& de son gouvernement.

L A
HENRIADE.

CHANT PREMIER.



E chante ce Héros , qui régna sur la
France ,

Et par droit de conquête , & par droit
de naissance ;

Qui , par le malheur même , aprit à gouverner ,
Persécuté long-tems , sçut vaincre & pardonner ;
Confondit & Mayenne , & la Ligue & l'Ibère ,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le pere.

Je t'implore aujourd'hui , sévère Verité :
Répans sur mes écrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'est à toi de montrer aux yeux des nations ,
Les coupables éfets de leurs divisions.

Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces ;
 Dis les malheurs du peuple , & les fautes des Princes.
 Viens , parle ; & s'il est vrai que la Fable autrefois
 Scût à tes fiers accens mêler sa douce voix ,
 Si sa main délicate orna ta tête altiere ,
 Si son ombre embellît les traits de ta lumiere ;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher ,
 Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.

(a) **V**ALOIS régnoit encore , & ses mains incertaines ,

De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes ;
 Ses esprits languissoient par la crainte abattus ;
 Ou plutôt en éfet Valois ne régnoit plus.
 Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire ,

(b) Aux combats dès l'enfance instruit par la Victoire,

(a) Henri III. Roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la Branche-Roïale dont il étoit.

(b) Henri III. [*Valois.*] étant Duc d'Anjou, avoit commandé les Armées de Charles IX. son frere , contre les Protestans , & avoit gagné à dix-huit ans , les batailles de Jarnac & de Moncontour.

CHANT PREMIER.

5

Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets ;
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes ,
Les peuples à ses pieds mettoient les diadèmes.
Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi , d'intrépide guerrier.
Endormi sur le trône , au sein de la mollesse ,
Le poids de sa couronne accabloit sa foiblesse.
(c) Quélus & S.Maigrin , Joyeuse & d'Espéron ,
Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom ,
D'un maître éfeminé corrupteurs politiques ,
Plongeioient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises , cependant , le rapide bonheur ;
Sur son abaissement élevoit leur grandeur ;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale ,
De sa foible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés , vils esclaves des grands ,
Persécutoient leur Prince , & servoient des Tirans.

(c) C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel , S. Maigrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les Remarques sur Joyeuse au troisième Chant.

Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnèrent ,
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut ,
Tout périssoit enfin , lorsque Bourbon (d) parut.
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerrière ,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force , il conduisit ses pas ,
De la honte à la gloire , & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent.
Rome s'en allarma , les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers ,
Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voïoit dans Paris la Discorde inhumaine ,
Excitant aux combats & la Ligue , & Mayenne ,
Portant par tout l'horreur ; & du haut de ses tours ,
De Rome & de l'Espagne apellant les secours.
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :

(d) Henri IV. le Héros de ce Poëme, y est apellé indifferemment *Bourbon* ou *Henri*.

Il nâquit à Pau en Bearn , le 13. Decembre 1553.

Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en Tiran dans les cœurs qu'il déchire ,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du Couchant , près de ces bords fleuris ,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable, & pure,
Où triomphent les Arts , où se plaît la nature ,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ;
Le malheureux Valois rassembloit ses soldats.
Là , sont mille Héros , fiers soutiens de la France ,
Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:
En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise ,
Ne connoissoit qu'un chef , & n'avoit qu'une Eglise.

(e) Le pere des Bourbons , du sein des immortels ,
Louis , fixoit sur lui ses regards paternels ;
Il présageoit en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignoit ses erreurs , il aimoit son audace ;

(e) S. Louis , neuvième du nom , Roi de France , est la
tige de la branche des Bourbons.

De sa couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor , il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême ,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtoit son apui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui ,
De peur que ce Héros , trop sûr de sa victoire ,
Avec moins de danger , n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs désolés le Démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage ,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voïez à quel point le destin m'humilie.
Mon injure est la vôtre ; & la Ligue ennemie ,
Levant contre son Prince un front séditieux ,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux.
Paris nous méconnoit , Paris ne veut pour maître ,
Ni moi qui suis son Roi , ni vous qui devez l'être ;

CHANT PREMIER. 9

Ils sçavent que les Lois , les nœuds sacrés du sang ,
 Que sur tout la vertu vous apelle à mon rang ;
 Et redoutant déjà votre grandeur future ,
 Du Trône où je chancelle , ils pensent vous exclure.
 De la Religion , (f) terrible en son courroux ,
 Le fatal anathème est lancé contre vous.
 Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la guerre ,
 Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
 Sujets , amis , parens , tout a trahi sa foi ,
 Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme contre moi ;
 Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes ,
 Vient en foule inonder mes campagnes desertes.

(f) Henri IV. Roi de Navarre , avoit été solennelle-
 ment excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois
 ans avant l'événement dont-il est ici question. Le Pape
 dans sa Bulle l'apelle *génération bâtarde & détestable de la*
Maison de Bourbon : le prive , lui , & toute la Maison de
 Condé , à jamais , de tous leurs Domaines & Fiefs , & les
 déclare sur tout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé
 fussent en armes à la tête des Protestans , le Parlement
 toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de
 l'État , fit contre cette Bulle les remontrances les plus
 fortes , & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du
 Vatican , que Sixte-Quint , soi-disant Pape , en avoit men-
 ti , & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique , &c.

Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager ,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglois en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sçai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis ,
Que Londres est de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie ,
Je n'ai plus de sujets , je n'ai plus de patrie ,
Je hais , je veux punir des peuples odieux ,
Et quiconque me venge , est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère ,
De mes secrets Agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense , & m'y donne une armée ;
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit : & le Héros , qui , jaloux de sa gloire ,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire ,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.

CHANT PREMIER. II

Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur ,
 Où fort de sa vertu , sans secours , sans intrigue ,
 Lui seul avec Condé (g) faisoit trembler la Ligue.
 Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
 Il suspendit les coups qui partoient de ses mains :
 Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage ,
 A partir de ces lieux il força son courage.
 Les Soldats étonnés ignorent son dessein ;
 Et tous de son retour attendent leur destin.
 Il marche. Cependant la ville criminelle
 Le croit toujours présent , prêt à fondre sur elle ;
 Et son nom , qui du trône est le plus ferme apui ,
 Semoit encor la crainte , & combattoit pour lui.

(g) C'étoit Henri Prince de Condé , fils de Louis , tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance du Parti Protestant. Il mourut à S. Jean-d'Angely , à l'âge de trente-cinq ans , en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut , & accoucha six mois après de Henri de Condé second du nom , qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son Pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Louis XIV. Histoire où le stile , la vérité & le bon sens sont également négligés,

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris , Mornay seul l'accompagne ,
Mornay (b) son confident , mais jamais son flatteur ;
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur ,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence ,
Sert également son Eglise & la France.
Censeur des Courtisans , mais à la Cour aimé ,
Fier ennemi de Rome , & de Rome estimé ,

A travers deux rochers , où la mer mugissante ,
Vient briser en courroux son onde blanchissante ,

(b) Du Plessis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Protestant , naquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il sçavoit le Latin , & le Grec parfaitement , & l'Hébreu autant qu'on le peut sçavoir , ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître, de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV. étant Roi de Navarre , envoya à Elisabeth Reine d'Angleterre : il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé ; il réussit dans presque toutes ses négociations , parce qu'il étoit un vrai politique , & non un intrigant. Ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsque Henry IV. eut changé de Religion , du Plessis-Mornay lui fit de sanglans reproches , & se retira de sa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le Poëme, est conforme à l'Histoire.

CHANT PREMIER. 13

Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port :
 Les matelots ardents s'empressent sur le bord ;
 Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ôdes,
 Etoient prêts à voler sur les plaines profondes :
 L'impétueux Borée enchaîné dans les airs ,
 Au souffle du Zéphire abandonnoit les mers.
 On lève l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ;
 On découvroit déjà les bords de l'Angleterre ,
 L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
 L'air siffle , le ciel gronde , & l'onde au loin gémit ;
 Les vents sont déchaînés sur les vagues émuës ;
 La foudre étincelante éclatte dans les nuës ;
 Et le feu des éclairs , & l'abîme des flots ,
 Montroient par tout la mort aux pâles matelots.
 Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie ,
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ,
 Tourne ses yeux vers elle , & dans ses grands desseins ,
 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel , & moins généreux , aux rivages d'Epire ,
 Lorsque de l'Univers il disputoit l'Empire ,
 Confiant sur les flots aux aquilons mutins ,
 Le sort de l'Univers , & celui des Romains ;

Défiant à la fois , & Pompée & Neptune ,
César (i) à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers ,
Qui vole sur les vents , qui soulève les mers ,
Ce Dieu dont la sagesse inéfable , & profonde ,
Forme , élève , & détruit les empires du monde ;
De son trône enflâmé qui luit au haut des Cieux ,
Sur le Héros François daigna baïsser les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages ,
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages ,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots.
Là , conduit par le Ciel , aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquile,
Sous des ombrages frais , presente un doux azile.

(i) Jules-César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement , & s'embarqua sur la petite riviere de Polina , qui s'apelloit alors l'Anius. Il se jeta seul, pendant la nuit, dans une barque à douze rames , pour aller lui-même chercher ses troupes qui étoient au Roïaume de Naples. Il essuïa une furieuse tempête. Voyez Plutarque.

PREMIER CHANT. 15

Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un Vieillard vénérable avoit, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisoit son étude ;
C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits,
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son desert descendre la sagesse :
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce Vieillard au Héros, que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé :

Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé ,
Fuyant le bruit des Cours , & se cherchant lui-même ,
Il avoit déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire Chrétien ,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte étoit inébranlable ,
Prêtoit au Calvinisme un apui redoutable.
Henri doutoit encore , & demandoit aux Cieux ,
Qu'un rayon de clarté vint deffiller ses yeux.

De tout tems , disoit-il , la vérité sacrée ,
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul attendant mon apui ,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le maître ,
En eût été servi , s'il avoit voulu l'être !

De Dieu , dit le Vicillard , adorons les desseins ;
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France ;
Foible , marchant dans l'ombre , humble dans sa naissance ,

CHANT PREMIER. 17

Je l'ai vû sans suport exilé dans nos murs ,
 S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussiere ,
 Ce fantôme effraïant lever sa tête altiere ;
 Se placer sur le trône , insulter au mortels ,
 Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure ,
 De ma religion je vins pleurer l'injure.
 Là , quelque espoir au moins console mes vieux jours.
 Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
 Des caprices de l'homme il a tiré son être :
 On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
 Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
 Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
 De sa sainte Cité veut saper l'édifice ;
 Lui-même en affermit les sacrés fondemens ,
 Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.

C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connoître.
 Vous serez éclairé , puisque vous voulez l'être.
 Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats ,
 Au trône des Valois va conduire vos pas.

Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire ,
De préparer pour vous les chemins de la gloire,
Mais si sa vérité n'éclaire vos esprits ,
N'esperez point entrer dans les murs de Paris.
Sur tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse.
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ,
Craignez vos passions , & sçachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort suprême ,
Triomphé des Ligueurs , & sur tout de vous-même ,
Lorsqu'en un siège horrible , & célèbre à jamais ,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits ,
Ces tems de vos Etats finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres ,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui ,
Et que qui lui ressemble est sûr de son apui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme ,
Qui pénétoit Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux ,
Où le Dieu des humains conversoit avec eux :
Où la simple vertu prodiguant les miracles ,
Commandoit à des Rois , & rendoit des oracles.

Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux :
 Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux ;
 Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
 De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
 Mornay parut surpris , & ne fut point touché :
 Dieu , maître de ses dons , de lui s'étoit caché.
 Vainement sur la terre il eut le nom de sage :
 Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le Vieillard instruit par le Seigneur ,
 Entretenoit le Prince , & parloit à son cœur ,
 Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ,
 Le Soleil reparut , les ondes se calmèrent.
 Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
 Le Héros part , & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire
 Le changement heureux de ce puissant empire ,
 Où l'éternel abus de tant de sages Lois ,
 Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.

Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent ,
 Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent ,
 Une femme à ses pieds enchaînant les destins ,

De l'éclat de son règne étonnoit les humains.
C'étoit Elifabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté.

Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes :
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ;
Les guérets de leurs bleds , les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre , ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune ,
Des bouts de l'univers appelle la Fortune.
Londres jadis barbare est le centre des Arts ,
Le magasin du monde , & le temple de Mars.
Aux (k) murs de Wesminster on voit paroître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ,
Les Députés du peuple , & les Grands , & le Roi ,
Divisés d'intérêt , réunis par la Loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.

(k) C'est à Wesminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre : il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs , & le consentement du Roi , pour faire des Lois.

CHANT PREMIER. 21

Heureux , lorsque le peuple instruit dans son devoir ,
Respecte autant qu'il doit , le souverain pouvoir !
Plus heureux , lorsqu'un Roi , doux , juste & politique ,
Respecte autant qu'il doit , la liberté publique !

Ah ! s'écria Bourbon , quand pourront les François
Voir d'un règne aussi beau fleurir les justes Loix !
Quel exemple pour vous , Monarques de la terre !

Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
D'un peuple qui l'adore , elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immense ,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du Vainqueur (1) des Anglois il aperçoit la Tour.
Non loin , d'Elisabeth est l'auguste séjour. .

Suivi de Mornay seul , il va trouver la Reine ,
Sans appareil , sans bruit , sans cette pompe vaine
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France ,

[1] La Tour de Londres est un vieux Château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant , Duc de Normandie.

Et jusqu'à la priere humiliant son cœur ,
Dans ses soumissions decouvrir sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois , dit la Reine surprise ?
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
Quoi ! de ses ennemis , devenu protecteur ,
Henri vient me prier pour son persécuteur ?
Des rives du Couchant , aux portes de l'Aurore ,
De vos longs différens l'univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois ,
Ce bras , ce même bras qu'il a craint tant de fois ?

Ses malheurs , lui dit-il , ont étouffé nos haines ,
Valois étoit esclave , il brise enfin ses chaînes :
Plus heureux , si toujours assuré de ma foi ,
Il n'eût cherché d'apui que son courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute , en voyant son danger.
Je l'ai vaincu , Madame , & je vais le venger.
Vous pouvez , grande Reine , en cette juste guerre ,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre .
Couronner vos vertus , en défendant nos droits ,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

CHANT PREMIER. 23

Elisabeth alors , avec impatience ,
Demande le récit des troubles de la France ,
Veut sçavoir quels ressorts , & quel enchaînement ,
Ont produit dans Paris un si grand changement.

Déjà , dit-elle au Roi , la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa légereté ,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toûjours ses recits peu fidèles.
Vous donc , témoin fameux de ces longues querelles ,
Vous , toûjours de Valois , le vainqueur , ou l'apui ,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs , & vos heureux exploits.
Songez que vôtre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire !
Plût au Ciel irrité , témoin de mes douleurs ,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte

Des Princes de mon sang , les fureurs & la honte ?
Mon cœur fremit encore à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir.

Sur tout , en écoutant ces tristes aventures ,
Pardonnez , grande Reine , à des vérités dures ,
Qu'un autre auroit pû taire, ou sçauroit mieux voiler,
Mais que jamais Bourbon n'a pû dissimuler.





ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elisabeth l'Histoire des malheurs de la France. Il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la S. Barthelemy.



L A
HENRIADE.

CHANT SECOND.



EINE , l'excès des maux où la France
est livrée ,
Est d'autant plus affreux , que leur source
est sacrée.

C'est la Religion , dont le zèle inhumain
Met à tous les François les armes à la main.

(a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur ,

(a) Plusieurs Historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit , cherchant de bonne foi à s'éclairer , ami de la vérité , ennemi de la persécution , & détestant le crime par tout où il se trouve.

Si dans les differens où l'Europe se plonge ,
La trahison , le meurtre est le sceau du mensonge ,
L'un & l'autre parti cruel également ,
Ainsi que dans le crime , est dans l'aveuglement.
Pour moi qui , de l'Etat embrassant la défense ,
Laiissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vû , surpassant mon pouvoir ,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique ,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ,
Qui veut , le fer en main , convertir les mortels ,
Qui du sang hérétique arrose les Autels ;
Et suivant un faux zèle , ou l'intérêt pour guides ,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi ,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guïse (b) ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule ,

(b) François, Duc de Guïse, apellé communément alors le grand Duc de Guïse , étoit pere du Balafre ; ce fut lui qui , avec le Cardinal son frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou , ce grand Historien , rapporte que

CHANT SECOND. 29

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux ,
 Ont conduit dans le piège un peuple furieux ,
 Ont armé contre moi sa pitié cruelle.
 J'ai vû nos Citoyens s'égorger avec zèle ,
 Et la flâme à la main courir dans les combats ,
 Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
 Vous connoissez le peuple , & sçavez ce qu'il ose ,
 Quand du Ciel outragé pensant venger la cause ,
 Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,
 Il a rompu le frein de la soumission.
 Vous le sçavez, Madame , & votre prévoyance
 Etouffa dès longtems ce mal en sa naissance.
 L'orage en vos Etats à peine étoit formé ,
 Vos soins l'avoient prévu , vos vertus l'ont calmé :

François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre , pere de Henri IV. dans la chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi , quoique l'esprit foible. Il fut informé du complot , & ne laissa pas d'entrer dans la Chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tuent , dit-il à Reinsy , Gentilhomme à lui , prenez ma chemise toute sanglante portez-là à mon fils & à ma femme , ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas , dit M. de Thou , se fouiller de ce crime , & le Duc de Guise en sortant de la Chambre , s'écria : [Le pauvre Roi que nous avons !]

Vous réglez, Londre (c) est libre, & vos Loix florissantes.

Medicis a suivi des routes différentes.

Peut-être que, sensible à ces tristes recits,

Vous me demanderez quelle étoit Medicis.

Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,

Peu de son cœur profond ont sondé les replis.

Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ses fils,

Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,

J'ai trop à mes périls appris à la connoître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,

A son ambition laissoit un libre cours.

Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle (d),

Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.

(c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

„ Cette Princesse avoit toutes les grandes qualités qui
„ sont requises pour régner heureusement. On pourroit dire
„ de son règne ce qui advint au tems d'Auguste, lorsque
„ le Temple de Janus fut fermé, &c.

(d) Catherine de Medicis se brouilla avec son fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce Prince ; & ensuite avec Henri III. Elle avoit été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II. qu'on l'avoit soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

Ses mains autour du trône avec confusion ,
Semoient la jalousie , & la division :
Oposant sans relâche avec trop de prudence ,
Les Guîses (*e*) aux Condés , & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis ,
Et changeant d'intérêt , de rivaux , & d'amis ;
Esclave (*f*) des plaisirs ; mais moins qu'ambitieuse :
Infidèle (*g*) à sa secte , & superstitieuse (*h*) ;
Possédant en un mot , pour n'en pas dire plus ,
Les défauts de son sexe , & peu de ses vertus.

Ce mot m'est échapé , je parle avec franchise.
Dans ce sexe , après tout , vous n'êtes point comprise :
L'auguste Elifabeth n'en a que les apas :
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats ,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,

(*e*) Dans les mémoire de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Medicis , au Prince de Condé , par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

(*f*) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vicomte de Chartres mort à la Bastille , & avec un Gentilhomme Breton nommé Moscoïer.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue , & les protestans vainqueurs : (Hé bien , dit-elle , nous prions Dieu en François.)

(*h*) Elle étoit assez foible pour croire à la magie , & à la magie des Talismans qu'on trouva après sa mort.

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François second , par un sort imprévû ,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu :
Foible enfant , qui de Guise adoroit les caprices ,
Et dont-on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor , avoit le nom de Roi.
Medicis régnoit seule , on trembloit sous la Loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance ,
Préparoit à son fils une éternelle enfance ;
Sa main de la Discorde allumant le flambeau ,
Marqua par cent combats , son empire nouveau ;
Elle arma le courroux des deux sectes rivales :
Dreux *(i)* qui vît déployer leurs enseignes fatales ,
Fût le théâtre affreux de leurs premiers exploits ;
Le vieux Montmorenci *(k)* près du tombeau des Rois ;

(i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique , & le parti Protestant. Ce fut en 1562.

(k) Anne de Montmorenci , homme opiniâtre & inflexible , le plus malheureux Général de son tems , pris prisonnier à Pavie & à Dreux , battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denis , par un Anglois nommé Stuart ; le même qui l'avoit pris à la bataille de Dreux.

D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.

Guise (l) auprès d'Orléans mourut assassiné.

Mon pere (m) malheureux , à la Cour enchaîné ,
Trop foible , & malgré lui servant toujours la Reine ,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main , préparant ses malheurs ,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.

Condé (n) , qui vit en moi le seul fils de son frere ,
M'adopta , me servit & de maître & de pere ;

(l) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus ; fameux par la défense de Mets contre Charles-Quint. Il assiégeoit les Protestans dans Orléans en l'an 1563. lorsque Poltrot-de-Méré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(m) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere de Henri IV. étoit un esprit foible & indécis. Il quitta la religion Protestante où il étoit né, dans le tems que sa femme renonça à la religion Catholique. Il ne sçut jamais bien de quel parti, ni de quelle religion il étoit. Il fut tué au siège de Roïen, où il servoit le parti des Guises qui l'oprimoient, contre les Protestans qu'il aimoit. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

(n) Le prince de Condé dont il est ici question étoit frere du Roi de Navarre, & oncle de Henri IV. il fut long-tems le chef des Protestans , & le grand ennemi des Guises. Il

Son camp fut mon berceau : là , parmi les guerriers ,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers ,
 De la Cour avec lui dédaignant l'indolence ;
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
 Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
 Condé déjà mourant , tomba sous ta furie.
 J'ai vû porter le coup , j'ai vû trancher sa vie ;
 Hélas ! trop jeune encor , mon bras , mon foible bras
 Ne pût ni prévenir , ni venger son trépas.

Le Ciel qui de mes ans protegeoit la foiblesse ,
 Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
 Coligny [o] , de Condé le digne successeur ,

fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou , capitaine des Gardes du Duc d'Anjou , (depuis , Henri III.)
 Le comte de Soissons , fils du mort , chercha par tout
 Montesquiou & ses parens , pour les sacrifier à vengeance.
 Henri IV. étoit à la journée de Jarnac , quoiqu'il n'eût
 pas quatorze ans , & il remarqua les fautes qui firent perdre la Bataille.

[o] Gaspard de Coligny , Amiral de France , fils de Gaspard de Coligny , Maréchal de France , & de Louise de Montmorenci , sœur du Connétable , né à Châtillon le 16. Février 1516.

Voyez les Remarques suivantes.

CHANT SECOND. 35

De moi , de mon parti devint le défenseur.
 Je lui dois tout , Madame , il faut que je l'avoue ;
 Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,
 C'est à vous , Ombre illustre , à vous que je le dois.
 Je croissois sous ses yeux , & mon jeune courage
 Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage ,
 Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros :
 Je voyois ce guerrier , blanchi dans les travaux ,
 Soutenant tout le poids de la cause commune ,
 Et contre Medicis , & contre la fortune ;
 Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ;
 Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;
 Sçavant dans les combats , sçavant dans les retraites ,
 Plus grand , plus glorieux , plus craint dans ses défaites ,
 Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
 Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes ,
 Medicis , qui voyoit nos campagnes couvertes
 D'un parti renaissant qu'elle avoit crû détruit ,
 Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit ,

Voulut , sans plus tenter des efforts inutiles ,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La Cour de ses faveurs nous offrir les attraits ,
Et n'ayant pû nous vaincre , on nous donna le paix.
Quelle paix , juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste ,
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel , faut-il voir ainsi les maîtres des humains ,
Du crime à leurs sujets aplanir les chemins !

Coligny dans son cœur à son Prince fidèle ,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle ,
Il chérit , il prévint l'heureuse occasion ,
Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connoît la défiance.
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance :
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas ,
Medicis en pleurant me reçut dans ses bras ,
Me prodigua long-tems des tendresses de mere ,
Assura Coligny d'une amitié sincere ;
Vouloit par ses avis se régler désormais ,
L'ornoit de dignités , le combloit de bienfaits ,
Montrait à tous les miens , séduits par l'esperance ,

Des faveurs de son fils la flatteuse aparence.

Hélas ! nous espérons en jouir plus long-tems,

Quelques - uns soupçonnoient ces perfides présens ;

Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre,

Plus ils se désoient , plus le Roi sçavoit feindre.

Dans l'ombre du secret depuis peu Medicis

A la fourbe , au parjure avoit formé son fils :

Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile :

Et le malheureux Prince à ses leçons docile ,

Par son penchant féroce à les suivre excité ,

Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin , pour mieux cacher cet horrible mystère ,

Il me donna sa sœur [p] , il m'appella son frere.

O nom qui m'as trompé , vains sermens , nœud fatal !

Hymen qui de nos maux fut le premier signal !

Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere ,

Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.

Je [q] ne suis point injuste , & je ne prétends pas ,

A Medicis encor imputer son trépas :

[p] Marguerite de Valois , sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

[q] Jeanne d'Albret mere de Henri IV. attirée à Paris avec le reste des Huguenots , mourut presque subitement.

J'écarte des soupçons peut-être légitimes ;
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs ,
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
 Cependant tout s'apprête , & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
 C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
 [r] De ce mois malheureux l'inégale courriere ,
 Sembloit cacher d'éfroi sa tremblante lumiere ;
 Coligny languissoit dans les bras du repos ,
 Et le sommeil trompeur lui verfoit ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable ,
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
 Il se leve , il regarde , il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.

entre le mariage de son fils & la saint Barthelemy ; mais
 Caillart son Medecin , & Desnoëuds son Chirurgien , Pro
 testans passionnés , qui ouvrirent son corps , n'y trouvèrent
 aucune marque de poison.

[r] Ce fut la nuit du 23. au 24. Août , fête de S. Bar
 thelmy en 1572. que s'exécuta cette sanglante Tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la rue Betizy , dans une mai
 son qui est à present une auberge apellée l'Hôtel S. Pierre
 où on voit encore sa chambre.

CHANT SECOND. 39

Il voit briller par tout les flambeaux & les armes ,
 Son Palais embrasé , tout un peuple en allarmes ,
 Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffez ,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffez ,
 Criant à haute voix , “ qu'on n'épargne personne ,
 , C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne, “
 Il entend retentir le nom de Coligny.

Il aperçoit de loin le jeune Téligny , [/]
 Téligny dont l'amour a mérité sa fille ,
 L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ,
 Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,
 Lui demandoit vengeance & lui tendroit les bras.

Le Héros malheureux , sans armes , sans défense ,
 Voyant qu'il faut périr , & périr sans vengeance ,
 Voulut mourir du moins comme il avoit vécu ,
 Avec toute sa gloire , & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,
 Ou salôn qui l'enfermé alloit briser la porte ;

mais
 Pro
 érent

Bar
 édie.
 mai
 ierre

[/] Le Comte de Téligny avoit épousé , il y avoit dix
 mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable &
 doux , que les premiers qui étoient venus pour le tuer ,
 étoient laissés attendre à sa vue , mais d'autres plus bar-
 bares le massacrèrent.

Il leur ouvre lui-même , & se montre à leurs yeux ,
Avec cet œil serain , ce front majestueux ;
Tel que dans les combats , maître de son courage ,
Tranquille il arrêtoit , ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons , leur dit-il , achevez vôtre ouvrage
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez , ne craignez rien , Coligny vous pardonne ,
Ma vie est peu de chose , & je vous l'abandonne. ...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux.
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes
Et de ses assassins ce grand homme entouré ,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

[r] Besme , qui dans la Cour attendoit sa victime

[r] Besme étoit un Allemand , domestique de la maison
de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans
les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarter
dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé
Bretanville.

Monte , tout indigné qu'on differe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros , il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
Auroit crû faire un crime & trahir Médicis ,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats , il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide ;
Et bien-tôt dans le flanc ce monstre furieux ,
Qui plonge son épée , en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage ,
Ne fît trembler son bras & glaçât son courage.
Du plus grands des François , tel fut le triste sort.
On l'insulte , (v) on l'outrage encore après sa mort.

(v) On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer , au gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentoit mauvais , le Roi répondit comme Vitellius : [Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.]

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral ; ce fait n'est point assuré : mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine , avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels étoit l'histoire du duc de Coligny , écrite de la main de Coligny.

Son corps percé de coups , privé de sépulture ,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ,
Conquête digne d'elle , & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence ,
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisir , maitresse de ses sens ,
Et comme accoutumée à de pareils presens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages ,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
N'étoit qu'un foible essai de toutes les fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrenées ,
Par devoir & par zèle , au carnage acharnées ,
Marchoient , le fer en main , les yeux étincelans ,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise [x] étoit à leur tête & bouillant de colere ,
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son pere.

[x] C'étoit Henri Duc de Guise , surnommé le Balafré ,
fameux depuis par les Barricades , & qui fut tué à Blois ;
il étoit fils du Duc François , assassiné par Poltrot.

Nevers , [y] Gondi , [z] Tavanne , [aa] un poignard
à la main ,

Echaufoient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
Les conduisoient au meurtre, & marquoïét les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
Le fils assassiné sur le corps de son pere ,
Le frere avec la sœur , la fille avec la mere ,
Les époux expirans sous leurs toîts embrasés ,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre ,
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,

[y] Frédéric de Gonzague , de la maison de Mantoue ,
Duc de Nevers , l'un des auteurs de la S. Barthelemi.

[z] Albert de Gondy , maréchal de Retz , favori de
Catherine de Medicis.

[aa] Gaspard de Tavanne , élevé Page chez François
premier. Il couroit dans les ruës de Paris la nuit de saint
Barthelemi , criant : [Saignez , saignez , la saignée est
aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.] Son fils
qui a écrit des Mémoires , rapporte que son pere étant au
lit de la mort , fit une confession générale de sa vie , &
que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné : [Quoi !
vous ne me parlez point de la saint Barthelemi ? Je la re-
garde , répondit le Maréchal , comme une action mérito-
re qui doit éfacer mes autres pechés,]

Ce que vous-même encore à peine vous croirez :
 Ces monstres furieux de carnage altérés ,
 Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires ,
 Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout soüillé du sang des innocens ,
 Osoient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de Héros indignement périrent !

Renel [bb] & Pardaillan chez les morts descendirent ,
 Et [cc] vous brave Guerchy , vous sage Lavardin ,
 Digne de plus de vie , & d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
 Marillac [dd] & Soubise [ee] au trépas condamnés ,
 Défendent quelque tems leurs jours infortunés :

[bb] Antoine de Clermont Renel , se sauvant en chemise , fut massacré par le fils du Baron des Adrets , & par son propre cousin , Bussy d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

[cc] Guerchy se défendit long-tems dans la rue , & tua quelques meurtriers avant d'être accablé sous le nombre , mais le Marquis de Lavardin n'eût pas le tems de tirer l'épée.

[dd] Marillac , comte de la Rochefoucault , étoit favori de Charles IX. & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi : Ce Prince avoit eu quelqu'envie de le sauver , & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre :

Sanglans , percés de coups , & respirant à peine ,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux ,
En implorant leur Roi , qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête ,
Médicis à loisir contemploit cette fête ;
Ses cruels favoris d'un regard curieux ,
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux !
Le Roi (ff) le Roi lui-même, au milieu des boureaux,

mais enfin il le laissa aller , en disant : [Je vois bien que
Dieu veut qu'il périssè.]

(ee) Soubise portoit ce nom , parce qu'il avoit épou-
sé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'apelloit Du-
pont Quellenec. Il se défendit très-long-tems , & tom-
ba , percé de coups sous les fenêtres de la Reine : les Da-
mes de la Cour allèrent voir son corps nud & tout san-
glant , par une curiosité barbare , digne de cette Cour
abominable.

(ff) J'ai entendu dire au dernier maréchal de Tessé qu'il
avoit connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-
dix ans , lequel avoit été page de Charles IX. & lui avoit
dit plusieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la carabine

Poursuivant des proscrits les troupes égarées ,
Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui ,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre apui ,
Partageant les forfaits de son barbare frere ,
A ce honteux carnage excitoit sa colere.
Non qu'après tout , Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse ,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai , dans la foule des morts ,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.

De Caumont (gg) jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans ,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans ,

avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la Saint-Barthelemi.

(gg) Le Caumont qui échapa à la Saint Barthelemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des Memoires qui n'ont point été imprimés , & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses Memoires que son pere & son frere furent massacrés dans la rue des Petits-Champs mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

Un lit seul enfermoit & les fils & le pere.

Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere ,

Sur eux à coups pressez enfoncent le poignard :

Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :

Il sçait quand il lui plaît veiller sur nos années ;

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.

D'aucun coup , d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;

Un invisible bras armé pour sa défense ,

Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;

Son pere à son côté sous mille coups mourant ,

Le couvroit tout entier de son corps expirant ;

Et du peuple & du Roi , trompant la barbarie ,

Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant , que faisois-je en ces affreux momens !

Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens ,

Trâquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes ,

Mes sens d'un doux repos goûtoient encor les charmes ,

O nuit ! nuit effroïable ! ô funeste sommeil !

L'appareil de la mort éclaira mon réveil :

On avoit massacré mes plus chers domestiques ,

Le sang de tous côtés inondoit mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent ,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ,
Je touchois au moment qui terminoit mon sort ,
Je présentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs
maîtres ,

Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Medicis l'ingénieux couroux ,
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ,
Sa prudente fureur me gardât pour otage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers ,
Et bien-tôt de sa part on m'aporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie ,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté , sa gloire au tombeau le suivit . .
Vous frémissez , Madame , à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.

CHANT SECOND. 49

On eût dit que du haut de son Louvre fatal ,
 Medicis à la France eût donné le signal ;
 Tout imita Paris , la mort sans résistance
 Couvrit en un moment la face de la France.
 Quand un Roi veut le crime , il est trop obéi :
 Par cent mille assassins son courroux fut servi ,
 Et des fleuves François les eaux ensanglantées ,
 Ne portoient que des ^{morts} aux mers épouvantées.



ARGUMENT

DU TROISIÈME CHANT.

LE Héros continue l'Histoire
des Guerres-Civiles de France.
Mort funeste de Charles IX.
Règne de Henri III. Son caractère : Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafre :
Bataille de Coutras : Meurtre
du Duc de Guise : Extrémités où
Henri III. est réduit : Mayenne
est le chef de la Ligue : D'An-
male en est le Héros : Réconcilia-
tion de Henri III. & de Henri,
Roi de Navarre : Secours que
promet la Reine Elisabeth : Sa
réponse à Henri de Bourbon.

L A
HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.



U A N D l'Arrêt des destins eut , durant
quelques jours ,

A tant de cruautés permis un libre
cours ,

Et que des assassins fatiguez de leurs crimes ,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes ;
Le peuple , dont la Reine avoit armé le bras ,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.

Aisément sa pitié succéde à sa furie.

Il entendit gémir la voix de sa patrie.

Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur.

Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.

Des premiers ans du Roi la funeste culture ,

N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;

Mais elle n'avoit point étouffé cette voix ,
Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
Par sa mere élevé , nourri dans ses maximes ,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ,
Une langueur mortelle en abrégea le cours .
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère ,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere ;
Et par son châtiment voulut épouvanter ,
Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.
Je le vis (a) expirant. Cette image effrayante ,
A mes yeux attendris semble être encore présente.
Son sang à gros boüillons de son corps élançé ,
Vengeoit le sang François par ses ordres versé.
Il se sentoit frappé d'une main invisible :
Et le peuple étonné de cette fin terrible ,
Plaignit un Roi si jeune & si tôt moissonné ,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ,
Et dont le repentir permettoit à la France ,
D'un Empire plus doux quelque foible espérance.

(a) Il fut toujours malade depuis la saint Barthelemi,
& mourut environ deux ans après, le 30. Mai 1574. tout
baigné dans son sang qui lui sortoit par les pores.

CHANT TROISIÈME. 53

Soudain du fond du Nord , au bruit de son trépas ,
L'impatient Valois accourant à grands pas ,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage ,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne^(b) en ce tems avoit, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois :
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes ,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Reine , je parle ici sans détour & sans feinte ,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ,
Et mon cœur qui jamais n'a sçu se déguiser ,
Prêt à servir Valois ne sçauroit l'excuser.

Sa gloire avoit passé comme une ombre légère.
Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un Roi , par un triste retour ,
Vainqueur dans les combats , esclave dans sa Cour.
Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.

(b) La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Moncontour , soutenuë de l'argent de la France , l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance;
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictoient par sa voix leurs volontés funestes;
Des tresors de la France ils dissipoient les restes,
Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
Gémissoit de leur luxe, & payoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise, (c) & le peuple inconstant
Tourna bien-tôt ses yeux vers cet astre éclatant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,

(c) Henri de Guise, le Balafré, né en 1550. de François de Guise, & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue formé par le Cardinal de Lorraine son oncle au Concile de Trente, & entamé par François son pere.

CHANT TROISIÈME. 55

Qui mieux que la vertu sçait régner sur les cœurs ,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire ,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,
Et ne sçut mieux cacher sous des dehors trompeurs ,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier , impérieux , mais souple & populaire ,
Des peuples en public il plaignoit la misère ,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre alloit le voir , & revenoit heureux ;
Souvent il prévenoit la timide indigence ,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence :
Il sçavoit captiver les Grands qu'il haïssoit ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
Brillant par ses vertus , & même par ses vices ,
Connoissant les périls , & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier , grand Prince , & mauvais Citoyen.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance ,
Et du peuple aveuglé crût fixer l'inconstance ,
Il ne se cacha plus , & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue funeste ,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraissé de carnage , & fertile en Tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques.
L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques ;
L'autre , portant par tout l'espérance & l'éfroi ,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
Ouvrirent un moment ses yeux apesantis.
Mais du jour importun ses regards ébloüis ,
Ne distinguèrent point , au fort de la tempête ,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête ;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil ,
Las , & se rejettant dans les bras du sommeil ,
Entre ses favoris , & parmi les délices ,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encore , & tout prêt de périr ,
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir :
Héritier après lui du trône de la France ,

Mon bras sans balancer s'armoit pour sa défense :

J'offrois à sa foiblesse un nécessaire apui ;

Je courois le sauver , ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile & trop sçavant à nuire ,

L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire.

Que dis-je ? il obligea Valois à se priver

De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.

De la Religion le prétexte ordinaire ,

Fut un voile honorable à cet affreux mystère.

Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ,

Ranima son couroux encor mal étouffé.

Il leur représentoit le culte de leurs peres ;

Les derniers attentats des sectes étrangères ;

Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu.

Il porte , disoit-il , ses erreurs en tout lieu :

Il fuit d'Elisabeth les dangereux exemples ,

Sur vos temples détruits il va fonder ses temples.

Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels.

Jusqu'au palais du Roi l'allarme en est portée.

La Ligue , qui feignoit d'en être épouvantée ,

Vient de la part de Rome annoncer à son Roi ,

Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop foible obéit fans murmure ;
Et lorsque je volois pour venger son injure ,
J'aprens que mon beau-frere , à la Ligue soumis ,
S'unissoit pour me perdre , avec ses ennemis ,
De soldats malgré lui couvroit déjà la terre ,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plains sa foiblesse , & sans rien ménager ,
Je cours le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue , en cent lieux , les villes-allarmées ,
Contre moi dans la France enfantoient des armées ;
Joyeuse , avec ardeur , venoit fondre sur moi ,
Ministre impétueux des foibles du Roi.
Guise , dont la prudence égaloit le courage ,
Disperçoit mes amis , leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts ,
Je les défiai-tous , & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous sçavez sa défaite , & sa fin malheureuse.
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non , je ne reçois point vos modestes refus :

CHANT TROISIÈME. 59

Non, ne me privez point , dit l'auguste Princesse ,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse.
N'oubliez point ce jour , ce grand jour de Coutras ,
Ce Joyeuse , sa mort , ces immortels combats.
L'Auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre ,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros , à ce discours flatteur ,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de sa gloire ,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :
De tous les favoris qu'idolâtroit Valois (d) ,
Qui flattoient sa mollesse , & lui donnoient des Lois ,
Joyeuse , né d'un sang chez les François insigne ,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :

(d) Anne , Duc de Joyeuse , avoit épousé la sœur de la femme de Henri III. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secretaires d'Etat dans l'antichambre du Roi , il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre , le 20. Octobre 1587. On comparoit son armée à celle de Darius , & l'armée de Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés Bordaux & Descentiers.

Il avoit des vertus ; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours ,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour ,
Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'Amour ,
Il n'eut à m'oposer qu'un excès de courage ,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtisans en foule attachez à son sort ,
Du sein des voluptez s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses ,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans ,
De leurs bras énervés frivoles ornemens ;
Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence ;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux ,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frapoit leur vuë.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue ,
N'offroit de tous côtez que farouches soldats ,
Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,

CHANT TROISIÈME. 61

Accoutumés au sang , & couverts de blessures ,
Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.

Je vis nos ennemis vaincus & renversés ,
Sous nos coups expirans , devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée ,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer ; parmi ces courtisans ,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables ,
Ils voyoient devant eux avancer le trépas ,
Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas.
Des courtisans François tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire :
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flatteurs à la Cour , Héros aux champs de Mars.

Pour moi , dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
J'ordonnois , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse ;

Je l'aperçûs bien-tôt porté par des soldats ,
 Pâle , & déjà couvert des ombres du trépas.
 Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore ,
 Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore ,
 Brille un moment aux yeux , & tombe avant le tems,
 Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rapeller cette triste victoire ?
 Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire ,
 Des succès trop heureux déplorez tant de fois !
 Mon bras n'est encor teint que du sang des François.
 Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
 Et mes lauriers sanglans sont baignez de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'aprofondir
 L'abîme dont Valois vouloit en vain sortir.
 Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;
 Paris fut moins soumis , la Ligue eut plus d'audace ,
 Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs ,
 Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.
 Guise (e) dans Vimori , d'une main plus heureuse ,

(e) Dans le même tems que l'armée du Roi étoit battue
 à Coutras , le Duc de Guise faisoit des actions d'un très

CHANT TROISIÈME. 63

Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ,
Accabla dans Annau mes Alliez surpris ,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire ,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu ,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut , d'un sujet réprimant la fierté ,
Essayer dans Paris sa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems ; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte.
Son peuple audacieux prompt à se mutiner ,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble , on conspire , on répand les allarmes.
Tout Bourgeois est soldat , tout Paris est en armes ;
Mille remparts naissans qu'un instant a formés ,

habile Général , contre une armée nombreuse de Reitres
venus au secours de Henri IV. & après les avoir harcelez
& fatiguez long-tems , il les défit au village d'Annau.

Menacent des Valois les Gardes enfermez.

Guise (f) tranquille & fier au milieu de l'orage ,
 Précipitoit du peuple, où retenoit la rage ,
 De la sédition gouvernoit les ressorts ,
 Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps.
 Tout le peuple au Palais couroit avec furie ,
 Si Guise eût dit un mot , Valois étoit sans vie.
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler ,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ;
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite ,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta , quel que fût son projet ,
 Trop peu pour un Tiran , mais trop pour un Sujet.
 Quiconque a pû forcer son Monarque à le craindre ,
 A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi ,
 Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi ;
 Et qu'élevé si haut , mais sur un précipice ,
 S'il ne montoit au trône , il marchoit au suplice.

(f) Le Duc de Guise, à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III. ses Gardes , après les avoir desarmés.

CHANT TROISIÈME. 65

Enfin , maître absolu d'un peuple révolté ,
Le cœur plein d'espérance & de témérité ,
Apuyé des Romains , secouru des Iberes ,
Adoré des François , secondé de ses freres ,
Ce Sujet (g) orgueilleux crut ramener ces tems ,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans ,
Déchus, presque en naissant, de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachotent leur diadème ;

(g) Le Cardinal de Guise , frere du Duc , avoit dit souvent qu'il espéroit tenir bien-tôt la tête de Henri III. entre ses jambes pour lui faire une couronne de Moine. Ce dessein étoit si public , qu'on afficha ces deux vers Latins aux portes du Louvre :

QUI DEDIT ANTE DUAS , UNAM ABSTULIT , ALTERA
NUTAT.

TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la bibliothèque de feu M. le Premier Président de Mesme , cette traduction de ce distique.

Valois , qui les Dames n'aime ,
Deux Couronnes posseda.
Bien-tôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même ,
Grace à ses heureux travaux ;
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans ,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois , qui cependant différoit sa vengeance ,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas ;
De mille députez l'éloquence stérile ,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun ,
Et de voir tous nos maux , sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance ,
De son Prince offensé vint braver la présence ,
S'assit auprès du trône , & sûr de ses projets ,
Crut dans ces députez voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne , à son Tiran venduë ,
Alloit mettre en ses mains la puissance absoluë ;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner ,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire ,
Dédaigneux ennemi , méprisoit sa colère ;
Ne soupçonnant pas même , en ce Prince irrité ,

CHANT TROISIÈME. 67

Pour un assassinat assez de fermeté :
Son destin l'aveugloit , son heur étoit venuë.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vuë ;
De cent coups de poignard indignement percé , (b)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front , que Valois craignoit encor peut-être ,
Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout puissant ,
De vices , de vertus , assemblage éclatant.
Le Roi , dont-il ravit l'autorité suprême ,
Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris ,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris ,
Les vieillards désolés , les femmes éperduës ,
Vont du malheureux Guise embrasser les Statuës.

(b) Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi au château de Blois , un Vendredi 23. Decembre 1588. par Laugnac , gentilhomme Gascou , & par quelques - uns des gardes de Henri III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit distribué lui-même les poignards , dont le Duc fut percé. Les assassins étoient la Bastide , Montguy , Saint-Malin , Saint-Gaudin , Saint-Capautel , avec Laugnac capitaine des Quarante - cinq.

Tout Paris croit avoir en ce pressant danger ,
L'Eglise à soutenir , & son pere à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere ,
Mayenne , à la vengeance anime leur colere ;
Et plus par intérêt , que par ressentiment ,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne (i) dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne , à ses desirs si chere ,
Le console aisément de la perte d'un frere ;
Il servoit à regret , & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ;
Il sçait , par une heureuse & sage politique ,
Réunir sous ses lois mille esprits différens ,
Ennemis de leur Maître , esclaves des Tirans.

(i) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de son frere, & l'activité près.

CHANT TROISIÈME. 69

Il connoît leurs talens , il sçait en faire usage ;
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux ,
 Fut plus grand , plus Héros , mais non plus dangereux.
 Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.
 Autant la Ligue altière espère en sa prudence ,
 Autant le jeune Aumale , (k) au cœur présomptueux,
 Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du Parti le bouclier terrible ,
 Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.
 Mayenne qui le guide au milieu des combats ,
 Est l'ame de la Ligue , & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamans l'opresseur politique ,
 Ce voisin dangereux , ce Tiran Catholique ,
 Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
 Ce Roi votre ennemi , mais plus encor le mien ,
 Philippe , (l) de Mayenne embrassant la querelle ,

(k) Voyez la Remarque (b) au quatrième Chant.

(l) Philippe II. Roi d'Espagne, fils de Charles Quint.
 On l'appelloit le démon du Midy, DEMONIUM MERIDIANUM , parce qu'il troubloit toute l'Europe , au Midy de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans se-

Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
 Et Rome , (*m*) qui devoit étouffer tant de maux ,
 Rome de la Discorde allume les flambeaux ;
 Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere ,
 Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
 Des deux bouts de l'Europe , à mes regards surpris ,
 Tous les malheurs ensemble acourent dans Paris.
 Enfin Roi sans sujets , poursuivi sans défense ,
 Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a crû généreux , & ne s'est point trompé.
 Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé.
 Un danger si pressant a fléchi ma colere ;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere ;
 Mon devoir l'ordonnoit , j'en ai subi la loi ,
 Et Roi , j'ai défendu l'autorité d'un Roi.

cours à la Ligue dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie , où à quelque Prince de sa famille,

(*m*) La Cour de Rome gagnée par les Guises , & soumise alors à l'Espagne , fit ce qu'elle put pour ruiner la France : Gregoire XIII. secourut la Ligue d'hommes & d'argent ; & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la Maison Royale , comme on peut voir aux Remarques sur le premier Chant.

CHANT TROISIÈME. 71

Je suis venu vers lui , sans traité , sans ôtage : (n)
Votre sort , ai-je dit , est dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.
Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame ,
Verser par mon exemple une si belle flâme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu ,
Il gémit du repos qui l'avoit abattu ;
Valois avoit besoin d'un destin si contraire ,
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étoient de Henri les sincères discours.
Des Anglois cependant il presse le secours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,
La voix de la victoire en son camp le rapelle.
Mille jeunes Anglois vont bien-tôt sur ses pas ,
Fendre le fein des mers , & chercher les combats.
Essex (o) est à leur tête , Essex dont la vaillance

[n] Henri IV. alors Roi de Navarre , eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III. suivi d'un Page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers qui craignoient pour lui une seconde Saint-Barthelemi.

[o] Robert de Dreux , comte d'Essex , fameux par la

A des fiers Castillans confondu la prudence ,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne destin ,
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point : ce chef que rien n'arrête ,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête.

Allez , lui dit la Reine , allez digne Héros ,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Cen'est point votre Roi , c'est vous, qu'ils veulent suivre.
A vos soins généreux mon amitié les livre.

Au milieu des combats vous les verrez courir ,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre ,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.

Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups.
L'Espagne sert Mayenne , & Rome est contre vous.
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

prise de Cadix sur les Espagnols , par la tendresse d'Elisabeth pour lui , & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix sur les Espagnols , & les avoir battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590. au secours de Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

CHANT TROISIÈME. 73

Allez des nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tyrannique ,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique ,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.

Sixte [p] au trône élevé du sein de la poussière ,
Avec moins de puissance a l'ame encore plus fiere ;
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois ,
Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des Lois ;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadème ,
Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même.
Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,
Ennemi des puissans , des foibles oppresseur ,
Dans Londres , dans ma Cour , il a formé des brigues,

[p] Sixte Quint , [né aux Grottes dans la Marche d'Ancone , d'un pauvre vigneron nommé Peretti ,] homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial , & se broüilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise il y mit le trouble , & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elisabeth ; cependant il estimoit cette Reine , & l'apelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPessa.

Et l'univers , qu'il trompe , est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever :

L'un combattant en vain l'Anglois & les orages ,

Fit voir à l'Océan [*q*] sa fuite & ses naufrages.

Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ;

L'autre se tait dans Rome , & m'estime & me craint.

Suivez donc , à leurs yeux , votre noble entreprise.

Si Mayenne est vaincu , Rome sera soumise.

Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;

Inflexible aux vaincus , complaisante aux vainqueurs.

Prête à vous condamner , facile à vous absoudre ,

C'est à vous d'allumer , ou d'éteindre sa foudre.

[*q*] Cet événement étoit tout récent , car Henri IV. est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. destinée pour la conquête de l'Angleterre , fut battue par l'Amiral Drake , & dispersée par la tempête.



ARGUMENT

DU QUATRIÈME CHANT.

D'AUMALE étoit prêt de se rendre maître du camp de Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre, combat les Ligneurs , & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne , & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Soulève la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement , & arme les Moines : On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenoient pour le parti des Rois : Troubles & confusion horrible dans Paris.

L A
HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.



ANDIS que poursuivant leurs entretiens
secrets ,

Et pesant à loisir de si grands intérêts ,
Ils épuisoient tous deux la science pro-
fonde ,

De combattre , de vaincre , & de régir le monde ;
Le Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans ,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois , loin de Henri , rempli d'inquiétude ,
Du destin des combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flottans il falloit un appui :
Il attendoit Bourbon , sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent.
Des portes de Paris leurs légions sortirent.

Le superbe d'Aumale , & Nemours , & Brissac ,
Le farouche Saint-Paul , la Châtre , Canillac ,
D'un coupable parti défenseurs intrépides
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans , ennemis de leur Maître ,
Un frere (a) de Joyeuse osa long-tems paroître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître , & du cloître à la Cour:
Vicieux , pénitant , courtisan , solitaire ,

(a) Henri, Comte du Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient Matines dans le Couvent; frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi; mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé: [Mon Cousin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat.] Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent où il mourut.

CHANT QUATRIÈME. 79

Il prit , quitta , reprit la cuirasse & la haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs ,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ;
Et plongea dans le sang de la France éplorée ,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.

Mais de tant de guerriers si fiers , si dangereux ,
Celui qui mérita l'éloge malheureux ,
D'avoir plus ébranlé la puissance roïale ,
Ce fut vous , jeune Prince , impétueux d'Aumale , (b)
Vous né du sang Lorrain , si fécond en Héros ;
Vous , ennemi des Rois , des lois , & du repos.
La fleur de la noblesse en tout tems l'accompagne :
Avec eux , sans relâche , il fond dans la campagne ,
Tantôt dans le silence , & tantôt à grand bruit ,
A la clarté des Cieux , dans l'ombre de la nuit ,
Chez l'ennemi surpris portant par tout la guerre ,
Du sang des assiégeans son bras couvroit la terre.

(b) Le chevalier d'Aumale , frere du Duc d'Aumale , de la maison de Lorraine , jeune homme impétueux qui avoit des qualités brillantes , qui étoit toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris , & inspiroit aux habitans sa valeur & sa confiance.

Dans un de ces combats , de sa gloire enivré ,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la surprise augmentoient les allarmes .
Tout plioit , tout trembloit , tout cedit à ses armes.
Cet orageux torrent prompt à se déborder ,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paroître.
Mornay qui précédoit le retour de son Maître ,
Voïoit déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris.
Il court , il aperçoit dans un désordre extrême ,
Les soldats de Valois , & ceux de Bourbon même :
„ Juste Ciel est-ce ainsi que vous nous attendiez !
„ Henri va vous défendre , il vient & vous fuïez.
„ Vous fuïez , Compagnons ! au son de sa parole.
Comme on vit autrefois au pied du Capitole ,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins ,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains :
Au seul nom de Henri les François se rallient.
La honte les enflâme , ils marchent , ils s'écrient :
Qu'il vienne ce Héros , nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paroît au milieu d'eux ,

CHANT QUATRIÈME. 81

Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs , il s'avance à leur tête ,
Il combat , on le fuit , il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains :
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent.
La victoire revient , les Ligueurs disparaissent ,
Comme aux raïons du jour qui s'avance & qui luit ,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives ,
Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse ,
Leur chef les réunit , la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
Au milieu des glaçons & des neiges fonduës ,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nuës ,
Mais que dis-je ? il s'arrête , il montre aux assiégeans ,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînoient fougueux il se dégage ,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.

Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.

La mort alloit punir son audace fatale.

La discorde le vit , & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élance en l'air , & vole à son secours.
Elle aproche, elle opose au nombre qui l'accable ,
Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,
Qui commande au trépas , qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vuë inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer , Discorde inexorable ,
Pour la premiere fois tu parus secourable !
Tu sauvas un Héros , tu prolongeas son sort ,
De cette même main , ministre de la mort ,
De cette main barbare , accoutumée aux crimes ,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris ,
Sanglant , couvert de coups qu'il n'avoit point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire.
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire ;
Mais tandis qu' à son corps elle rend la vigueur ,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.

CHANT QUATRIÈME. 83

Tel souvent un Tiran , dans sa pitié cruelle ,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ,
A ses crimes secrets il fait servir son bras ,
Et quand ils sont commis , il le rend au trépas.

Henri sçait profiter de ce grand avantage ,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connoît tout le prix.
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance , & fort d'un tel apui ,
Donne aux soldats l'exemple , & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux , il brave les allarmes ;
La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis , tout succede à leurs vœux ;
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux ,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes ,
A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere ,

Là le frere éfraié pleure au tombeau d'un frere ,
Chacun plaint le present , & craint pour l'avenir ,
Ce grand corps allarmé ne peut se réunir :
On s'assemble , on consulte , on veut fuir , ou se rendre ,
Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre.
Tant le foible vulgaire avec légereté ,
Fait succeder la peur à la temerité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperduë.
Cent desseins partageoient son ame irrésoluë :
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros ,
Fait fifier ses serpens , & lui parle en ces mots :
Digne héritier d'un nom redoutable à la France ,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance ,
Toi nourri sous mes yeux , & formé sous mes lois ,
Entens ta protectrice , & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage ,
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi , leurs cœurs sont dans mes
mains ,
Tu les verras bien-tôt secondant nos desseins ,
De mon fiel abreuvés , à mes fureurs en proie ,
Combattre avec audace , & mourir avec joie.

CHANT QUATRIÈME. 85

La Discorde aussi tôt plus prompt qu'un éclair ,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par tout chez les François le trouble & les allarmes ,
Presentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ,
Les épics renversés sur la terre languissent ,
Le ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent ,
Et la foudre en éclats , qui gronde sous ses pieds ,
Semble annoncer la mort aux peuples éfraiés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes ,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ,
Rome jadis son Temple & l'éfroi des mortels ,
Rome , dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.

Par le fort des combats on la vit autrefois ,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois.

L'Univers fléchissoit sous son Aigle terrible.

Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :

Elle a sçû sous son joug asservir ses vainqueurs ,

Gouverner les esprits , & commander aux cœurs ;

Ses avis font ses lois, ses decrets font ses armes.

Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes ;

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,

Un Pontife est assis au trône des Césars.

Des Prêtres fortunez foulent, d'un pied tranquille,

Les tombeaux des Catons, & la cendre d'Emile.

Le trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir

Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,

Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :

Là, son premier Apôtre avec la vérité

Conduisit la candeur & la simplicité.

Ses Successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,

D'autant plus respectez que plus ils s'abaissèrent.

Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,

La pauvreté soutint leur austère vertu ;

Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,

Du fond de leur chaumière ils voloient au martire.

Le tems, qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs

mœurs :

Le Ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.

CHANT QUATRIÈME. 87

Sixte (c) alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme ,
Il suffit d'être faux , austère , & redouté ,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices ,
Il sçut cacher , quinze ans , ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir.
Et s'en fit croire indigne , afin d'y parvenir.

(c) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte contrefit si bien l'imbecile durant près de quinze années , qu'on l'appelloit communément l'Asne d'Ancone. On sçait avec quel artifice il obtint la Papauté , & avec quelle hauteur il régna.

Il y avoit dans la premiere édition de Londres , avant ce vers ; *Sixte alors étoit Roi.*

Rome depuis ce tems sanglante & profanée ,
Aux conseils des méchans se voit abandonnée.
La trahison , le meurtre , & l'empoisonnement ,
De ses tristes grandeurs fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ , au sein du Sanctuaire ,
Placerent sans rougir l'inceste & l'adultère ;
Et Rome , qu'oprimoit leur empire odieux ,
Sous ces tirans sacrés regretta ses faux dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes ,
Aux peuples éblouis Rome cacha ses crimes ,
La décence y régna : le Conclave eut ses Lois ,
La vertu dans ces lieux reparut quelquefois.

Sous le puissant abri de son bras despotique ,
Au fond du Vatican régnoit la Politique ,
Fille de l'intérêt & de l'ambition ,
Dont nâquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile ,
Accablé de soucis paroît simple & tranquile ;
Ses yeux creux & perçans , ennemis du repos ,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par cent déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards ébloüis de l'Europe confuse ;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours ,
Le mensonge subtil régne en tous ses discours ,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême ,
Elle emprunte la voix de la verité même.

Des Ursins dans nos jours a merité des temples ,
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples ,
Et l'Europe a compté depuis plus de mille ans ,
Peu de Pasteurs sans tache , & beaucoup de tirans.

Les amis de l'Auteur sçavent qu'il retrancha ces vers ;
parce que la suite de la vie de ce Des Ursins Pape sous le
nom de Benoît XIII. fit voir que c'étoit moins un Saint
qu'un homme foible, incapable du Pontificat & du Trône,
& gouverné par des Ministres qui ont été l'objet de la
haine des Romains.

CHANT QUATRIÈME. 89

A peine la Discorde avoit frapé ses yeux ,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte , la caresse :
Puis prenant tout - à - coup un ton plein de tristesse ,
Je ne suis plus , dit-elle , en ces tems bienheureux ,
Où les peuples séduits me presentoient leurs vœux ,
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise ,
Confondoit dans mes lois , les lois de son Eglise.
Je parlois , & soudain les Rois humiliés ,
Du trône en frémissant descendoient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres ,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres ,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois , j'enlevois , je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat (d) de la France
Eteint presque en mes mains , les foudres que je lance ;

(d) On sçait que pendant les guerres du treizième siècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome , Gregoire IX. eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'Empereur Federic II. mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert , frere de Saint Louïs. Le Parlement de France assemblé répondit au nom du Roi , que ce n'étoit pas au Pape à dépouiller un Souverain , ni au frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape , une couronne sur

Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur :

C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la Verité dont j'empruntois l'image.

Que ne puis-je , ô Discorde , ardente à te servir ,
Le séduire lui-même , ou du moins le punir !

Allons , que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;

Commençons par la France à ravager la terre ;

Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.

Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome , & des pompes mondaines,

Des temples consacrés aux vanités humaines ,

Dont l'appareil superbe impose à l'univers ,

L'humble Religion se cache en des deserts.

laquelle ni lui ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connoît ses remontrances célèbres sous Louis XI. au sujet de la Pragmatique-Sanction ; Celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint qui apelloit la maison régnante, génération bâtarde, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos Libertés , contre les prétentions de la Cour de Rome.

CHANT QUATRIÈME. 91

Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son Nom , profané dans le monde ,
Est le prétexte saint des fureurs des Tirans ,
Le bandeau du vulgaire , & le mépris des grands.
Souffrir est son destin , benir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hipocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour :
Cette fille des Cieux sçait qu'elle doit un jour ,
Vengeant de ses Autels le culte légitime ,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croïoit digne , & ses ardens soupirs
Hâtoient cet heureux tems , trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique , & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux mouïllés de pleurs ;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont touïjours elle a souffert l'injure ,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,

Prennent ses vêtemens respectés des humains ,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air Insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
C'est là que s'assembloient ces sages révéres,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés ,
Qui des peuples Chrétiens , arbitres & modèles ,
A leur culte attachés , à leur Prince fidèles ,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur ,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ,
Par l'éclat d'une mître elle ébloüit leur vuë :
De l'avare en secret la voix lui fut venduë :
Par un éloge adroit le sçavant enchanté ,
Pour prix d'un vains encens trahit la verité :
Menacé par sa voix le foible s'intimide.
On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide.
Parmi le cris confus , la dispute & le bruit ,

CHANT QUATRIEME. 93

De ces lieux , en pleurant , la Vérité s'enfuit.

Alors , au nom de tous , un des vieillards s'écrie :

„ L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie :

„ En nous est cette Eglise , en nous seuls est sa loi.

„ Nous réprouvons Valois , il n'est plus notre Roi.

„ Sermens (e) jadis sacrés , nous brisons votre chaine.

A peine a-t-il parlé , la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce decret odieux.

Chacun jure par elle , & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole , & d'Eglise en Eglise ,
Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN , sous le froc de FRANÇOIS ,
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères ,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.

(e) Le 17. Janvier de l'an 1589. la faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Decret, par lequel il fut déclaré que les sujets étoient déliés de leur serment de fidélité , & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi : le Fèvre Doyen, & quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Decret, que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres Religieux , qui comme la Sorbonne, s'étoient déclarés contre la maison Roïale , se rétractèrent depuis comme elle ; mais si la maison de Lorraine avoit eu le dessus, se seroit-on retracté ?

De la Religion reconnoissez les traits ,
Dit-elle ; & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous appelle,
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle ,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis :
Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples ,
Allez d'un zèle saint répandre les exemples ,
Apprenez aux François , incertains de leur foi ,
Que c'est servir leur Dieu , que d'immoler leur Roi :
Songez que de Levi la famille sacrée ,
Du ministère saint par Dieu même honorée ,
Mérita cet honneur , en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je où sont ces tems, où sont ces jours prosperes,
Où j'ai vû les François massacrés par leurs freres !
C'étoit vous , Prêtres saints , qui conduisiez leurs bras,
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nâgé dans le sang ; que le sang coule encore.
Montrez-vous , inspirez ce peuple qui m'adore.
Le Monstre au même instant donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal.

CHANT QUATRIÈME. 95

Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;
L'étendart (f) de la Croix flotloit au milieu d'elle ;
Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.

On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques ,
Les imprécations aux prières publiques.

Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,

Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.

Dans les murs de Paris cette infâme milice ,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux ,
Le Dieu , ce Dieu de paix , qu'on porte devant eux.

Mayenne , qui de loin voit leur folle entreprise ,
La méprise en secret , & tout haut l'autorise ;
Il sçait combien le peuple avec soumission ,

(f) Dès que Henri III. & le Roi de Navarre parurent
en armes devant Paris , la plupart des Moines endossèrent
la cuirasse , & firent la garde avec les Bourgeois. Cepen-
dant cet endroit du Poëme désigne la procession de la Li-
gue , où douze cens Moines armés firent la revue dans Pa-
ris , aiant Guillaume Rose , Evêque de Senlis , à leur tête.
On a placé ici ce fait , quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la
mort de Henri III.

Confond le fanatisme & la Religion ;
Il connoît ce grand art , aux Princes nécessaire ,
De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale , enfin , il applaudit ;
Le sage s'en indigne , & le soldat en rit :
Mais le peuple excité , jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement , d'espérance & de joie :
Et comme à son audace a succédé la peur ,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers , sur le sein d'Amphitrite ,
Calme à son gré les flots , à son gré les irrite. .

La Discorde (g) choisit seize séditions ,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle ,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ,

(g) Ainsi nommés à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avoient mis d'abord seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Bussy-le-Clerc , gouverneur de la Bastille , ci-devant maître en fait d'Armes; la Bruiere, Lieutenant Particulier; le commissaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs, Oudinet , Passart , & Senaut , commis au greffe du Parlement , homme de beaucoup d'esprit, qui dévelopa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi.

CHANT QUATRIÈME. 97

L'orgueil , la trahison , la fureur , le trépas ,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité , nouris dans la bassesse ,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse ,
Et jusques sous le dais par le peuple portés ,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ,
Des jeux de la discorde ordinaires caprices ,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (h)
Ainsi , lorsque les vents , fougueux tirans des eaux ,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes ,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes.
Ainsi , dans les fureurs de ces embrasemens
Qui changent les cités en de funestes champs ,
Le fer , l'airain , le plomb , que les feux amolissent ,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition ,
Thémis résistoit seule à la contagion ;

(h) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : [Ceux qui l'ont fait, pourroient bien le défaire.]

La soif de s'agrandir , la crainte , l'esperance ,
Rien n'avoit dans ses mains fait pencher sa balance ;
Son temple étoit sans tache , & la simple équité ,
Auprès d'elle en fûiant , cherchoit sa sûreté.

Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable ,
Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
Qui des lois de son Prince , & l'organe & l'apui ,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui.
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ,
Le seul bien de l'Etat fait son ambition ,
Il hait la tyrannie & la rebellion :
Toujours plein de respect , toujours plein de courage ,
De la soumission distingue l'esclavage ,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,
Connoît Rome , l'honore , & la sçait réprimer.

Des tirans de la Ligue une infame cohorte ,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Buffy les conduisoit ; ce vil gladiateur (i) ,

(i) Le 16. Janvier 1589. Buffy-le-Clerc , l'un des Seize , qui de tireur d'Armes étoit devenu gouverneur de la Bastille , & le chef de cette Faction , entra dans la Grand-Chambre du Parlement , suivi de cinquante Satellites : il presenta

CHANT QUATRIÈME. 99

Monté par son audace à ce coupable honneur ,
Se presente au milieu de l'auguste Assemblée ,
Par qui des Citoïens la fortune est réglée.

Magistrats , leur dit-il , qui tenez au Sénat ,
Non la place du Roi , mais celle de l'Etat :
Le peuple assez long - tems opprimé par vous mêmes ,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets , qui l'ont tirannisé ,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Imitez la Sorbonne , & délivrez la France.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abatus & brûlans ,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans ,
Atendoient fierement , sur leur Siège immobiles ,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Buffy , plein de fureur , & non pas sans éfroi ,

au Parlement une Requête , ou plutôt un ordre , pour for-
cer cette Compagnie à ne plus reconnoître la maison Ro-
ïale.

Sur le refus de la Compagnie , il mena lui - même à la
Bastille tous ceux qui étoient oposés à son parti ; il les y
fit jeuner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter
plûtôt de ses mains : voilà pourquoi on l'apelloit le grand
Pénitencier du Parlement.

Obéissez , dit-il , Tirans , ou suivez-moi . .
 Alors Harlay se leve , Harlay ce noble guide ,
 Ce chef d'un Parlement , juste autant qu'intrépide ,
 Il se presente aux Seize , & demande des fers ,
 De l'air dont il auroit condamné ces pervers.
 On voit auprès de lui les Chefs de la Justice ,
 Brûlans de partager l'honneur de son supplice ,
 Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains ,
 Tendre aux fers des Tirans leurs généreuses mains.

Muse , redites-moi ces noms chers à la France ,
 Consacrez ces Héros qu'oprima la licence ,
 Le vertueux de Thou (*k*) , Molé , Scaron , Bayeul ,
 Potier , cet homme juste , & vous jeune Longueil ,
 Vous , en qui , pour hâter vos belles destinées ,
 L'esprit & la vertu devançoient les années.
 Tout le Sénat , enfin , par les Seize enchaîné ,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené ,
 Dans cet affreux * Château , Palais de la vengeance ,

* La Bastille.

(*k*) De Thou est , Augustin de Thou , Président , oncle de ce célèbre Historien. Scaron étoit le bifaïeul de Scaron connu par ses Poësies , & par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion , surnommé de Blanc-Mény , parce qu'il possédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené

CHANT QUATRIÈME. 101

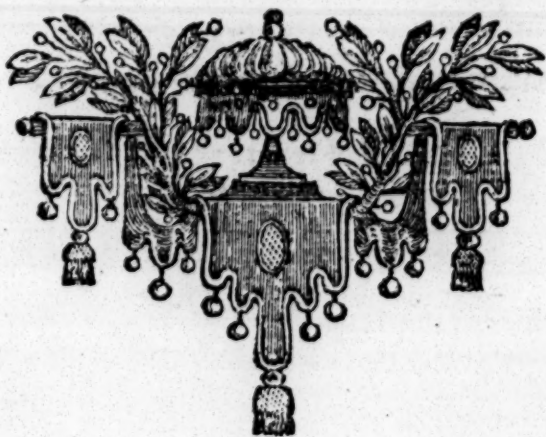
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ,
La Sorbonne est tombée , il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces Magistrats , que la main d'un boureau ,
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brissot (1) , Larchet , Tardif , honorables victimes ,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi , meurt toujours avec gloire.

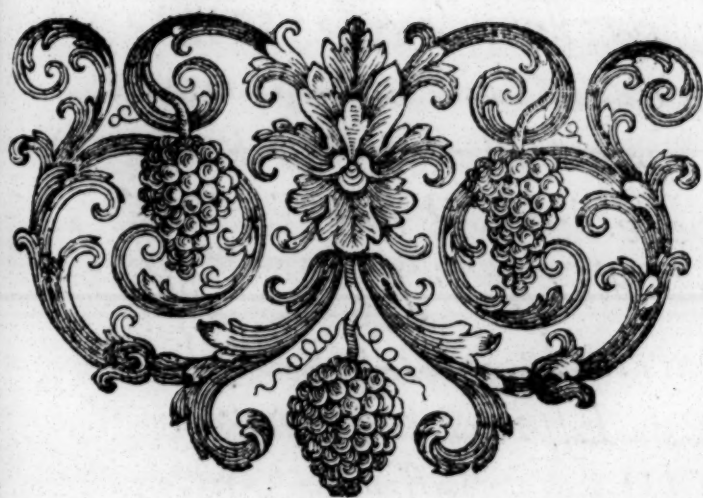
Cependant la Discorde au milieu des mutins ,

à la Bastille avec les autres , mais emprisonné au Louvre
& prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

(1) En 1591. un Vendredi 15. Novembre, Barnabé Brisson homme très-savant, & qui faisoit les fonctions de Premier Président en l'absence de Achilles de Harlay ; Claude Larchet , conseiller aux Enquêtes , & Jean Tardif , Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton , curé de Saint Côme , furieux Ligueur , étoit venu lui-même prendre Tardif dans sa maison , aiant avec lui des Prêtres qui servoient d'Archers.

S'aplaudit du succès de ses affreux desseins ;
 D'un air fier & content sa cruauté tranquile ,
 Contemple les éfets de la guerre civile ,
 Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux ,
 Unis contre leur Prince , & divisés entr'eux ,
 Jouiets infortunés des fureurs intestines ,
 De leur triste patrie avançant les ruines ,
 Le tumulte au-dedans , le péril au-dehors ,
 Et par tout le débris , le carnage , & les morts.





ARGUMENT

DU CINQUIÈME CHANT.

LES Assiégés sont vivement
pressés. La Discorde excite
Jacques Clement à sortir de Pa-
ris pour assassiner le Roi. Elle
apelle du fond des Enfers le Dé-
mon du Fanatisme qui conduit ce
Parricide. Sacrifice des Ligueurs
aux Esprits infernaux. Hen-
ri III. est assassiné. Sentimens de
Henri IV. Il est reconnu Roi
par l'Armée.

LA
HENRIADE.

CHANT CINQUIÈME.



PENDANT s'avançoient ces machines
mortelles ,
Qui portoient dans leur sein la perte des
rebelles :

Et le fer & le feu volant de toutes parts ,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.

Les Seize & leur courroux , Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence ,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours ,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain secours ;
La victoire à grand pas s'aprochoit sur ses traces.

Sixte , Philippe , Rome , éclatoient en menaces.

Mais Rome n'étoit plus terrible à l'univers :

Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs :

Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
 Privoit les assiégés d'un secours nécessaire.
 Ses soldats dans la France errans de tous côtés ,
 Sans secourir Patis , désoloient nos cités.
 Le perfide attendoit que la Ligue épuisée ,
 Pût offrir à son bras une conquête aisée :
 Et l'apui dangereux de sa fausse amitié ,
 Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié ;
 Lorsque d'un furieux la main déterminée ,
 Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous , des murs de Paris tranquiles Habitans ,
 Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems ,
 Pardonnez , si ma main retrace à la mémoire ,
 De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
 L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous ,
 Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires ,
 Qui rassemblés entr'eux sous des regles séveres ,
 Et distingués en tout du reste des mortels ,
 Se consacroient à Dieu par des vœux solennels.
 Les uns sont demeurés dans une paix profonde ,
 Toujours inaccessible aux vains attraits du monde.

CHANT CINQUIÈME. 107

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ,
 Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir.
 Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires ,
 Ont éclairé l'Eglise , ont monté dans les chaires ;
 Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs ,
 Répandus dans le siècle , ils en ont pris les mœurs.
 Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
 Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues.
 Ainsi chez les humains, par un abus fatal ,
 Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie ,
 Ont vû long-tems leur gloire en Espagne établie ;
 Et de l'obscurité des plus humbles emplois ,
 Ont passé tout à coup dans les palais des Rois.
 Avec non moins de zèle & bien moins de puissance ,
 Cet Ordre si fameux fleurissoit dans la France ,
 Protégé par les Rois , paisible , heureux enfin ,
 Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (a) dans la retraite avoit, dès son jeune âge ,

[a] Jacques Clément , de l'Ordre des Dominicains , natif de Sorbonne , village près de Sens , étoit âgé de vingt-quatre ans & demi , & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
 Espris foible, & crédule en sa dévotion,
 Il suivoit le torrent de la rebellion.
 Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Prosterne chaque jour aux pieds des saints Autels ;
 Il fatiguoit les Cieux de ses vœux criminels.
 On dit que tout souillé de cendre & de poussière,
 Un jour il prononça cette horrible prière :
 Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tirans ,
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
 Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures ,
 Favoriser le meurtre , & benir les parjures ?
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever.
 Détourne loin de nous la mort & la misère ;
 Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
 Viens , des Cieux enflammés abaisse la hauteur ,
 Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ,
 Descends , & d'une main de cent foudres armée ;
 Frappe , écrase à nos yeux leur sacrilège armée ,
 Que les chefs , les soldats , les deux Roi expirans ,

CHANT CINQUIÈME. 109

Tombent comme la feuille , éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvés par toi , nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſét leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traversant les airs ,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amène à l'inſtant de ces Roïaumes ſombres ,
Le plus cruel Tiran de l'Empire des ombres.
Il vient , le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion ,
Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,
Et reçu dans ſon ſein , l'embraffe & le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba , ſur les bords de l'Arnon [b]
Guidoit les descendans du malheureux Ammon ;
Quand à Moloc leur Dieu , des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,

[b] Païs des Ammonites qui jettoient leurs enfans dans les flâmes , au ſon des tambours & des trompettes , en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient ſous le nom de Molock.

Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
 France, dans tes forêts il habita long-tems.
 A l'affreux Teutâtes [c] il offrit ton encens.
 Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
 Qu'à tes indignes Dieux presentoient tes Druïdes.
 Du haut du Capitole il crioient aux Païens,
 Frappez, exterminiez, déchirez les Chrétiens.
 Mais lors qu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
 Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
 Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
 De Martirs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
 Dans Londres il a formé la secté [d] turbulente,
 Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante.
 Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
 Ces buchers solempnels, où des Juifs malheureux
 Sont tous les ans en pompe envoïés par des Prêtres,
 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
 Toujours il revêtoit dans ses déguisemens,

[c] Teutâtes étoit un des Dieux des Gaulois : il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure, mais il est constant qu'on lui sacrifioit des hommes.

[d] des Entoufiastes qui étoient apellés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles premier, Roi d'Angleterre.

CHANT CINQUIÈME. III

Des ministres des Cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits ,
De ce superbe Guise , en qui l'on vit paroître
Le tiran de l'Etat , & le Roi de son Maître ,
Et qui toujours puissans , même après son trépas ,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang qui coule en abondance ,
Semble accuser Valois , & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil ,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil ,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition , la capable iniquité ,
Le faux zèle enflamé d'un courroux éclatant ,
Veilloient tous à sa porte , & l'ouvrent à l'instant.

Il (e) entre, & d'une voix majestueuse & fiere,
 Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere;
 Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
 Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans ?
 Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
 Il exige de toi les dons que tu demandes.
 Si Judith (f) autrefois pour sauver son païs,
 N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
 Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
 Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
 Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
 Voilà l'offrande, enfin, que tu dois presenter.
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée...
 Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,

(e) On imprima à Paris, & on debita publiquement en 1589. une Relation du martire de Frere Jacques Clément; dans laquelle on assuroit qu'un Ange lui avoit aparû, lui avoit montré une épée nuë, & lui avoit ordonné de tuer le Tiran.

Cet Ecrit se trouve dans la *Satire MENIPPÉE*.

(f) Frere Jacques Clément étant déjà à Saint-Clou, quelques personnes qui se défioient de lui, l'épièrent pendant la nuit: ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son Breviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

CHANT CINQUIÈME. 113

Délivrant les François de leur indigne Roi ,
Venge Paris & Rome , & l'univers , & moi .
Par un assassinat Valois trancha ma vie ,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun éfroi :
Ce qui fut crime en lui , fera vertu dans toi .
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors , & le Ciel l'autorise .
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix ,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvois , consommant sa vengeance ,
Joindre le Navarrois au tiran de la France ,
Et si de ces deux Rois tes citoïens sauvez ,
Te pouvoient . . . mais les tems ne sont pas arrivés .
Henri doit vivre encor , & Dieu qu'il persécute ,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute .
Toi , de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins ,
Et reçois ce present qu'il te fait par mes mains .
Le fantôme , à ces mots , fait briller une épée ,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit , & se replonge au séjour infernal .

Trop aisément trompé, le jeune Solitaire
 Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
 Il baise avec respect ce funeste présent ,
 Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant ;
 Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide ,
 D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
 Clément goûtoit alors un paisible bonheur :
 Il étoit animé de cette confiance
 Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ,
 Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ,
 Ses (g) sacrileges vœux au Ciel sont adressés ;
 Sont front de la vertu porte l'empreinte austère ,
 Et son fer parricide est caché sous sa haire.
 Il marche ; ses amis instruits de son dessein ,
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ,
 Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent ,
 Benissent son dessein , l'encouragent , l'instruisent ,
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés ,
 Dans les fastes de Rome à jamais réverés ,

(g) Il jeuna , se confessa , & communia , avant de partir
 pour aller assassiner le Roi.

CHANT CINQUIÈME. 115

Le nomment à grands cris le Vengueur de la France ,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur , avec moins de transport ,
Que les premiers Chrétiens , avides de la mort ,
Intrépides soutiens de la foi de leurs peres ,
Au martire autrefois accompagnoient leurs freres ;
Envoïoient les douceurs de leur heureux trépas ,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle , & le Chrétien ſincère ,
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage , ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes Héros , l'erreur a ſes martirs.
Du vrai zèle & du faux , vains Juges que nous ſommes,
Souvent des ſclerats reſſemblent aux grands hommes.

Mayenne , dont les yeux ſçavent tout éclairer ,
Voit le coup qu'on prépare , & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice ,
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice ;
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide ;

Des Seize en même tems le sacrilege effort ,
 Sur tant d'évenemens interrogeoit le sort.
 Jadis de Medicis (*h*) l'audace curieuse
 Chercha de ces secrets la science odieuse ,
 Aprofondit long-tems cet art surnaturel ,
 Si souvent chimérique , & toujours criminel.
 Tout suivit son exemple , & le peuple imbécile ,
 Des vices de la Cour imitateur servile ,
 Epris du merveilleux , amant des nouveautez ,
 S'abandonnoit en foule à ces impietés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure ,
 Le silence a conduit leur assemblée impure.
 A la pâle lueur d'un magique flambeau ,
 S'élève un vil autel dressé sur un tombeau.
 C'est là que des deux Rois on plaça les images ,
 Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.

[*h*] Catherine de Médicis avoit mis la magie si fort à la mode en France , qu'un Prêtre nommé Sechelles qui fut brûlé en Grève sous Henri III. pour *forcellerie* , accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ces tems - là , qu'on n'entendoit parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par tout des hommes assez sots pour se croire magiciens , & des Juges superstitieux qui les punissoient de bonne foi , comme tels.

CHANT CINQUIÈME. 117

Leurs sacrileges mains ont mêlé sur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce Temple, est un de ces Hébreux,
Qui pros crits sur la terre, & citoïens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde;
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont rempli dès long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'Image;
Et pensent (i) que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

[i] Plusieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites images de cire qui representoient Henri III. & le Roi de Navarre : ils les mettoient sur l'Autel, les perçoient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantième jour les perçoient au cœur.

L'Hébreu^(k) joint cependant la priere au blasphème:
 Il invoque l'abîme , & les cieux , & Dieu même ;
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers ,
 Et le feu de la foudre , & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
 Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse ,
 Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel ,
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda , du haut de Samarie ,
 Des Prophetes menteurs tonnoit la bouche impie ;
 Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius ^(l) ,
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

Aux magiques accens que sa bouche prononce ,
 Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ,

(k) C'étoit, pour l'ordinaire, de Juifs que l'on se servoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets, de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchalle d'Ancre, & beaucoup d'autres, emploierent les Juifs à ces prétendus fortilèges.

(l) Atéius, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la Ville par où Crassus sortoit, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant les Divinités infernales.

CHANT CINQUIÈME. 119

A dévoiler leur sort , il pensent le forcer :
Ce Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la Nature.
De ces autres muets sort un triste murmure.
Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit ,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux , Henri brillant de gloire ,
Aparoît à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient son front noble & ferein ,
Et le sceptre des Rois éclatoit dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant de cent coups de tonnerre :
L'Autel couvert de feux tombe , & fuit sous la terre ,
Et les Seize éperdus , l'Hébreu saisi d'horreur ,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces Tonnerres , ces feux , ce bruit épouvantable ,
Annonçoient à Valois sa perte inévitable.
Dieu , du haut de son trône , avoit compté ses jours :
Il avoit loin de lui retiré son secours.
La mort impatiente attendoit sa Victime ,
Et pour perdre Valois , Dieu permettoit un crime.
Clément au camp Roïal a marché sans effroi.
Il arrive , il demande à parler à son Roi ;

Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même ,
 Il y vient rétablir les droits du Diadème ;
 Et révéler au Roi des secrets importants ,
 On l'interroge , on doute , on l'observe long-tems ;
 On craint sous cet habit un funeste mystère.
 Il subit sans allarme un examen sévère ,
 Il satisfait à tout avec simplicité :
 Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
 La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
 D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux :
 Il observe à loisir la place de ses coups ;
 Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue ,
 Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez , dit-il , grand Roi , que ma timide voix ,
 S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois ;
 Permettez avant tout , que mon cœur le bénisse
 Des biens que va sur vous répandre sa justice.
 Le vertueux Potier [*m*] , le prudent Villeroi ,

[*m*] Potier : Président du Parlement , dont il est parlé ci-devant.

Villeroi , qui avoit été Secrétaire d'Etat sous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue , pour avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epemon.

CHANT CINQUIÈME. 121

Parmi vos Ennemis vous ont gardé leur foi.
Harlay (n) , le grand Harlay , dont l'intrépide zèle ,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle ,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs ,
Rassemble vos sujets , & confond les Ligueurs.
Dieu , qui bravant toujours les Puissans & les Sages ,
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages ,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière , & par sa bouche instruit ,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre ,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement :
Quand pourrai-je, dit-il , au gré de ma justice ,
Récompenser ton zèle & payer ton service ?
En lui disant ces mots , il lui tendoit les bras.
Le monstre au même instant tire son coutelas ,

(n) Achilles de Harlay , qui étoit alors gardé à la Bastille par Buissy-le-Clerc.

Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point sçu si la lettre étoit contrefaite ou non.

L'en frappe , & dans le flanc l'enfonce avec furie.
 Le sang coule , on s'étonne , on s'avance , on s'écrie ,
 Mille bras font levés pour punir l'assassin.
 Lui , sans baisser les yeux , les voit avec dédain ;
 Fier de son parricide , & quitte envers la France ,
 Il attend à genoux la mort pour récompense :
 De la France & de Rome il croit être l'apui ,
 Il pense voir les Cieux qui s'entrouvent pour lui ,
 Et demandant à Dieu la palme du martire ,
 Il bénit , en tombant , les coups dont il expire.
 Aveuglement terrible , affreuse illusion !
 Digne à la fois d'horreur & de compassion ;
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître ,
 Dont la voix répandant un funeste poison ,
 D'un foible Solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchoit à son heure dernière ;
 Ses yeux ne voioient plus qu'un reste de lumière.
 Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés ,
 Par leurs desseins divers en secret partagés ,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes ,

CHANT CINQUIÈME. 123

Exprimoient des douleurs , ou sinceres , ou feintes.
Quelques-uns , que flatoit l'espoir du changement ,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres , qu'occupoit leur crainte interressée ,
Pleuroient , au lieu du Roi , leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes , de clameurs ,
Henri , vous répandiez de véritables pleurs.

Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.

Henri ne se souvint que de son amitié.

En vain son intérêt combattoit sa pitié :

Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même ,

Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort ,

Ses yeux apesantis qu'alloit fermer la mort ;

Et touchant de sa main ses mains victorieuses :

Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses ;

L'univers indigné doit plaindre votre Roi :

Vous Bourbon , combattez , réglez , & vengez-moi.

Je meurs , & je vous laisse au milieu des orages ,

Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;

Mon trône vous attend , mon trône vous est dû ,
 Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
 Mais songez que la foudre en tout tems l'environne.
 Craignez , en y montant , ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez-vous , détrompé d'un dogme criminel ,
 Rétablir de vos mains son Culte & son Autel.
 Adieu , réglez heureux. Qu'un plus puissant génie ,
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connoissez-la Ligue , & vous voyez ses coups ;
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
 Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
 Permettez ! ... à ces mots , l'impitoiable mort
 Lui (o) coupe la parole & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie ,
 Aux transport , odieux de sa coupable joie.

(o) Henri III. mourut de sa blessure le troisième d'Août
 à deux heures du matin , à Saint - Clou , mais non point
 dans la même maison où il avoit pris, avec son frere, la ré-
 solution de la journée de la Saint - Barthelemi , comme
 l'ont écrit plusieurs Historiens : car cette maison n'étoit
 point encore bâtie du tems de la Saint Barthelemi.

CHANT CINQUIÈME. 125

De cent cris de victoire ils remplissent les airs ;
Les travaux sont cessés , les Temples sont ouverts ,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Insensés qu'ils étoient ! ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusent sous leurs pas.
Ils devoient bien plutôt , prévoiant leurs miseres ,
Changer ce vain triomphe en des larmes ameres.
Ce Vainqueur , ce Héros , qu'ils osoient défier ,
Henri , du haut du trône , alloit les foudroïer.
Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable ,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux ,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains désormais du destin de la guerre ,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.



ARGUMENT

DU SIXIÈME CHANT.

A PRES la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la Ville. L'assemblée des Etats se sépare. Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts. Description de ce combat. Aparition de saint Louis à Henri IV.

L A
HENRIADE.

CHANT SIXIE'ME.



'EST un usage antique , & sacré parmi
nous ,

Quand la mort sur le trône étend ses ru-
des coups ,

Et que du sang des Rois si chers à la Patrie ,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître , il peut changer ses lois.
Les Etats assemblés , organes de la France ,
Nomment un Souverain , limitent sa puissance.
Ainsi de nos aïeux les augustes decrets ,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse , inquiète , aveuglée ,

Ose de ces Etats ordonner l'assemblée ; (a)
 Et croit avoir acquis par un assassinat ,
 Le droit d'élire un Maître , & de changer l'Etat.
 Ils pensoient , à l'abri d'un trône imaginaire ,
 Mieux repousser Bourbon , mieux tromper le vulgaire.
 Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins :
 Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints ;
 Qu'injustement élu , c'étoit beaucoup de l'être ;
 Et qu'enfin , tel qu'il soit , le François veut un Maître.
 Bien-tôt de tous côtez accourent à grand bruit
 Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ,
 Les Lorrains , les Nemours , des Prêtres en furie ,
 L'Ambassadeur de Rome , & celui d'Iberie.
 Ils marchent vers le Louvre , où par un nouveau choix
 Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
 Le luxe , toujours né des miseres publiques ,
 Prépare avec éclat ces Etats tiranniques.
 Là ne parurent point ces Princes , ces Seigneurs ,

(a) Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à
 l'ordonnance du dessein , qu'à la Chronologie ; on a placé
 immédiatement après la mort de Henri III. les Etats
 de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans
 après.

CHANT SIXIÈME. 129

De nos antiques Pairs augustes successeurs ;
 Qui près des Rois assis , nés Juges de la France ,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus , ont encor l'apparence.
 Là de nos Parlemens les sages députés ,
 Ne défendirent point nos foibles libertés.
 On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.
 Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le Légat de Rome est d'un siége honoré :
 Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
 Sous ce dais on lisoit ces mots épouvantables :
 , Rois, qui jugez la terre , & dont les mains coupables
 , Osent tout entreprendre & ne rien épargner ,
 , Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble ; & déjà les partis , les cabales
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un des faveurs de Rome esclave , ambitieux ,
 S'adresse au Légat seul , & devant lui déclare ,
 Qu'il est tems que les Lis rampent sous la Thiare ;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal ,

Ce monument (b) affreux du pouvoir Monacal ,
 Que l'Espagne a reçu , que l'univers abhorre ,
 Qui venge les Autels , & qui les déshonore ,
 Qui tout couvert de sang , de flâmes entouré ,
 Egorge les mortels avec un fer sacré ;
 Comme si nous vivions dans ces tems déplorables ,
 Où la terre adoroit des Dieux impitoïables ;
 Que des Prêtres menteurs , encor plus inhumains ,
 Se vantoient d'apaiser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie ,
 A l'Espagnol qu'il hait , veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant , d'une commune voix ,
 Plaçoit déjà Mayenne au trône de nos Rois.
 Ce rang manquoit encore à sa vaste puissance ;
 Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
 Dévorait en secret dans le fond de son cœur ,
 De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (c) se leve , & demande audience.

(b) L'INQUISITION , que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

(c) Potier de Blanc-Mény , Président du Parlement dont il est question dans le quatrième & 5e. Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. [Je vous regarderai

CHANT SIXIÈME. 131

Chacun à son aspect garde un profond silence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté ,
Potier fut toujours juste , & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vû par sa mâle éloquence ,
De leurs emportemens réprimer la licence ,
Et conservant sur eux sa vieille autorité ,
Leur montrer la Justice avec impunité.

Vous destinez , dit-il , Mayenne au rang suprême.
Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir :
Et je le choisirois , si je pouvois choisir.

Mais nous avons nos Lois : & ce Héros insigne ,
S'il prétend à l'Empire , en est dès-lors indigne.

Comme il disoit ces mots , Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.

Potier le voit entrer , sans changer de visage :

Oùï , Prince , poursuit - il d'un ton plein de courage ,

Je vous estime assez pour oser contre vous ,

Vous adresser ma voix pour la France , & pour nous.

En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.

toute ma vie comme mon bienfaiteur , lui dit-il , mais
je ne puis vous regarder comme mon Maître.]

La France a des Bourbons ; & Dieu vous a fait naître,
 Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper ,
 Pour soutenir leur trône , & non pour l'usurper.
 Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre.
 Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.
 S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé.
 Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
 Périſſe avec Valois votre juſte colere ;
 Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
 Le Ciel , ce juſte Ciel , qui vous chérit tous deux ,
 Pour vous rendre ennemis , vous fit trop vertueux.
 Mais j'entends le murmure , & la clameur publique.
 J'entens ces noms affreux de relaps , d'hérétique :
 Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés ;
 Qui , le fer à la main. . . Malheureux , arrêtez :
 Quelle Loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage
 Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
 Le fils de Saint Louis parjure à ſes ſermens
 Vient-il de nos Autels brifer les fondemens ?
 Aux pieds de ces Autels il demande à ſ'inſtruire ,
 Il aime , il fuit les Lois dont vous bravez l'Empire.
 Il ſçait dans toute ſecte honorer les vertus ,

CHANT SIXIÈME. 133

Respecter votre culte , & même vos abus.
 Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes,
 Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
 Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner:
 Et plus Chrétien que vous , il vient vous pardonner.
 Tout est libre avec lui, Lui seul ne peut-il l'être ?
 Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître ?
 Infidèles Pasteurs , indignes Citoïens !
 Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens ,
 Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre ,
 Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre ,
 Expiroient sans se plaindre ; & sur les échafauts
 Sanglans , percés de coups , benissoient leurs bourreaux !
 Eux seuls étoient Chrétiens ; je n'en connois point
 d'autres.
 Ils mouroient pour leurs Rois ; vous massacrez les vôtres,
 Et Dieu , que vous peignez implacable & jaloux ,
 Il aime à se venger , barbares , c'est de vous.
 A ce hardi discours , aucun n'osoit répondre ,
 Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre ,
 Ils repoussôient en vain de leur cœur irrité ,
 Cet effroi , qu'aux méchans donne la verité.

Le dépit & la crainte agitoient leurs pensées ;
 Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées ,
 Font par tout retentir avec un bruit confus :
 Aux armes , Citoïens , ou nous sommes perdus .

Des nuages épais , que formoit la poussière ,
 Du Soleil dans les champs déroboit la lumière .
 Des tambours , des clairons le son rempli d'horreur ,
 De la mort qui les suit , étoit l'avant-coureur .
 Tels , des antres du Nord échapés sur la terre ,
 Précédés par les vents , & suivis du tonnerre ,
 D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs ,
 Les orages foudroyans parcourent l'univers .

C'étoit du grand Henri la redoutable armée ,
 Qui laisse du repos , & de sang affamée ,
 Faisoit entendre au loin ses formidables cris ,
 Remplissoit la campagne , & marchoit vers Paris .

Bourbon n'emploïoit point ces momens salutaires
 A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires ,
 A parer son tombeau de ces titres brillans ,
 Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans .
 Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées ,

CHANT SIXIÈME. 135

De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées ,
Par qui , malgré l'injure & des tems & du sort ,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il vouloit , à Valois , dans la demeure sombre ,
Envoier des Tributs plus dignes de son ombre ,
Punit ses assassins , vaincre ses ennemis ,
Et rendre heureux son peuple , après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare.
Des Etats consternés le Conseil se sépare ,
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le Soldat rassemblé vole à ses étendarts.
Il insulte à grand cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque , & tout pour la défense.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux ,
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte ,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands ,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems ,
D'une immense cité superbes avenueës ,
Où cent palais dorés se perdent dans les nuës ,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés ,

Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'aproche , & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts ,
Des mains des assiégeans , & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brulans orages.
On voit les bataillons rompus & renversés ,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas ;
Avec moins d'apareils , ils voloient au carnage ,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces bombes éfroïables
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain ,
Part , s'échauffe , s'embrase , & s'écarte soudain :
La mort en mille éclats en sort avec furie.

CHANT SIXIÈME. 137

Avec plus d'art encor , & plus de barbarie ,
 Dans des antres profonds on a sçû renfermer
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
 Le soldat valeureux se fie à son courage ,
 On voit en un instant des abîmes ouverts ,
 De noirs torrens de soufre épanchés dans les airs ;
 Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre
 Dans les airs emportés , engloutis sous la terre.
 Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
 C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
 L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur leurs têtes.
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ,
 Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans éfroi.
 Mornay parmi les flots de ce torrent rapide ,
 S'avance d'un pas grave , & non moins intrépide,
 Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
 Sourd au bruit des canons , calme au sein de l'horreur ,
 Avec un œil stoïque il regarde la guerre ,
 Comme un fléau du Ciel , affreux , mais nécessaire.
 Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit ,

Condamne les combats , plaint son Maître , & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible ,
 Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
 C'est là que le danger ranime leurs efforts ;
 Ils comblent les fossez de fascines de morts :
 Sur ces morts entassés ils marchent , ils s'avancent ,
 D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent :
 Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier ,
 Henri vole à leur tête , & monte le premier.
 Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes ,
 Arboré de ses lis les enseignes flotantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi :
 Ils sembloient respecter leur Vainqueur , & leur Roi.
 Ils cédoient , mais Mayenne à l'instant les ranime ,
 Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ;
 Leurs bataillons ferrez pressent de toutes parts
 Ce Roi , dont ils n'osoient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur ,
 Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.
 Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,

CHANT SIXIÈME. 139

Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre.
 Un farouche silence , enfant de la fureur ,
 A ces bruyans éclats succede avec horreur.
 D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage ,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On saisit , on reprend , par un contraire éfort ,
 Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine
 Tient encor près des lis l'étendart de Lorraine.
 Les assiégeans surpris sont par tout renversés ,
 Cent fois victorieux , & cent fois terrassés :
 Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
 Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses rivages.
 Jamais le Roi , jamais son illustre Rival ,
 N'avoient été si grands , qu'en cet assaut fatal.
 Chacun d'eux , au milieu du sang & du carnage ,
 Maître de son esprit , maître de son courage ,
 Dispose , ordonne , agit , voit tout en même tems ,
 Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
 Cependant des Anglois la formidable élite ,
 Par le vaillant Effex à cet assaut conduite ,
 Marchoit sous nos drapeaux pour la première fois ,

Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
 Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
 Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux
 Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
 Effex monte à la brèche où combattoit d'Aumale :
 Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale:
 Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
 Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux,
 François, Anglois, Lorrains, que la fureur assemble,
 Avançoient, combattoient, frapoient, mouroient
 ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
 Ange exterminateur, ame de ces combats,
 De quel Héros enfin prêtez-vous la querelle ?
 Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
 Long tems Bourbon, Mayenne, Effex, & son Rival,
 Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
 Le parti le plus juste eut enfin l'avantage.
 Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.
 Les Ligueurs fatiguez ne lui résistent plus :
 Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent du haut des Pirénées,
 Menacer des vallons les Nymphes consternées,
 Cent digues qu'on oppose à ses flots orageux,
 Soutiennent quelque tems son choc impétueux :
 Mais bien-tôt renversant sa barrière impuissante,
 Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
 Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
 Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les cieux ;
 Détache les rochers du penchant des montagnes,
 Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
 Tel Bourbon descendoit à pas précipitez
 Du haut des murs fumans, qu'il avoit emportés :
 Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
 Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
 Les Seize avec éfroi fuïoient ce bras vengeur,
 Egarez, confondus, dispersez par la peur.
 Mayenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes :
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
 Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
 Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
 Du soldat éfrené la valeur tourne en rage :
 Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.

Henri ne les voit point ; son vol impétueux
 Poursuivoit l'ennemi fûiant devant ses yeux.
 Sa victoire l'enflâme , & sa valeur l'emporte ;
 Il franchit les fauxbourgs : il s'avance à la porte ,
 Compagnons , apportez & le fer & les feux ,
 Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi , du profond d'une nuë
 Un fantôme éclatant se présente à sa vuë.
 Son corps majestueux maître des élémens ,
 Descendoit vers Bourbon sur les aîles des vents.
 De la Divinité les vives étincelles
 Etoient sur son front des beautez immortelles :
 Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur:
 Arrête , cria-t-il , trop malheureux Vainqueur:
 Tu vas abandonner aux flâmes , au pillage ,
 De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage ;
 Ravager ton païs , mes temples , tes trefors ,
 Egorger tes sujets , & régner sur des morts.
 Arrête... A ces accens plus forts que le tonnerre ,
 Le soldat s'épouvante , il embrasse la terre ,
 Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
 Que le combat encor enflamoit dans son cœur ,

CHANT SIXIÈME. 143

Semblable à l'Océan qui s'apaise , & qui gronde.

O fatal habitant de l'invisible monde !

Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?

Alors il entendit ces mots pleins de douceur :

Je suis cet heureux Roi que la France révere ,

Le pere des Bourbons , ton protecteur , ton pere :

Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;

Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;

Ce Louis qui te plaint , qui t'admire , & qui t'aime.

Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même.

Dans Paris , ô mon fils , tu rentreras vainqueur ,

Pour prix de ta clémence , & non de ta valeur.

C'est Dieu qui t'en instruit , & c'est Dieu qui m'envoie.

Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.

La paix a dans son cœur étouffé son courroux :

Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.

D'une divine horreur son ame est pénétrée.

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;

Trois fois son Pere échape à ses embrassemens ,

Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Où faîte cependant de ce mur formidable ,

Tous les Ligueurs armés , tout un peuple innombrable ,

Etrangers & François, chefs, citoïens, soldats,
 Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
 La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
 Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
 Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
 Le pere des Bourbons venoit le dégager.
 Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquile :
 François, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
 Citoïens malheureux, peuple foible & sans foi,
 Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
 Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumiere,
 Après avoir rempli sa brulante carriere,
 Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
 Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous.
 Loin des murs de Paris le Héros se retire,
 Le cœur plein du saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
 Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
 Au pied d'un chêne assis dicta ses justes lois.
 Bien-tôt de l'Occident où se forment les ombres,
 La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres ;
 Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
 Ces morts & ces combats qu'avoit vû l'œil du jour.



ARGUMENT

DU SEPTIÈME CHANT.

SAINTE LOUIS transporte
Henri IV. en esprit, au Ciel
& aux enfers, & lui fait voir
dans le Palais des Destins, sa
postérité, & les Grands Hommes
que la France doit produire.



L A
HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.



U DIEU qui nous créa , la clémence in-
finie ,

Pour adoucir les maux de cette courte
vie ,

A placé parmi nous deux êtres bien-fasans ,
De la terre à jamais aimables habitans ;
Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence :
L'un est le doux sommeil , & l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps,
Les organes vaincus sans force & sans ressorts ,
Vient par un calme heureux secourir la nature ,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
L'autre anime nos cœurs , enflâme nos desirs ,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.

Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
 Elle n'inspire point une infidèle joie ;
 Elle apporte de Dieu la promesse & l'apui ;
 Elle est inébranlable , & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle.
 Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
 Le sommeil l'entendit de ses antres secrets :
 Il marche mollement vers ces ombrages frais.
 Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
 Les songes fortunez , enfans de l'espérance ,
 Voltigent vers le Prince , & couvrent ce Héros
 D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadème ,
 Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même,
 Règne , dit-il , triomphe , & sois en tout mon fils :
 Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
 Mais le trône , ô Bourbon , ne doit point te suffire :
 Des presens de Louis le moindre est son Empire.
 C'est peu d'être un Héros , un Conquérant , un Roi ;
 Si le Ciel ne t'éclaire , il n'a rien fait pour toi.
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile
 Des humaines vertus récompense fragile ,

CHANT SEPTIÈME. 149

Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit ,
Que le trouble accompagne , & que la mort détruit
Je vais te découvrir un plus durable Empire ,
Pour te récompenser , bien moins que pour t'instruire.
Viens , obéi , sui-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même , & rempli tes destins.

L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs ,
Courir d'un pôle à l'autre , & diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nuë embrasée ,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée ,
Dans un céleste char de flâme environné ,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses ,
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé ,
Qui tourne autour de soi , sur son axe enflamé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne en se montrant la vie à la matière ,
Et dispense les jours , les saisons & les ans ,
A des mondes divers autour de lui flotans.

Ces astres asservis à la loi qui les presse,
 S'attirent dans leur course (a), & s'évitent sans cesse;
 Et servant l'un à l'autre & de regle & d'appui,
 Se prêtent les clartez qu'ils reçoivent de lui.
 Au-delà de leur cours, & loin dans cet espace
 Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
 Sont des soleils sans nombre, & des mondes sans fin.
 Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
 Par de-là tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide,
 C'est là que sont formez tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.
 Là sont après la mort nos âmes replongées,
 De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son souffle a créés.
 C'est cet Être infini qu'on sert & qu'on ignore.
 Sous cent noms differens le monde entier l'adore.
 Du haut de l'empirée il entend nos clameurs :

(a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Monsieur Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant & s'éloignant tour à tour, paroissent s'attirer & s'éviter.

CHANT SEPTIÈME. 151

Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés , que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense. *

* Il y avoit auparavant en cet endroit le morceau qui
suit :

La mort est à ses pieds , elle amène à la fois,
Le Juif & le Chrétien , le Turc , & le Chinois ;
Là , le Dervis tremblant , d'une vue inquiète ,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète ;
Le Bonze , avec des yeux tristes & pénitens ,
Y vient vanter envain ses vœux & ses tourmens :
Leurs tourmens & leurs vœux , leur foi , leur ignorance ,
Comme sans châtement restent sans récompense.
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux :
Il ne les juge point , tel qu'un injuste maître ,
Sur les Chrétiennes lois qu'ils n'ont point pû connoître ,
Sur le zèle insensé de leurs saintes fureurs ,
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature sa fille , & des humains la mere ,
Nous inspire en naissant , nous conduit , nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à les remplir ,
Et dans leurs premiers ans leur enseigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance , & par l'âge altérée ,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée :
Elle pleure , & ses cris que nous n'entendons pas ,
S'élèvent contre nous dans les jours du trépas.

Beaucoup de curieux regretoient ce morceau. Mais il
aut avouer que celui que l'Auteur y a substitué , est infini-
ment plus raisonnable dans un Poëme fondé sur la religion
catholique.

La mort auprès de lui , fille affreuse du tems ,
 De ce triste univers conduit les habitans.
 Elle amène à la fois les Bonzes , les Bracmanes ,
 Du grand Confucius les disciples profanes ,
 Des antiques Persans les secrets successeurs ,
 De Zoroastre (b) encor aveugles sectateurs;
 Les pâles habitans de ces froides contrées
 Qu'assiégent de glaçons les mers hiperborées ;
 Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
 De l'erreur invincible , innombrables sujets.

Eclairez à l'instant , ces morts dans le silence
 Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
 Dieu qui voit à la fois , entend , & connoît tout ,
 D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
 Henri n'aprocha point vers le trône invisible ,
 D'où part à chaque instant ce jugement terrible ,
 Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels ,

(b) En Perse les Guébres ont une Religion à part qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre , & qui paroît moins folle que les autres superstitions humaines , puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil , comme à une image du Createur.

CHANT SEPTIÈME. 153

Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

„ Quelle est , disoit Henri , s'interrogeant lui-même ,

„ Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême ;

„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux

„ Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?

„ Pourroit-il les juger tel qu'un injuste Maître ,

„ Sur la foi des Chrétiens qu'ils n'ont point pû con-
noître ?

„ Non , Dieu nous a créés , Dieu nous veut sauver tous.

„ Par tout il nous instruit , par tout il parle à nous.

„ Il grave en tous les cœurs la loi de la nature ,

„ Seule à jamais la même , & seule toujours pure.

„ Sur cette loi , sans doute , il juge les Païens ,

„ Et si leur cœur fut juste , ils ont été Chrétiens.

out. Tandis que du Héros la raison confonduë

Portoit sur ce mystère une indiscrete vuë ,

Aux pieds du trône même une voix s'entendit.

Le Ciel s'en ébranla , l'univers en frémit ;

Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre ,

qu'ils & qu'Quand du mont Sinaï Dieu parloit à la terre.

aines Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;

à une Et chaque astre en son cours alla le repeter.

A ta foible raison garde-toi de te rendre.

Dieu t'a fait pour l'aimer , & non pour le comprendre.

Invisible à tes yeux , qu'il regne dans ton cœur ,

Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur :

Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;

Mortel , ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.

Henri passe à l'instant auprès d'un globe affreux ,
Rebut de la nature , aride , ténébreux ;

Ciel ! d'où partent ces cris épouvantables ,

Ces torrens de fumée , & ces feux éfroïables !

Quels monstres, dit Bourbon , volent dans ces climats ?

Quels goufres enflammés s'entrouvrent sous mes pas ?

O mon fils , vous voïez les portes de l'abîme ,

Creusé par la justice , habité par le crime.

Suivez-moi , les chemins en sont toujours ouverts.

Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers (c).

Là gît la sombre envie , à l'œil timide & louché ,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.

(c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi que l'enfer fût au centre de la terre , ainsi qu'il étoit dans la Théologie Païenne ; quelques-uns l'ont placé dans le Soleil ; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

CHANT SEPTIÈME. 155

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts , elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri , se détourne , & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît , & s'admire.
La foiblesse au teint pâle , aux regards abatus ,
Tiran qui cede au crime , & détruit les vertus.
L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
La tendre hipocrisie aux yeux pleins de douceur ,
(Le Ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur.)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes ,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corompus ces Tirans éfrenés ,
A l'aspect de Henri paroissent confternez.
Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
N'aprocha de son ame à la vertu nourie.
Quel mortel , disoient-ils , par ce Juste conduit ,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros au milieu de ces esprits immondes
S'avançoit à pas lents sous ces voutes profondes.
Louis guidoit ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! Ce monstre devant moi ;

Mon pere ! Il tient encor ce couteau parricide ,
 Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.
 Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
 Osent de son portrait souiller les saints Autels ;
 Que la Ligue l'invoque , & que Rome le louë (d) ;
 Ici dans les tourmens l'enfer les défavouë.

Mon fils , reprit Louis , de plus sévères Lois
 Pour suivent en ce lieux les Princes & les Rois.
 Regardez ces **Tirans** , adorez dans leur vie :
 Plus ils étoient puissans , plus Dieu les humilie.
 Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,
 Ceux qu'ils n'ont point vëgés ; & ceux qu'ils ont permis
 La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres ,
 Ce faste , ces plaisir , ces flateurs mercenaires ,
 De qui la complaisance avec dextérité ,
 A leurs yeux éblouis cachoit la verité.
 La verité terrible ici fait leurs suplices :

(d) Le parricide Jacques Clément fut louë à Rome dans la Chaire où l'on auroit dû prononcer l'Oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait à Paris sur les Autels avec l'Eucharistie : Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades , sous la minorité de Louis XIV. il vit un Bourgeois portant un Haussé-Col sur lequel étoit gravé un Moine , avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

CHANT SEPTIÈME. 157

Elle est devant leurs yeux , elle éclaire leurs vices.
Voïez , comme à sa voix tremblent ces Conquérans ,
Héros aux yeux du peuple , aux yeux de Dieu Tirans.
Fleaux du monde entier , que leur fureur embrase ,
La foudre qu'ils portoient , à leur tour les écrase ;
Auprès d'eux sont couchez tous ces Roi fainéans ,
Sur un trône avili fantômes impuissans.

Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres :
Il remarque sur tous ces Conseillers sinistres ,
Qui des mœurs & des lois avares corrupteurs ,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères ,
L'ineffimable prix des vertus de nos peres.

Il est , il est aussi dans ce lieu de douleurs ,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Des foules de mortels noïez dans la mollesse ,
Qu'entraîna le plaisir , qu'endormit la paresse.

Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.

Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour d'horreurs ,

La race des humains soit en foule engloutie ,

Si les jours passagers d'une si courte vie ,

D'un éternel tourment sont suivis sans retour ,

Ne voudroit-il pas mieux ne voit jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere :
 Ou si ce Dieu du moins , ce grand Dieu si severe ,
 A l'homme , hélas trop libre , avoit daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

Me crois point , dit Louis , que ces tristes Victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ;
 Ni que ce juste Dieu , Créateur des humains ,
 Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains ,
 Non ; s'il est infini , c'est dans les récompenses :
 Prodigue de ses dons , il borne ses vengeance.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tirans :
 Mais ici c'est un Pere ; il punit ses Enfans.
 Il adoucit les traits de sa main vengereffe ;
 Il ne sçait point punir des momens de foiblesse ,
 Des plaisirs passagers ; pleins de trouble & d'ennui ,
 Par des tourmens affreux , éternels comme lui [e]

Il dit , & dans l'instant l'un & l'autre s'avance ,
 Vers les lieux fortunez qu'habite l'Innocence.
 Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ;

(e) Il est aisé d'entendre par cet endroit les fautes vé-
 nielles & le Purgatoire,

CHANT SEPTIÈME. 159

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux , & soudain à leur vûë ,
Sent couler dans son ame une joie inconnuë ;
Les soins , les passions n'y troublent point les cœurs ,
La volupté tranquile y répand ses douceurs.
Amour , en ces climats tout ressent ton Empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin , ce feu saint & sacré ,
Ce pur Enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ,
Ils désirent sans cesse , & sans cesse jouissent ,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur ,
Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ,
Là sont les vrais Héros , là vivent les vrais Sages ,
Là sur un trône d'or , Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'Empire des lis.
Les plus grands ennemis , les plus fiers adversaires ,
Réunis dans ces lieux , n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis [f] douze , au milieu de ces Rois ,

(f) LOUIS XII. est le seul Roi qui ait eu le surnom du
pere du peuple.

S'éleve comme un cédre , & leur donne des Lois.
 Ce Roi qu'à nos aïeux donna le Ciel propice ,
 Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice ;
 Il pardonna souvent , il régna sur les cœurs ,
 Et des yeux de son peuple il essüia les pleurs.
 D'Amboise [g] est à ses pieds ; ce Ministre fidelle,
 Qui seul aima la France , & fut seul aimé d'elle ,
 Tendre ami de son Maître , & qui dans ce haut rang,
 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
 O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
 Le peuple étoit heureux , le Roi couvert de gloire :
 De ses aimables Lois chacun goûtoit les fruits ;
 Revenez heureux tems sous un autre Louis.

Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie ,
 Qu'enflâma leur devoir , & non pas leur furie ,
 La Trimouille [h] , Clisson , Montmorency , de Foix ,

(g) Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, que fut justement aimé de la France & de son Maître , parce qu'il les aimoit tous deux également. [MEZERAY, grande Histoire.]

(h) Parmi plusieurs grands Hommes de ce nom , on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOÛILLE, surnommé LE VAILLANT , qui portoit l'Oriflâme , & qui refusa l'Epée de Connétable sous Charles VI.

CLISSON , [le Connétable de] sous Charles VI.

CHANT SEPTIÈME. 161

Guesclin , [i] le destructeur & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard , [k] & vous brave Amazone , [l]
La honte des Anglois , & le soutien du Trône.

Ces Héros , dit Louis , que tu vois dans les Cieux ,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.

La vertu , comme à toi , mon fils , leur étoit chere.

Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere :

Leur cœur simple & docile aimoit la verité :

MONTMORENCY. Il faudroit un volume pour specifier
les services rendus à l'Etat par cette Maison.

GASTON DE FOIX , Duc de Nemours , neveu de Louis
XII. fut tué de quatorze coups , à la célèbre Bataille de
Ravenne qu'il avoit gagnée.

(i) GUESCLIN, [le Connétable du] Il sauva la France
sous Charles V. conquit la Castille , mit Henri de Trans-
mare sur le Trône de Pierre le Cruel , & fut Connétable
de France & de Castille.

(k) BAYARD, [Pierre du Terrail surnommé le Chevalier
sans peur & sans reproche.] Il arma François Premier, Che-
valier , à la Bataille de Marignan ; il fut tué en 1523. à la
retraite de Rebec en Italie.

(l) JEANNE D'ARC , [connue sous le nom de la Pu-
celle d'Orleans] servante d'hôtellerie , née au village de
Dontremy sur Meuse , qui se trouvant une force de corps ,
& une hardiesse au-dessus de son sexe , fut employée par le
comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII.
Elle fut prise dans une sortie à Compiègne en 1430. con-
duite à Rouen, jugée comme sorciere par un Tribunal Ec-
clésiastique , également ignorant & barbare , & brûlée par
les Anglois qui auroient dû honorer son courage.

Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quité ?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante ,
Le Palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrez remparts ,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Tems, d'une aile prompte, & d'un vol insensible,
Fuit , & revient sans cesse à ce Palais terrible :
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux , destinez aux humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable ,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marca nos desirs ,
Et nos chagrins cruels , & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté , cette esclave si fiere ,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.
Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,
Dieu sçait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes Lois d'autant mieux attachée
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix ,
Et souvent aux Destins pense donner des lois.

Mon cher fils , dit Louis , c'est de-là que la grace

CHANT SEPTIÈME. 163

Fait sentit aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrez, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peut différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de foibleffes honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunez qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.
Vous voïez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des siècles à venir ces vivantes Images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptez avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont presens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,

Les divers changemens attachez à leur fort ,
Leurs vices , leurs vertus , leurs fortune , & leur mort.

Aprochons-nous ; le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils ,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lis ,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere ,
Mais il n'égallera ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des Fleurs-de-Lis ,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine ,
Tous deux sont entourez de gardes , de soldats ;
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,
Il les font , dit Louis , sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre ,
Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
Jusqu'au trône élevez de l'ombre des Autels ;
Enfans de la fortune & de la politique ,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique ;
Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;
Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami :

CHANT SEPTIÈME. 165

L'un (*m*) fuyant avec art , & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irritez opposant son courage ,
Des Princes de mon sang ennemis déclarez :
Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirez :
Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
Utiles à leurs Rois , cruels à la patrie.

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux ,
Est aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous ?
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la
France ,

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance :
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des fortunes diverses ,
Trop fier dans ces succès , mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples liguez bravant seul tout l'effort ,
Admirable en sa vie ; & plus grand dans sa mort.

(*m*) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Roïaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis , & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

* Louis XIV.

Siècle heureux de Louis , siècle que la nature
 De ses plus beaux presens doit combler sans mesure ,
 C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
 Les Muses à jamais y fixent leur empire ,
 La toile est animée , & le malbre respire.
 Quels sages (n) rassemblez dans ces augustes lieux ,
 Mesurent l'univers , & lisent dans les cieux ?
 Et dans la nuit obscure apportant la lumière ,
 Sondent les profondeurs de la nature entière ?
 L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit ,
 Et vers la verité le doute les conduit.
 Et toi fille du Ciel , toi puissante harmonie ,
 Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie ,
 J'entens de tous côtés ton langage enchanteur ,
 Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
 François vous sçavez vaincre, & chanter vos conquêtes:
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
 Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

(n) L'ACADÉMIE DES SCIENCES dont les Memoires
sont estimez dans toute l'Europe.

CHANT SEPTIÈME. 167

A travers mille feux je vois Condé (o) paroître ,
Tour à tour la terreur & l'apui de son Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival ,
Moins brillant , mais plus sage , & du moins son égal.
Catinat (p) réunit , par un rare assemblage ,
Les talens du guerrier & les vertus du sage :
Celui-ci dont la main raffermir nos remparts ,
C'est Vauban (q) , c'est l'ami des vertus & des arts :

(o) LOUIS DE BOURBON , appelé communément le grand Condé , & HENRY , vicomte de Turenne , ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems , tout deux ont gagné de grandes victoires , & ont acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé sembloit , à ce qu'on dit , plus propre pour un jour de bataille , & celui de Monsieur de Turenne pour toute une campagne : Au moins est-il certain que Monsieur de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien , à Etampes , à Paris , à Arras , à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand Homme.

(p) Le Maréchal DE CATINAT , né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marfaille , & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi , qui lui envoie des ordres sans le consulter : Il quitta le commandement sans peine , ne se plaignit jamais de personne , ne demanda rien au Roi , & mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint - Gratien , n'ayant ni augmenté ni diminué son bien , & n'ayant jamais démenti en moment son caractère de modération.

(q) Le Maréchal DE VAUBAN , né en 1633. le plus grand

Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg [r] de son nom remplit toute la terre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars [f],
Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne apui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté,
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifference il regarde le trône.

Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier selon sa nouvelle maniere, trois cens Places anciennes, & en a bâti trente-trois. Il a conduit cinquante - trois sieges, & s'est trouvé à cent quarante actions. Il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été executé. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(r) FRANÇOIS HENRI DE MONMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frere de Louis XIV. & remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerk, de Nerwinde, conquit des Provinces au Roi, & fut mis à la Bastille & reçut mille dégoûts des Ministres.

(f) On s'étoit proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc DE VILLARS qui a sauvé la France.

* Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

CHANT SEPTIÈME. 169

Ciel ! Quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter :
Il tombe aux pieds du trône , étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des François vous voïez le plus juste,
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?
Hélas ! Que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse :
Il eût entretenu l'abondance & la paix :

Il a gagné la bataille de Fredelingue , & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même terrain où se posta depuis le Duc de Malboroug , lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hocstet si fatale à la France. Depuis , le Maréchal de Villars aiant repris le commandement des Armées , donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet , dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis , & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712. lorsque les ennemis menaçoient de venir à Paris , & qu'on déliberoit si le Roi Louis XIV. quitteroit Versailles , le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à Denain , s'empara du dépôt de l'Armée ennemie à Marbienne , fit lever le siege de Landrecy , prit Douay, Quesnoy, Bouchain : &c. à discrétion , & fit ensuite la Paix à Radstad , au nom du Roi , avec le même Prince Eugène , Plein-potentiaire de l'Empereur.

Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits ,
 Ils eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
 O combien les François vont répandre de larmes !
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme , & la mere & le fils.

Un foible rejetton * sort entre les ruines ,
 De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau ,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau ;
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi prudent Fleury , veille sur son enfance ,
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux ,
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout Souverain qu'il est , instruis-le à se connoître.
 Qu'il sçache qu'il est homme , en voïant qu'il est
 Maître.

Qu'aimé de ses sujets , ils soient chers à ses yeux :
 Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
 France reprends sous lui ta majesté premiere ,
 Perce la triste nuit qui couvroit ta lumiere ;
 Que les arts , qui déjà vouloient t'abandonner ,

* Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

CHANT SEPTIÈME. 171

De leurs utiles mains viennent te couronner.

L'Océan se demande en ses grottes profondes ,

Où sont tes pavillons qui flotoient sur ses ondes ?

Du Nil & de l'Euxin , de l'Inde & de ses ports ,

Le commerce t'appelle , & t'ouvre ses trésors.

Maintiens l'ordre & la paix , sans chercher la victoire.

Sois l'arbitre des Rois ; c'est assez pour ta gloire :

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur

Un Héros que de loin poursuit la calomnie ;

Plus facile que foible , ardent , plein d'industrie ;

Mais ami des plaisirs , ami des nouveautés ,

Gouvernant l'univers du sein des voluptés.

Par des ressorts nouveaux sa politique habile

Tient l'Europe en suspens , divisée , & tranquille.

Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.

Né pour tous les emplois , il a tous les talens :

Malheureux toutesfois dans le cours de sa vie ,

D'avoir reçu du Ciel un si vaste génie.

Alors dans un orage , au milieu des éclairs ,

L'étendard de la France aparut dans les airs ,

Devant lui , d'Espagnols une troupe guerriere
 De l'Aigle des Germains brisoit la tête altiere.
 O mon pere ! Quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change , dit Louis , & tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée :
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois ;
 C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
 Phillipe. . . A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise , aux transports de sa joie.
 Moderez , dit Louis , ce premier mouvement ;
 Craignez encor , craignez ce grand événement.
 Oüi , du sein de Paris , Madrid reçoit un Maître !
 Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
 O Roi nez de mon sang ! ô Phillipe ! ô mes fils !
 France , Espagne , à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez-vous , malheureux politiques ,
 Allumer les flambeaux des Discordes publiques ?
 Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus ,
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
 Du temple des destins les portes se fermèrent ,
 Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.

CHANT SEPTIÈME. 173

L'aurore cependant , au visage vermeil ,
Ouvroit dans l'Orient le palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuïoient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur ,
Une force nouvelle , une divine ardeur :
Ses regards inspiroient le respect & la crainte ,
Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le Vengeur des peuples d'Israël ,
Eut sur le Mont Sina consulté l'Eternel ;
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière ,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.



ARGUMENT

DU HUITIÈME CHANT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne, au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.



L A
HENRIADE.

CHANT HUITIEME.



ES Etats , dans Paris la confuse assemblée ,
avoit perdu l'orgueil dont-elle étoit enflée ;

Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi ,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne ,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux ,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce (a) Lieutenant sans Chef , ce Roi sans diademe,
Toujours dans son Parti garde un pouvoir suprême.

(a) Il se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant Général de l'Etat & Roïaume de France.

Un peuple obéissant, dont il se dit l'apui,
 Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
 Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
 Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
 Les Lorrains (b), les Nemours, la Châtre, Canillac,
 Et l'Inconstant Joyeuse [c], & Saint-Paul, & Brissac.
 Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
 Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage,
 Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas,

(b) LES LORRAINS, le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

CHARLES-EMMANUEL, Duc de NEMOURS, frere uterin du Duc de Mayenne.

LA CHATRE, étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on apelloit des bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(c) JOYEUSE est le même dont il est parlé au quatrième Chant, remarque (d).

SAINT-PAUL, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne; homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafre.

BRISSAC s'étoit jetté dans le Parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

CHANT HUITIÈME. 177

Affoiblis par leur sang versé dans les combats :
Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olimpe, aux champs de Theffalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les cieus,
Yvres du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nuë,
Sur un char lumineux se présente à leur vûë :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir ;
François, c'est maintenant qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se leve à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Espagne a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paroïssoit vers ces lieux révérez,
Qu'aux Tombes de nos Rois la mort a consacrez.

Ce formidable amas d'armes étincelantes ,
 Cet or , ce fer brillant , ces lances éclatantes ,
 Ces casques , ces harnois , ce pompeux appareil ,
 Défoient dans les champs les raïons du Soleil.
 Tout le peuple au devant court en foule avec joie :
 Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie.
 C'étoit le jeune (d) Egmont , ce Guerrier obstiné ,
 Ce Fils ambitieux d'un Pere infortuné.
 Dans les murs de Bruxelles il a reçû la vie :
 Son Pere qu'aveugla l'amour de la Patrie ,
 Mourut sur l'échafaut , pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois.
 Le Fils , courtisan lâche , & guerrier téméraire ,
 Baïsa long-tems la main qui fit périr son Pere ,

(d) Le Comte d'EGMONT, Fils de l'Amoral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le Fils étant resté dans le Parti de Philippe II. Roi d'Espagne , fut envoyé au secours de Mayenne , à la tête de dix-huit cens lances. A son Entrée dans Paris , il reçut les complimens de la Ville. Celui qui le haranguoit aïant mêlé dans son Discours les loüanges de l'Amoral d'Egmont son Pere : [Ne parlez pas de lui , dit le Comte, il méritoit la mort ; c'étoit un Rebelle.] Paroles d'autant plus condamnables , que c'étoit à des Rebelles qu'il parloit , & dont il venoit deffendre la cause.

CHANT HUITIÈME. 179

Servit par politique aux maux de son Païs ,
Perfécuta Bruxelles , & fecourut Paris.
Philippe l'envoïoit fur les bords de la Seine ,
Comme un Dieu tutelaire , au fecours de Mayenne ,
Et Mayenne avec lui crut, aux tentes du Roi ,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaifir , grand Roi , tu voïois cette audace ,
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat ;
Où sembloient attachez les deftins de l'Etat !

Près des bords de l'Itton, (e) & des rives de l'Eure ,
Est un champ fortuné , l'amour de la nature.
La guerre avoit long-tems respecté les tréfors
Dont Flore & les Zéphirs embelliffoient ces bords ;
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégez par le Ciel , & par leur pauvreté ,
Ils sembloient des Soldats braver l'avidité ;
Et fous leurs toits de chaume , à l'abri des alarmes ,

(e) Ce fut dans une Plaine entre l'Itton & l'Eure, que
fut donnée la Bataille d'Ivry , le 14. Mars 1590.

N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
 Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux ;
 La désolation partout marche avant eux ;
 De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent ,
 Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ,
 Et leurs tristes Moitiez , compagnes de leurs pas ,
 Emportent leurs Enfans , gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
 Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats , c'est pour donner la Paix.
 Peuples , sa main sur vous répandra ses bienfaits :
 Il veut finir vos maux , il vous plaint , il vous aime ,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers , il court dans tous les rangs ,
 Sur un Courfier fougueux , plus léger que les Vents ,
 Qui , fier de son fardeau , du pied frappant la terre ,
 Appelle les dangers , & respire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers ,
 Compagnons de sa gloire , & ceints de ses lauriers.
 D'Aumont, (f) qui sous cinq Rois avoit porté les armes

(f) JEAN D'AUMONT, Marêchal de France, qui fit
 des merveilles à la Bataille d'Ivry , étoit Fils de Pierre

CHANT HUITIÈME. 181

Biron , (g) dont le seul nom répandoit les allarmes ;
Et son Fils (h) jeune encor , ardent , impétueux ,
Qui depuis . . . mais alors il étoit vertueux.
Sulli , (i) Nangis , (k) Grillon , ces Ennemis du crime ,

d'Aumont Gentilhomme de la Chambre , & de François de Sully , Héritière de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

(g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON , Maréchal de France , Grand Maître de l'Artillerie , étoit un grand Homme de Guerre : il commandoit à Ivry le Corps de réserve , & contribua au gain de la Bataille en se présentant à propos à l'Ennemi. Il dit à Henri le Grand après la Victoire : [Sire , vous avez fait ce que devoit faire Biron , & Biron ce que devoit faire le Roi] Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au Siège de Pernay.

(h) CHARLES DE - GONTAUD - DE - BIRON , Maréchal , & Duc & Pair , Fils du précédent , conspira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la Cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échaffaut.

(i) RÔNY , depuis DUC DE SULLY , Sur-Intendant des Finances , Grand Maître de l'Artillerie , fait Maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut sept blessures à la Bataille d'Ivry.

(k) NANGIS , homme d'un grand mérite , & d'une véritable vertu : il avoit conseillé à Henri III. de ne point faire assassiner le Duc de Guise , mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix. Grillon étoit surnommé LE BRAVE : Il offrit à Henri III. de se battre contre ce même Duc de Guise : C'est à ce Grillon que Henri le Grand écrivit : [Pends-toi , brave Grillon , nous avons combat-

Que la Ligue déteste , & que la Ligue estime.
 Turenne (1) qui , depuis , de la jeune Bouillon
 Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
 Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
 Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
 Essex avec éclat paroît au milieu d'eux ,
 Tel que dans nos Jardins un Palmier fourcilleux ,
 A nos Ormes touffus mêlant sa tête altière ,
 Etale les beautés de sa tige étrangère.
 Son casque étinceloit des feux les plus brillans ,
 Qu'étoient à l'envi l'Or & les Diamans ,
 Dons chers & précieux , dont sa fière Maîtresse
 Honora son courage , ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Essex , vous étiez à la fois ,
 L'Amant de votre Reine , & le soutien des Rois.

tu à Arques , & tu n'y étois pas . . . Adieu , brave Grillon ,
 je vous aime à tort & à travers.]

(1) HENRI DE-LA-TOUR-D'OLIERGUES , Vicomte
 DE TURENNE , Maréchal de France : Henri le Grand le
 maria à Charlotte de la Mark , Princesse de Sedan , en
 1591. La nuit de ses Noces le Maréchal alla prendre Ste-
 nay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne , fut
 perdue par Federic-Maurice Duc de Bouillon son Fils ,
 qui ayant trempé dans la Conspiration de Cinq-Mars con-

CHANT HUITIÈME. 183

Plus loin sont la Trimouille, (*m*) & Clermont, (*n*) &
Feuquieres, [*o*]

Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lefdiguières,
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal:
Tous ces Héros en foule attendoient le signal,
Et rangez près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son Parti connoissant l'injustice,
Il ne crût point le Ciel à ses armes propice;

tre Louis XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu,
donna Sedan pour conserver sa vie; il eût, en échange de
sa Souveraineté, de très-grandes Terres plus considéra-
bles en revenu, mais qui donnoient plus de richesses, &
moins de puissance.

(*m*) CLAUDE, DUC DE LA TRIMOUILLE, étoit à la
Bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambi-
tion demesurée, de grandes richesses, & étoit le Seigneur
le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à
trente-huit ans.

(*n*) BALSAC-DE-CLERMONT-D'ENTRAGUES, Oncle
de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la Bataille
d'Ivry. Feuquieres & de Nesle, Capitaines de cinquante
Hommes d'armes, y furent tuez aussi.

(*o*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux:
il commença par être simple Soldat, & finit par être Con-
table sous Louis XIII.

Soit que l'ame , en effet , ait des pressentimens ,
 Avant-coureurs certains des grands événemens.
 Ce Héros cependant , maître de sa foiblesse ,
 Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allegresse.
 Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux Soldats ,
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance ,
 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
 De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
 Au bruit de la trompette animant son courage ,
 Dans les Champs de la Thrace un Courfier orgueilleux
 Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
 Impatient du frein , vôle & bondit sur l'herbe :
 Tel paroïssoit Egmont : une noble fureur ,
 Eclate dans ses yeux , & brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ,
 Il croit que son destin commande à la Victoire :
 Hélas , il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les Plainnes d'Ivry lui prépare un cercueil.

CHANT HUITIÈME. 185

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ,
Et s'adressant aux siens , qu'enflamoit sa présence
„ Vous êtes nez François , [p] & je suis votre Roi ,
„ Voilà nos ennemis , marchez & suivez-moi ,
„ Ne perdez point de vûe , au fort de la tempête ,
„ Ce pannache éclatant qui flotloit sur ma tête ;
„ Vous le verrez toûjours au chemin de l'Honneur.
A ces mots , que ce Roi prononçoit en Vainqueur
Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflâmées ,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas de deux Chefs alors en même-tems ,
On voit des deux Partis vûler les Combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide ,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes Mers ,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ,
La Terre au loin gemit , le jour fuit , le Ciel gronde ,
Et l'Africain tremblant craint la chute du Monde.

[p] On a tâché de rendre en Vers les propres paroles
que dit Henri IV. à la Journée d'Ivry : [Ralliez - vous à
mon pannache blanc , vous le verrez toûjours au chemin
de l'honneur & de la gloire.]

Au Mousquet réuni le sanglant Coutelas ,
 Déjà de tous côtez porte un double trépas.
 Cette Arme que jadis, (q) pour depoupler la Terre ,
 Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre ,
 Rassemble en même tems , digne fruit de l'Enfer ,
 Ce qu'ont de plus terrible , & la flamme , & le fer.

Dans tous les deux Partis , l'adresse , le courage ,
 Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
 Le desespoir , la mort , l'ardente soif du sang ,
 Par tout , sans s'arrêter, passent , de rang en rang.
 L'un poursuit un Parent dans le Parti contraire ;
 Là le Frere en fûiant meurt de la main d'un Frere ;
 La Nature en frémit , & ce Rivage affreux
 S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.
 Dans d'épaisses Forêts de lances hérissées ,
 De Bataillons sanglans , de Troupes renversées ,
 Henri pousse , s'avance , & se fait un chemin.
 Le grand [r] Mornay le suit, toujours calme & serain.

(q) La Bayonnette au bout du Fusil ne fut en usage que long-tems après.

Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne , où l'on fit les premières Bayonnettes.

[r] Du PLESSIS-MORNAY eut deux Chevaux tuez sous

CHANT HUITIÈME. 187

Il veille autour de lui tel qu'un heureux génie :
Voïez-vous , lui dit-il , cet Escadron qui plie ,
Ici près de ce Bois Mayenne est arrêté ;
Plus loin d'Aumale vôle , & fond de ce côté .
Ainsi dans la mêlée , il assiste , il l'escorte ,
Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains ,
De se souiller du sang des malheureux Humains.
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa deffense seule il a tiré l'épée ,
Et son rare courage , ennemi des Combats ,
Sait affronter la mort , & ne la donne pas .

De Turenne déjà la valeur indomptée ,
Repouffoit des Nemours la Troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par tout l'horreur & le trépas.
Les Ligueurs ébranlez fuïoient devant ses pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête ,
Un jeune Audacieux dans sa course l'arrête ;
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipitez ,
La Victoire & la Mort volent à leurs côtez .

lui cette Bataille. Il avoit effectivement dans l'Action le
sang froid dont on le loïie ici.

Ils s'attaquent cent fois , & cent fois se repoussent ,
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émoussent;
Défendus par leur casque & par leur bouclier ,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance ,
Respecte son Rival , admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
Fais tomber à ses pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière :
D'Ailly voit son visage , ô désespoir ! ô cris !
Il le voit , il l'embrasse , hélas ! c'étoit son Fils.
Le Père infortuné , les yeux baignés de larmes ,
Tournoit contre son sein ses parricides armes ,
On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable Victoire ,
Il renonce à la Cour , aux Humains , à la Gloire ,
Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers ;
Là , soit que le Soleil rendit le jour au Monde ,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'Onde ,

CHANT HUITIÈME. 189

Sa voix faisoit redire aux Echos attendris ,
Le nom , le triste nom de son malheureux Fils.

Ciel , quels cris effraïans se font par tout entendre !
Quels flots de sang François viennent de se répandre !
Qui précipite ainsi ces Ligueurs dispersez ?
Quel Héros , ou quel Dieu les a tous renversez :
C'est le jeune Biron , c'est lui dont le courage.
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un passage ,
D'Aumale les voit fuir , & bouillant de couroux ,
Arrêtez , revenez... lâches , où courez-vous ?
Vous fuir ! vous Compagnons de Mayenne & de Guise ?
Vous qui devez venger Paris , Rome & l'Eglise ?
Suivez-moi , rappelez votre antique vertu ,
Combattez sous d'Aumale , & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau , de Fosseuse ,
Du farouche Saint Paul , & même de Joyeuse ,
Il rassemble avec eux ces Bataillons épars ,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La Fortune avec lui revient d'un pas rapide ,
Biron soutient en vain d'un courage intrépide ,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;

Il voit à ses côtez Parabere expirant ;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres ,
 Nesle , Clermont , d'Angenne ont mordu la poussiere:
 Percé de coups lui-même , il est prêt de périr....
 C'étoit ainsi Biron , que tu devois mourir.

Un trépas si fameux , une chute si belle ,
 Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le genereux Bourbon fut bientôt le danger
 Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
 Il l'aimoit , non en Roi , non en Maître severe ,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire ,
 Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
 Croit le sang d'un Sujet trop païé d'un coup d'œil.
 Il court le secourir ; l'amitié qui le guide
 Rend son bras plus puissant , & son vol plus rapide.
 Biron [f] qu'environnoient les ombres de la mort ,
 A l'aspect de son Roi , fait un dernier effort ;
 Il rapelle à sa voix les restes de sa vie ,

[f] Le Duc DE BIRON , fut blessé à Ivry , mais ce fut
 au Combat de Fontaine Française que Henri le Grand lui
 sauva la vie.] On a transporté à la Bataille d'Ivry cet évé-
 nement , qui n'étant point un fait principal , peut être
 aisément déplacé.]

CHANT HUITIÈME. 191

Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte , tout plie ,
Ton Roi , jeune Biron , t'arrache à ses Soldats ,
Dont les coups redoublez achevoient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidele.

Un bruit affreux s'entend , la Discorde cruelle ,
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs
Vient d'une ardente rage embraser ses Ligueurs.
Elle fond dans leur Camp , là sa bouche fatale
Fait resonner au loin sa Trompette infernale :
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ,
Il est semblable au trait dans les airs emporté ;
Il cherchoit le Héros , sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte , une foule s'avance ,
Bourbon au milieu d'eux se trouvoit sans appui ,
La mort de tous côtez s'approche autour de lui.
Louis du haut des Cioux dans ce danger terrible ,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ,
Il est comme un rocher qui menaçant les airs ,
Rompt la course des Vents & repousse les Mers.

Qui pourroit exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
O vous Mânes sanglans du plus vaillant des Rois ,

Eclairez mon esprit , & parlez par ma voix.

Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle ,

Elle meurt pour son Roi , son Roi combat pour elle.

Henri de tous côtez faisoit sentir ses coups ,

Quand le fougueux Egmont s'offrir à son couroux.

Long - tems cet Etranger trompé par son courage ,

Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage :

Dût sa témérité le conduire au cercueil.

L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.

Viens Bourbon , crioit-il , viens augmenter ta gloire :

Combattons , c'est à nous de fixer la victoire.

Comme il disoit ces mots , un lumineux éclair ,

Messager des Destins fend les plaines de l'air.

L'Arbitre des Combats fait gronder son tonnerre ,

Le soldat sous ses pieds sentir trembler la terre.

D'Egmont joint le Héros , il l'atteint vers le flanc ,

Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.

Le Roi qu'il a blessé , voit son péril sans trouble ,

Ainsi que le danger son audace redouble :

Son grand cœur s'aplaudit d'avoir au Champ d'hon

neur ,

Trouvé des Ennemis dignes de sa valeur.

CHANT HUITIÈME. 193

Loin de le retarder , sa blessure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé foudain.
Le fer étincelant se plonge dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent ,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts ,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.
Espagnols tant vantés , troupe jadis si fiere ,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere ,
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur ,
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;
Les Chefs sont étonnés , les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se renversent ,
Poussent des cris affreux , se heurtent , se dispersent.
Les uns , sans résistance à leur vainqueur offerts ,
Fléchissoient les genoux , & demandoient des fers.
D'autres , d'un pas rapide évitant sa poursuite ,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ,

Dans les profondes eaux vont se précipiter,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couvers de morts interrompent leur course;
 Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne , en ce tumulte , incapable d'effroi ,
 Affligé , mais tranquile , & maître encor de soi ,
 Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle ,
 Et tombant sous ses coups , songe à triompher d'elle.
 D'Aumale auprès de lui , la fureur dans les yeux ,
 Accusoit les Flamans , la fortune & les cieux.
 Tout est perdu , dit-il , mourons , brave Mayenne.
 Quittez , lui dit son Chef , une fureur si vaine ,
 Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur ,
 Vivez pour réparer ma perte & son malheur ,
 Que vous & Bois-Dauphin , dans ce moment funeste
 De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
 Suivez - moi , l'un & l'autre , aux remparts de Paris
 De la Ligue en marchant ramassez les débris ;
 De Coligny vaincu surpassons le courage.
 D'Aumale en l'écoutant pleure , & frémit de rage.
 Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter :

CHANT HUITIÈME. 195

Semblable au fier lion qu'un Maure a sçu dompter ,
Qui docile à son maître , à tout autre terrible ,
A la main qu'il connoît foumet sa tête horrible ;
Le suit d'un air affreux , le flâte en rugissant ,
Et paroît menacer même en obéissant.

Mayenne , cependant , par une fuite prompte ,
Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voïoit de tous côtés ,
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voutes s'entrouvrent :
Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux , du haut du Firmament ,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il sçauroit user de la victoire ,
Et s'il acheveroit de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui d'un œil plein de couroux ,
Regardoient ces vaincus échapés à leurs coups.
Les Captifs en tremblant conduits en sa présence ,
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
Ce mortel desespoir , la honte , la terreur ,
Dans leurs yeux égarez avoient peint leur malheur.

Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
 Où régnoient à la fois la douceur , & l'audace.
 Soïez libres , dit-il ; vous pouvez désormais
 Rester mes ennemis , ou vivre mes Sujets.
 Entre Mayenne & moi , reconnoissez un Maître.
 Voïez qui de nous deux a mérité de l'être ;
 Esclaves de la Ligue , ou compagnons d'un Roi ,
 Allez trembler sous elle , ou triomphez sous moi.
 Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire ,
 Sur un Champ de Bataille , au sein de la victoire ,
 On voit en un moment ces captifs éperdus ,
 Contens de leur défaite , heureux d'être vaincus.
 Leur yeux sont éclairés , leurs cœurs n'ont plus de haine
 Sa valeur les vainquit , sa vertu les enchaîne ;
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats ,
 Pour expier leur crime , ils marchent sur ses pas.
 Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage ;
 Maître de ses Guerriers , il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang ,
 Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
 C'est un Dieu bienfaisant , qui laissant son tonnerre
 Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre ,

CHANT HUITIÈME. 197

Console les vaincus , applaudit aux vainqueurs ,
Soulage , récompense , & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumière étoit presque ravie ,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ,
Et sur tous les dangers , & sur tous leurs besoins ,
Tel qu'un pere attentif , il étend tous ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte Messagere ,
Qui s'accroît dans sa course , & d'une aîle legere ,
Plus prompte que le tems , vole au - delà des mers ,
Passe d'un Pole à l'autre , & remplit l'univers ;
Ce monstre composé d'yeux , de bouches , d'oreilles ,
Qui celebre des Rois la honte ou les merveilles ,
Qui rassemble sous lui la curiosité ,
L'espoir , l'effroi , le doute , & la crédulité ;
De sa brillante voix , trompette de la gloire ,
Du Héros de la France annonçoit la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté :
Le Nord à cette voix treffaillit d'allegresse ;
Madrid frémit d'effroi , de honte , & de tristesse.
O malheureux Paris , infidèles Ligueurs !

O Citoïens trompés , & vous Prêtres trompeurs ,
 De quels cris douloureux vos Temples retentirent ?
 De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
 Hélas ! Mayenne encor vient flâter vos esprits.
 Vaincu , mais plein d'espoir , & maître de Paris ,
 Sa politique habile , au fond de sa retraite ,
 Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite.
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer ,
 En cachant sa disgrâce il croit la réparer :
 Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle.
 Mais, malgré tant de soins , la verité cruelle ,
 Démentant à ses yeux ses discours imposteurs ,
 Voloit de bouche en bouche & glaçoit tous les cœurs.
 La Discorde en frémit , & redoublant sa rage ,
 Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage ,
 Dit-elle , & n'aurai point dans ces murs malheureux ,
 Versé tant de poisons , allumé tant de feux ,
 De tant de flots de sang cimenté ma puissance ,
 Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
 Tout terrible qu'il est , j'ai l'art de l'affoiblir ,
 Si je n'ai pû le vaincre , on le peut amolir.
 N'oposons plus d'efforts à sa valeur suprême.

CHANT HUITIÈME. 199

Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui

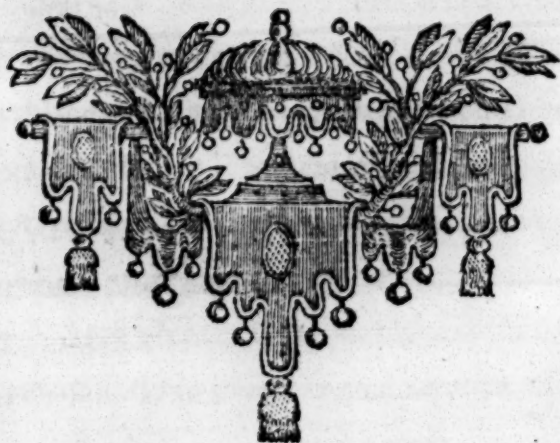
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle dit; & soudain des rives de la Seine,

Sur un Char teint de sang, attelé par la Haine,

Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,

Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



ARGUMENT

DU NEUVIÈME CHANT.

DESCRPTION du Temple de
l'Amour : la Discorde im-
ploie son pouvoir pour amolir le
courage de Henri IV. Ce Héros
est retenu quelque tems auprès
de Madame D'ESTREES, si cé-
lebre sous le nom de LA BELLE
GABRIELLE. Mornay l'arrache
à son amour, & le Roi retourne
à son Armée.

L A
HENRIADE.

CHANT NEUVIÈME.



UR les bords fortunés de l'antique
Idalie ,
Lieux où finit l'Europe , & commence
l'Asie ;

S'élève un vieux Palais (a) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;

(a) Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chipre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'Isle de Chipre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'Amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Venus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les desordres qui l'accompagnent.

Et l'art ornant depuis sa simple architecture ,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là , tous les champs voisins peuplés de mirtes verts ,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par tout on voit meurir , par tout on voit éclore ,
Et les fruits de Pomone , & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons ,
Ni les vœux des humains , ni l'ordre des saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde ,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde ,
De sa main bien-faisante accordoit aux humains ,
Un éternel repos , des jours purs & serains ,
Les douceurs , les plaisirs que promet l'abondance ,
Les biens de l'âge d'or , hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concert enchanteurs ,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maitresses,
Qui célèbrent leur honte , & vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit , le front paré de fleurs ,
De leur aimable Maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire ,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.

CHANT NEUVIÈME. 203

La flateuse espérance , au front toujours serain ,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Graces demi nuës ,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénuës.
La molle volupté sur un lit de gazons ,
Satisfaite & tranquile écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mistère en silence ,
Le fourire enchanteur , les soins , la complaisance ,
Les plaisirs amoureux , & les tendres désirs ,
Plus doux , plus séduifans encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée ,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux ,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes , les dégoûts , l'imprudence , la peur ,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie , au teint pâle & livide ,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine , & le couroux répandant leur venin ,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.

La malice les voit , & d'un fouris perfide ,
 Aplaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le repentir les suit detestant leurs fureurs ,
 Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là , c'est au milieu de cette cour affreuse ,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,
 Que l'amour a choisi son séjour éternel.

Ce dangereux enfant , si tendre & si cruel ,
 Porte en sa foible main les destins de la terre ,
 Donne avec un fouris , ou la paix , ou la guerre ,
 Et répandant par tout ses trompeuses douceurs ,
 Anime l'univers , & vit dans tous les cœurs.
 Sur un trône éclatant , contemplant ses conquêtes ,
 Il fouloit à ses pieds les plus superbes têtes ;
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits ,
 Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain conduite par la rage ,
 Ecarte les plaisirs , s'ouvre un libre passage ,
 Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,
 Le front couvert de sang & les yeux enflammés ,
 Mon frere , lui dit-elle , où sont tes traits terribles ?
 Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

CHANT NEUVIÈME. 205

Ah ! si de la Discorde allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ;
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injurè.
Un Roi victorieux écrase mes serpens ,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquile ,
Au sein tumultueux de la Guerre civile ,
Va sous ses étandarts , flotans de tous côtés ,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une Victoire , & mon Trône est en poudre ;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre , & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug , Amour , il gémissè , abatu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi , tu t'en souviens , toi dont la main fatale ,
Fit tomber sans éfort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers ,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers ,

Fuïant devant Auguste , & te suivant sur l'onde ,
 Préférer Cléopatre à l'empire du monde.
 Henri te reste à vaincre après tant de guerriers.
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ,
 Va du mirte amoureux ceindre sa tête altière ;
 Endors entre tes bras son audace guerrière.
 A mon trône ébranlé cours servir de soutien ,
 Viens , ma cause est la tienne , ton règne est le mien.

Ainsi parloit ce monstre ; & la voute tremblante ,
 Répétoit les accens de sa voix éfraïante.
 L'Amour qui l'écoutoit , couché parmi des fleurs ,
 D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
 Il s'arme cependant de ses flèches dorées.
 Il fend des vastes cieux les voutes azurées ;
 Et précédé des jeux , des graces , des plaisirs ,
 Il vole aux champs François sur l'aîle des zéphirs.

Dans sa course , d'abord , il découvre avec joie ,
 Le foible Ximoïs , & les champs où fut Troie.
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés ,
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde ,

CHANT NEUVIÈME. 207

Ces remparts orgueilleux , ce prodige du monde ,
Venise , dont Neptune admire le destin ,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend , il s'arrête aux champs de la Sicile ,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile ,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse ,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse, *(b)*
Azile encor plus doux , lieux où dans ses beaux jours
Petrarque soupira ses vers & ses amours.

Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la superbe structure.

Par ses adroites mains avec art enlaffés ,
Les chiffres de Diane *(c)* y sont encor tracés.

Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces ,
Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

(b) VAUCLUSE , *Vallisclusa* , près de Gordes en Provence , célèbre par le séjour que fit Petrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source , une maison qu'on appelle la Maison de Petrarque.

(c) ANET fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers , dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce Château , lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guerêts,
Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vuë une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il soulève avec lui les élémens armés,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmés.
D'un bout du monde à l'autre apellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages;
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'aporter la nuit, la foudre, & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

5 Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide;
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,

CHANT NEUVIÈME. 209

Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
 Abandonné des siens , le Roi dans ces bois sombres ,
 Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres.
 Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés ,
 Suivre ces feux ardents de la terre exhalés ,
 Ces feux dont la vapeur maligne & passagère ,
 Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune , en ces tristes climats
 D'une illustre Mortelle avoit conduit les pas.
 Dans le fond d'un Château , tranquille & solitaire ,
 Loin du bruit des combats elle attendoit son pere ,
 Qui fidelle à ses Rois , vicilli dans les hazards ,
 Avoit du grand Henri suivi les Etendarts.
 D'Estrée (*d*) étoit son nom ; la main de la Nature ,

(*d*) GABRIELLE D'ESTRÉES , d'une ancienne Maison de Picardie , Fille & petite-Fille d'un Grand Maître de l'Artillerie , mariée au Seigneur de Liancour , & depuis Duchesse de Beaufort , &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les Guerres civiles ; il se déroboit quelquefois de son Armée pour l'aller voir. Un jour même , il se déguisa en Païsan , passa au travers des Gardes ennemies , & arriva chez elle , non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du grand Alcandre , écrite par une Princesse de Conti.

De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
 La coupable Beauté qui trahit Menelas.
 Moins touchée & moins belle, à Tarse on vit paroître,
 Celle qui des Romains (e) avoit dompté le Maître;
 Lorsque les Habitans des rives du Cydnus,
 L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.
 Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
 Qui rend des passions le joug inévitable.
 Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
 D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux :
 Semblable en son Printems à la rose nouvelle,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ;

(e) CLEOPATRE, allant à Tarse où Antoine l'avoit mandée, fit ce Voïage sur un Vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles Peintures ; les Voiles étoient de pourpre, les Cordages d'Or & de soye. Cleopatre étoit habillée comme on représentoit alors la Déesse Venus, ses Femmes représentoient les Nymphes & les Graces ; la Poupe & la Prouë étoient remplies des plus beaux Enfans déguisez en Amours. Elle avançoit dans cet équipage sur le Fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de Musique. Tout le Peuple de Tarse la prit pour la Déesse Venus. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. [PLUTARQUE.]

CHANT NEUVIÈME. 211

Cache aux Vents amoureux les trésors de son sein ,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & ferein.

L'Amour , qui cependant s'apprête à la surprendre ,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ,
Il paroît sans flambeau , sans flèches , sans carquois ,
Il prend d'un simple Enfant la figure & la voix.
On a vû , lui dit-il , sur la rive prochaine ,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissoit dans son cœur , en lui disant ces mots ,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.

Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.

L'Amour s'aplaudissoit en la voïant si belle ;

Que n'esperoit-il point , aidé de tant d'apas !

Au devant du Monarque il conduisit ses pas.

L'art simple dont lui-même a formé sa parure ,

Paroît aux yeux séduits , l'éfet de la nature.

L'or de ses blonds cheveux qui flote aux gré des vents ,

Tantôt couvre sa gorge , & ses trésors naissans ;

Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.

La modestie encor la rendoit plus aimable :

Non pas cette farouche , & triste austerité ,

Qui fait fuir les Amours , & même la beauté ;
 Mais cette pudeur douce , innocente , enfantine ,
 Qui colore le front d'une rougeur divine ;
 Inspire le respect , enflâme les desirs ,
 Et , de qui la peut vaincre , augmente les plaisirs.

Il fait plus : (à l'Amour tout miracle est possible)
 Il enchante ces lieux par un charme invincible.
 Des mirtes enlassés , que d'un prodigue sein ,
 La terre obéissante a fait naître soudain ,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
 A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage ,
 Par des liens secrets on se sent arrêter ;
 On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter.
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
 Les Amans fortunés , pleins d'une douce ivresse ,
 Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
 L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
 Tout y paroît changé , tous les cœurs y soupirent.
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
 Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers , leurs caresses , leurs chants.

CHANT NEUVIÈME. 213

Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épis que l'Été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée,
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque tems, de Henri la valeur immortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain apui.
Sa vertu l'abandonne; & son ame enivrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours: hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire:

On le cherchoit en vain ; ses soldats abatus ,
Ne marchant plus sous lui, sembloient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France ,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Loüis ,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste Hémisphère ,
Pour y trouver un Sage , il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérez ,
A l'étude , au silence , au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry : là , parmi la licence ,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence ,
L'Ange heureux des François fixa son vol divin ,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'étoit pour nous instruire ,
Que souvent la raison suffit à nous conduire :
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Payens ,
Marc-Aurele , ou Platon , la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que Philosophe austère ,
Mornay scût l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;

CHANT NEUVIÈME. 215

Les solides vertus furent ses seuls amours :
Avide de travaux , insensible aux délices ,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour , & son souffle infecté
N'altera de son cœur l'austère pureté.
Belle Arethuse , ainsi , ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,
Un cristal toujours pur , & des flots toujours clairs ,
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay , conduit par la Sagesse ,
Part , & vole en ces lieux , où la douce molesse
Retenoit dans ses bras le Vainqueur des humains ,
Et de la France en lui maîtrisoit les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire ,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir sa gloire ;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts ,
Partageoient ses momens & remplissoient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère ,
A côté de Mornay , la Sagesse sévère.
Il veut sur ce Guerrier lancer un trait vengeur ;

Par l'attrait des plaisirs il croit vaincre son cœur :
 Mais Mornay méprisoit sa colere & ses charmes ,
 Tous ses traits impuissans s'émuousoient sur ses armes.
 Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ,
 Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire,
 Sous un mirte amoureux , azile du mistere ,
 D'Estrée à son amant prodiguoit ses apas ;
 Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses bras.
 De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes ,
 Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes ,
 De ces larmes qui font les plaisirs des Amans.
 Ils sentoient cette ivresse & ces saisissemens ,
 Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
 Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.
 Les folâtres Plaisirs , dans le sein du repos ,
 Les Amours enfantins désarmoient ce Héros :
 L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée ;
 L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
 Et rioit en tenant dans ses débiles mains ,
 Ce fer , l'appui du Trône , & l'efroi des humains.

CHANT NEUVIÈME. 217

La Discorde de loin , insulte à sa foiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare allegresse :
Sa fiere activité ménage ces instans :
Elle court de la Ligue irriter les serpens ;
Et tandis que Bourbon se repose , & sommeille ,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit ,
Il voit Mornay paroître : il le voit , & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.
Le Sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même , & ses regards baissés
Se font entendre au Prince , & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère , où régnoit la tristesse ,
Henri lut aisément sa honte , & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eut de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami , dit le Roi , ne crains point ma colere.
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens , le cœur de ton Prince est digne encor de toi.
Je t'ai vû , c'en est fait , & tu me rends à moi :
Je reprens ma vertu que l'Amour m'a ravie ;

De ce honteux repos fuïons l'ignominie :
 Fuïons ce lieu funeste , où mon cœur mutiné
 Aime encor les liens dont-il fut enchaîné.
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
 Partons , bravons l'Amour dans les bras de la gloire ;
 Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur ,
 Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux , Mornay connut son Maître.
 C'est vous , s'écria-t-il , que je revois paroître ;
 Vous de la France entiere , auguste défenseur ,
 Vous Vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur ;
 L'Amour à vôtre gloire ajoûte un nouveau lustre.
 Qui l'ignore est heureux , qui le dompte est illustre.

Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
 Quelle douleur , ô Ciel ! attendrit ses adieux.
 Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore ,
 En condamnant ses pleurs il en versoit encore.
 Entraîné par Mornay , par l'Amour attiré ,
 Il s'éloigne , il revient , il part desesperé.
 Il part : en ce moment d'Estrée évanouïe ,
 Reste sans mouvement , sans couleur , & sans vie.

CHANT NEUVIÈME. 219

D'une foudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante , il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son Empire une Nimphe si belle ,
N'éface pour jamais les charmes de ses yeux ,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; & bien-tôt cette Amante ,
Rouvre à sa douce voix sa paupiere mourante ,
Lui nomme son Amant , le redemande en vain ,
Le cherche encor des yeux , & les ferme soudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rapelle ;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur ,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
Mornay toujours sévere & toujours inflexible ,
Entraînoit cependant son Maître trop sensible.
La force & la vertu leur montrent le chemin ,
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné , que le devoir surmonte ,
Va cacher loin d'Anet sa colere & sa honte.

ARGUMENT

DU DIXIÈME CHANT.

RETOUR du Roi à son Armée:
Il recommence le Siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiege. Le Ciel récompense enfin ses Vertus. La Verité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses Portes, & la Guerre est finie.

LA
HENRIADE.

CHANT DIXIÈME.



ES momens dangereux , perdus dans la
moleſſe ,
Avoient fait aux Vaincus oublier leur foi-
bleſſe.

A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir re naiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête ;
Paris épouvanté revit ſes Etendarts.
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts ,
De ces mêmes remparts , où fume encor ſa foudre ,
Et qu'à réduire en cendre il ne pût ſe réſoudre :
Quand l'Ange de la France , apaiſant ſon couroux ,
Retint ſon bras vainqueur , & ſuspendit ſes coups.

Déjà le camp du Roi jette des cris de joie.
 D'un œil d'impatience il devoroit sa proie.
 Les Ligueurs cependant d'un juste éfroi troublés,
 Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés.
 Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenoit fièrement ce langage intrépide :
 Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
 L'Ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher,
 C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connois des François la fougue impétueuse :
 L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu.
 Le François qu'on attaque est a demi vaincu.
 Souvent le désespoir à gagné des batailles :
 J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
 Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
 Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
 Sembloient de son audace accuser l'imprudence.
 Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
 Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
 Hé bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,

CHANT DIXIÈME. 223

François , à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers , seul je m'y vais offrir ,
Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ,
Il s'avance : un Hérault , Ministre des combats ,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas ,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la Victoire.
D'Aumale vous attend , Ennemis paroissez.

Tous les Chefs , à ces mots , d'un beau zèle pousés ,
Vouloient contre d'Aumale essaïer leur courage.
Tout briguoient près du Roi cet illustre avantage ,
Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton païs , pour ton Prince, & pour toi ;
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros , à ces mots , lui donne son épée.
Votre attente , ô grand Roi ne fera point trompée ,

Lui répondit Turenne , embrassant ses genoux :
 J'en atteste ce fer , & j'en jure par vous.
 Il dit : le Roi l'embrasse , & Turenne s'élance
 Vers l'endroit où d'Aumale , avec impatience ,
 Attendoit qu'à ses yeux un combattant parût.
 Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
 Les soldats de Henri près de lui se rangèrent.
 Sur les deux combatans tous les yeux s'attachèrent :
 Chacun dans l'un des deux voïant son défenseur ,
 Du geste & de la voix excitoit sa valeur.
 Cependant sur Paris s'élevoit un nuage
 Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage :
 Ses flancs noirs & brulans tout à coup entr'ouverts ,
 Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers ,
 Le Fanatisme affreux , la Discorde farouche ,
 La sombre Politique , au cœur faux , à l'œil louche ,
 Le Démon des combats respirant les fureurs ,
 Dieux enivrés de sang , Dieux dignes des Ligueurs.
 Aux remparts de la ville ils fondent , ils s'arrêtent ,
 En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
 Voilà qu'au même instant, du haut des Cieux ouvert
 Un Ange est descendu sur le trône des airs ,

Couronné de raïons , nageant dans la lumière ,
 Sur des aïles de feu parcourant sa carrière ,
 Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
 Des sillons lumineux dont il est entouré.
 Il tenoit , d'une main cette Olive sacrée ,
 Ce présage charmant d'une paix désirée ;
 Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vangeur ,
 Ce glaive , dont s'arma l'Ange exterminateur ,
 Quand jadis l'Eternel , à la mort dévorante
 Livra les premiers nés d'une race insolente.
 A l'aspect de ce glaive , interdits , desarmés ,
 Les monstres infernaux semblent inanimés ,
 La terreur les enchaîne , un pouvoir invincible
 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible :
 Ainsi de son Autel teint du sang des humains
 Tomba ce fier Dagon , ce Dieu des Philistins ,
 Lorsque du Dieu des Dieux en son temple apportée ,
 A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
 Paris , le Roy , l'armée , & l'enfer & les Cieux ,
 Enfin sur ce combat avoient fixé les yeux.
 Bientôt ces deux Guerriers entrent dans la carrière.

Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière ;
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier ,
 Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ,
 Des anciens Chevaliers ornement honorable ,
 Eclatant à la vuë , aux coups impénétrable ;
 Ils négligent tous deux cet apareil qui rend
 Et le combat plus long , & le danger moins grand.
 Leur arme est une épée , & sans autre défense ,
 Exposé tout entier , l'un & l'autre s'avance.

Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux ,
 Ils commencent enfin ce combat dangereux.
 Tout ce qu'a pu jamais la valeur & l'adresse ,
 L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
 Cent coups étoient portés , & parés à l'instant.
 Le Spectateur surpris , & ne pouvant le croire ,
 Voïoient à tout moment leur chute & leur victoire.
 D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;
 Turenne est plus adroit , & moins impétueux.
 Maître de tous ses sens , animé sans colère ,
 Il songe à fatiguer son terrible adversaire.

D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
 Bien-tôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
 Turenne qui l'observe, aperçoit sa foiblesse ;
 Il se ranime alors , il le pousse , il le presse.
 Enfin d'un coup mortel il luy perce le flanc.
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
 Il tombe , & de l'enfer tous les monstres frémissent ,
 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
 „De la Ligue à jamais le trône est renversé ,
 „Tu l'emportes Bourbon , notre règne est passé.
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur étendu sur le sable ,
 Menace encor Turenne , & le menace en vain.
 Sa redoutable épée échape de sa main.
 Il veut parler , sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche :
 Il se lève , il retombe , il ouvre un œil mourant ,
 Il regarde Paris , & meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer , infortuné Mayenne ,
 Tu le vis , tu frémis , & ta chute prochaine ;
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats , dans les murs de paris (a) ,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.

Ce spectacle sanglant , cette pompe fatale ,
Entre au milieu d'un peuple interdit , égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré ,
Ce front souillé de sang , cette bouche entr'ouverte ,
Cette tête panchée , & de poudre couverte ,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.

On n'entend point de cris , on ne voit point de pleurs.

La honte , la pitié , l'abatement , la crainte ,
Etouffent leurs sanglots , & retiennent leur plainte.

Tout se tait, & tout tréble. Un bruit rempli d'horreur,
Bien-tôt de ce silence augmenta la terreur.

Du camp des Assiégeans mille cris s'élevèrent :

Les Chefs & les soldats près du Roy s'assemblèrent :

Ils demandoient l'assaut. Le Roy dans ce moment

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denis , & sa mort affoiblit beaucoup le Parti de la Ligue. Son Duel avec le Viconte de Turenne n'est qu'une fiction , mais ces combats singuliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un celebre derriere les Chartreux , entre le sieur Marivaux qui tenoit pour les Roïalistes , & le sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en presence du peuple & de l'Armée , le jour même de l'Assassinat de Henri III. mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

CHANT DIXIÈME. 229

Modéra son courage, & leur emportement.
 Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie,
 Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
 Eux seuls vouloient le perdre, il les voulut gagner.
 Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
 Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
 Pouvant les emporter, il les fait investir,
 Il laisse à leur fureur le tems du repentir.
 Il crut que sans assaut, sans combats, sans allarmes, (b)
 La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
 Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
 Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
 Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
 Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais le faux zèle Hélas! qui ne sçauroit ceder,
 Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

La clémence du Roy parut une foiblesse.
 Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,

(b) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de
 ingt mille hommes,

A peine encor remis de leur juste terreur ,
 Alloient insolemment défier leur Vainqueur.
 Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive ,
 Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour ,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
 Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle ,
 Montrant déjà la mort qui marchoit après elle ;
 Alors on entendit des hurlemens affreux.
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux ,
 De qui la main tremblante , & la voix affoiblie ,
 Demandoient vainement le soutien de leur vie.
 Bien-tôt le riche même , après de vains efforts ,
 Eprouva la famine au milieu des thresors.
 Ce n'étoit plus ces jeux , ces festins & ces fêtes ,
 Où de mirte & de rose ils couronnoient leurs têtes ,
 Où parmi cent plaisirs , toujours trop peu goûtés ,
 Les vins les plus parfaits , les mêts les plus vantés ,
 Sous des lambris dorés , qu'habite la moleste ,
 De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
 Pâles , défigurés , & la mort dans les yeux ,

CHANT DIXIÈME. 231

Périssant de misere au sein de l'opulence ,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin , des malheureux couchés sur la poussiere ,
Se disputoient encore à leurs derniers momens ,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés , outrageant la nature ,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes miseres !
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Ce détestable mêts (c) avança leur trépas ,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas .

(c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue ,
qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts :
conseil qui fut exécuté , & qui ne servit qu'à avancer les jours
de plusieurs milliers d'hommes : sur quoy un Auteur remar-
que l'étrange foiblesse de l'imagination humaine. [Ces
Assiégés n'auroient pas osé manger la chair de leurs Com-
patriotes qui venoient d'être tués , mais ils mangeoient
volontiers les os.]

Ces Prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
 Qui loin de partager les miseres publiques,
 Bornoient à leurs besoins tous leurs soins paternels,
 Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels, (d)
 Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
 Alloient par tout, du peuple animer la constance.
 Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
 Leurs liberales mains ouvroient déjà les Cieux.]
 Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
 Le tonnerre allumé sur un Prince Hérétique :
 Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,
 Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains apas, ces promesses stériles,
 Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles,
 Par les Prêtres seduits, par les Seize effraîés,
 Soumis, presque contens, ils mouroient à leurs pieds ;
 Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie ;
 Tigres que nos aïeux nourissoient dans leur sein,

(d) On fit la visite, (dit Mezeray) dans les Logis des
 Ecclesiastiques & dans les Convents, qui se trouvèrent tous
 pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

CHANT DIXIÈME. 233

Plus cruels que la mort , & la guerre , & la faim.
 Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
 Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
 Barbares [e] , dont la guerre est l'unique métier ,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le païer.
 De ces nouveaux Tirans les avides cohortes
 Assiégent les maisons , en enfoncent les portes ,
 Aux hôtes effraïés présentent mille morts :
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
 Non pour aller ravir , d'une main adultère ,
 Une fille éplorée , à sa tremblante mere ;
 De la cruelle faim le besoin consumant
 Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
 Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse ,
 Étoit l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment , de supplice & d'horreur ,
 Que , pour en découvrir , n'inventât leur fureur.

[e] Les Suisses qui étoient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne , y commirent des excès affreux , au raport de tous les Historiens du tems. C'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares* , & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture , & l'une des plus respectables Nations du monde , puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté , & jamais à opprimer celle des autres.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire , [f]
 Conserver le recit de cette horrible histoire !
 Une femme avoit vû , par ces cœurs inhumains ,
 Un reste d'alimens arraché de ses mains.
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,
 Un enfant lui restoit , prêt à périr comme elle :
 Furieuse , elle aproche , avec un coutelas ,
 De ce fils innocent qui lui tendoit les bras :
 Son enfance , sa voix , sa misère , & ses charmes ,
 A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effraïé ,
 Plein d'amour , de regret , de rage , & de pitié.
 Trois fois le fer échape à sa main défaillante.
 La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante
 Détestant son himen & sa fécondité ,
 Cher & malheureux fils , que mes flancs ont porté ,
 Dit-elle , c'est envain que tu reçus la vie ,
 Les Tirans ou la faim l'auroient bien-tôt ravie :
 Et pourquoi vivrois-tu ! pour aller dans Paris ,

[f] Cette Histoire est rapportée dans tous les Mémoires
 du tems. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siège de
 la Ville de Sancerre.

CHANT DIXIÈME. 235

Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
 Meurs avant de sentir mes maux & ta misère ,
 Rends-moi le jour , le sang , que t'a donné ta mère ;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
 En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée ,
 Enfonce en frémissant le parricide acier ,
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer ;
 Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoïable :
 Prépare avidement ce repas éfroïable.

Attirés par la faim les farouches soldats ,
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
 Leur transport est égal à la cruelle joie
 Des ours & des lions , qui fondent sur leur proie.
 A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ,
 Ils enfoncent la porte. O ! surprise ! ô terreur !
 Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
 Une femme égarée , & de sang degoûtante.
 Oui , c'est mon propre fils , oui monstres inhumains ,
 C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.

Que la mere & le fils vous servent de pâture.
 Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
 Quelle horreur , à mes yeux , semble vous glacer tous ?
 Tigres , de tels festins sont préparés pour vous.
 Ce discours insensé , que sa rage prononce ,
 Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
 De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,
 Ces monstres confondus courent épouvantés ,
 Ils n'osent regarder cette maison funeste ,
 Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste :
 Et le peuple effraïé de l'horreur de son sort.
 Levoit les mains au Ciel , & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roy , mille bruits en coururent ;
 Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent ;
 Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs :
 O Dieu ! s'écria-t-il ; Dieu , qui lis dans les cœurs ,
 Qui vois ce que je puis , qui connois ce que j'ose ,
 Des Ligueurs & de moi tu séparas la cause.
 Je puis lever vers toi mes innocentes mains ,
 Tu le sçais , je tendois les bras à ces mutins ,
 Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.

Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
 Qu'il impute, s'il veut, des defastres si grands
 A la necessité, l'excuse des Tirans ;
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère ,
 Il en est l'ennemi , j'en dois être le pere.
 Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans ,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ,
 Dûssai-je en le sauvant perdre mon diadème ,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix :
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis ;
 Et si trop de pitié me coute mon Empire ,
 Que du moins sur ma tombe, un jour on puisse lire :
 „Henri de ses sujets ennemi généreux
 „Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit [g], & dans l'instant il veut que son armée,

[g] HENRI IV. fut si bon qu'il permettoit à ses Officiers d'envoier, [comme le dit Mezeray] des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisoient autant à l'exemple des Officiers. Le Roy avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient : par là il arriva effectivement que les Assiégeans nourrirent les Assiégés.

Aproche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoïens des paroles de paix ,
Et qu'au lieu de vengeance , on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents ,
Ces corps inanimés , livides & tremblans ;
Tels qu'on feignit jadis que des Roïaumes sombres ,
Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres ;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens ;
Apeloit les enfers , & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême ?
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui même.
Tourmentés , déchirés par leurs fiers défenseurs ,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables ,
Ces traits , ces instrumens des cruautés du sort ,
Ces lances , qui toujours avoient porté la mort ,
Secondant de Henri la généreuse envie ,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là , disoient-ils , ces monstres si cruels ?

Est-ce là ce Tiran si terrible aux mortels ?
 Cet ennemi de Dieu , qu'on peint si plein de rage ?
 Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image.
 C'est un Roi bienfaisant , le modèle des Rois.
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses Lois.
 Il triomphe , il pardonne , il chérit qui l'offense.
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
 Trop dignes du trépas , dont il nous a sauvés ,
 Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage ,
 Dont la foible amitié s'exhale en vains discours ;
 Qui quelquefois s'élève & retombe toujours.
 Ces Prêtres , dont cent fois la fatale éloquence ,
 Ralluma tous les feux qui-consumoient la France ,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
 „ Combattans sans courage , & Chrétiens sans vertu ,
 „ A quel indigne apas vous laissez-vous séduire ;
 „ Ne connoissez-vous plus les palmes du martire ?
 „ Soldats du Dieu vivant , voulez-vous aujourd'hui ,
 „ Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui ?

„Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,

„Chrétiens n'attédons pas qu'un Tiran nous pardonne.

„Dans sa coupable secte, il veut nous réunir :

„De ses propres bien-faits songeons à les punir.

„Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.

C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,

Maitresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,

Des bien-faits de Henri faisoient taire la voix :

Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,

S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs, & ces cris odieux,

La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.

Louis, qui du plus haut de la voute divine,

Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,

Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,

Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.

Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes.

La foi vint essuier ses yeux mouillés de larmes,

Et la douce espérance, & l'amour paternel,

Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

CHANT DIXIÈME. 241

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds, de mille astres divers,
Le cours toujours réglé l'anonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face.
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Affricains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tirans.
Mais cette impénétrable & juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence.

Quelquesfois sa bonté favorable aux humains
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ses yeux se presente ,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Pere de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honnorent d'un regard les peuples & les Rois,
Vois le peuple François à son Prince rebelle.
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te vanger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un Maître,
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets ,

CHANT DIXIÈME. 243

Rends les fujets au Prince , & le Prince aux fujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer.
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
La terre en treffaillit , les Ligueurs en tremblèrent ;
Le Roi , qui dans le Ciel avoit mis son apui ,
Sentit que le Très-Haut s'intéressoit pour lui.
Soudain la Verité , si long-tems attenduë ,
Toujours chere aux humains , mais souvent inconnuë ,
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux.
De moment en moment , les ombres qui la couvrent ,
Cèdent à la clarté des feux qui les entrouvrent :
Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits ,
Brillante d'un éclat qui n'ébloüit jamais.

Henri , dont le grand cœur étoit formé pour elle ,
Voit , connoît , aime enfin la lumiere immortelle.
Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs ,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

Il reconnoît l'Eglise ici bas combatuë ,
 L'Eglise toujours une , & par tout étenduë :
 Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
 Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu,
 Le Christ de nos pechés victime renaissante,
 De ses élus chéris nourriture vivante,
 Descend sur les Autels à ses yeux éperdus ,
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
 Son cœur obéissant se soumet , s'abandonne
 A ces mystères saints dont la raison s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
 Louis , tenant en main l'olive de la paix ,
 Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
 Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
 Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix.
 Il entre (h) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
 Les Ligueurs éperdus , & mettant bas les armes,
 Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,

(h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Julliet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens , parce qu'on écrivoit un poëme, & non une Histoire.

CHANT DIXIÈME. 245

Les Prêtres sont muets , les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire ,
Reconnoît son vrai Roi , son vainqueur , & son Pere.

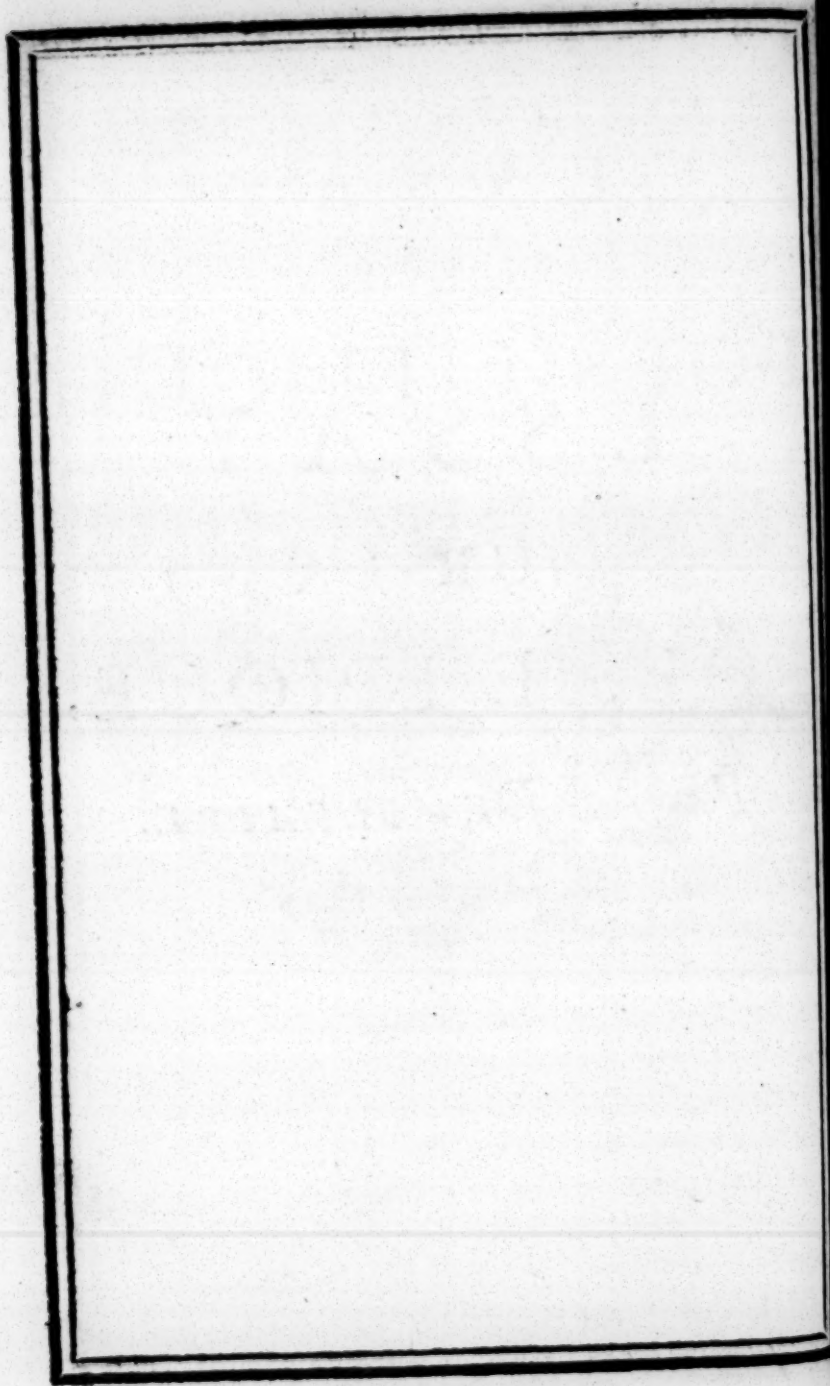
Dès-lors on admira ce règne fortuné ,
Et commencé trop tard , & trop tôt terminé.
L'Espagnol en trembla. Justement desarmée
Rome adopta Bourbon , Rome s'en vit aimée ,
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et soumettant enfin son cœur & ses provinces ,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

F I N.



ESSAY

ESSAY
SUR LA
POESIE EPIQUE,
Par M^R. DE VOLTAIRE.



ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.

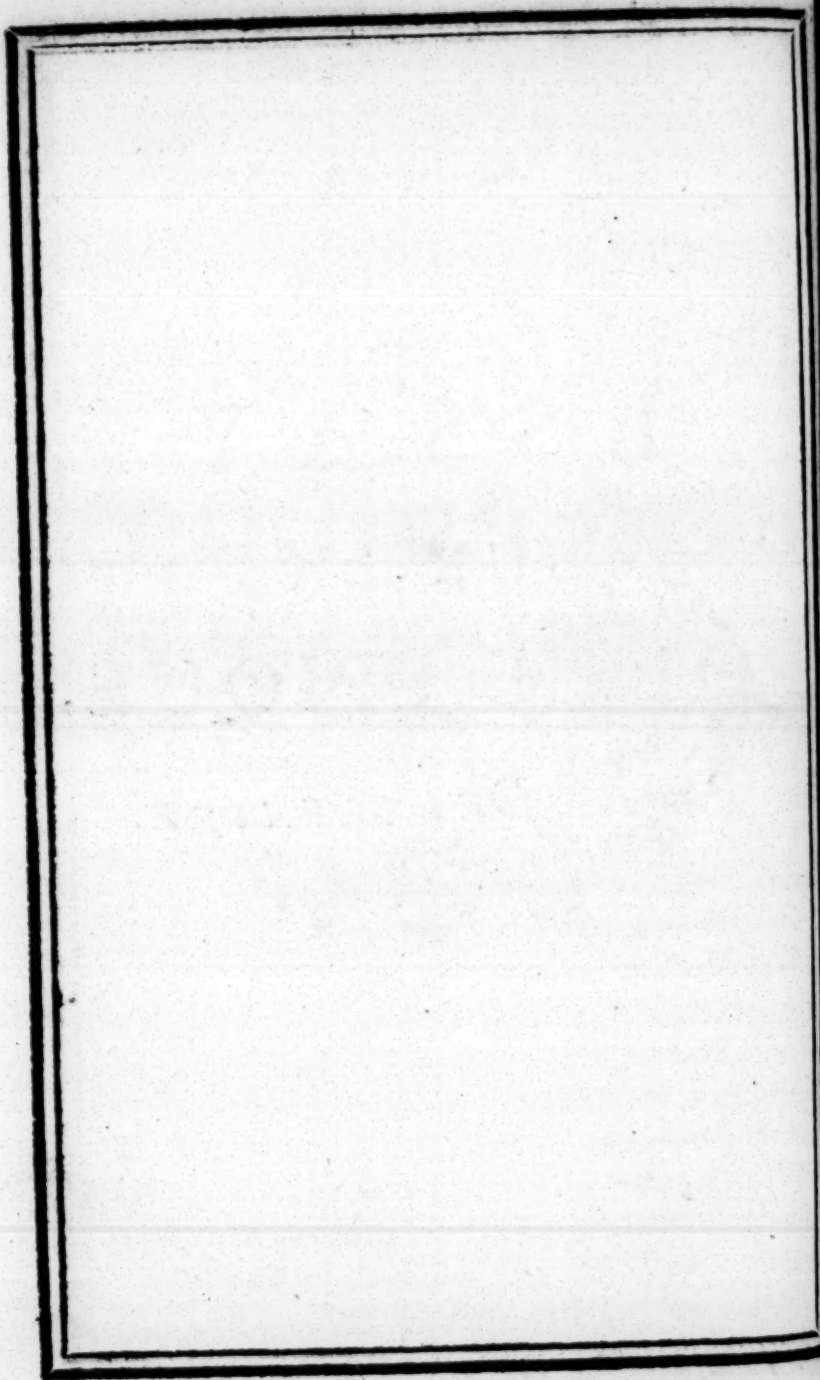
CHAPITRE I.

Des différents goûts des Peuples.



N a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plûpart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples; car rien n'est plus aisé que de parler, d'un ton de maître, des choses qu'on ne peut exécuter. Il y a cent Poétiques contre un bon Poëme. On ne voit que des Maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur: le monde est plein de Critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connoissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque science, chaque étude a son jargon



9
P
c
r
d
C
f
r
f
b

ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE I.

Des différents goûts des Peuples.



N a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plûpart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples; car rien n'est plus aisé que de parler, d'un ton de maître, des choses qu'on ne peut exécuter. Il y a cent Poëtiques contre un bon Poëme. On ne voit que des Maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur: le monde est plein de Critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connoissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque science, chaque étude a son jargon

inintelligible , qui semble n'être inventé que pour en défendre les aproches.

Que de noms barbares , que de puerilités pédantesques on entassoit il n'y a pas long - tems dans la tête d'un jeune homme , pour lui donner, en une année ou deux, une très-fausse idée de l'éloquence , dont il auroit pu avoir une connoissance très-vraie en peu de mois , par la lecture de quelques bons livres !

La voie par laquelle on a si long - tems enseigné l'art de penser , est assurément bien opposée au sens commun.

Mais c'est sur tout en fait de Poësie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes , sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en se jouant.

Ce sont des tirans qui ont voulu asservir à leurs lois une nation libre dont ils ne connoissent point le caractère ; aussi ces prétendus Legislateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il falloit sentir avec transport.

Et quand même leurs règles seroient justes , combien peu seroient-elles utiles. Homere , Virgile , le Tasse , Milton , n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles , tant de liens , ne serviroient qu'à

embarrasser les grands hommes dans leur marche, & seroient d'un foible secours à ceux à qui le talent manque.

Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles.

Presque tous les Critiques ont cherché dans Homere des règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homere avec lui-même. Virgile venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odissée, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédients pour ajuster leurs règles à l'Eneïde.

Ils ont fait à peu près comme les Astronomes, qui inventoient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissoient un Ciel ou deux de cristal, à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme Sçavans, & qui se croient tels, venoit vous dire : *le Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action, avec le secours des Dieux, dans l'espace d'une année* ; il faudroit lui répondre : votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'Iliade d'Homere est d'accord avec votre règle, les Anglois ont un Poëme Epique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par

le secours céleste , en une année , est trompé par sa femme & par le diable , en un jour , & chassé du Paradis Terrestre , pour avoir desobéi à Dieu.

Ce Poëme cependant est mis par les Anglois au niveau de l'Iliade , & beaucoup de personnes le préfèrent à Homere , avec quelque aparence de raison.

Mais me direz-vous , le Poëme Epique ne sera-t-il donc que le recit d'une aventure malheureuse ? Non , cette définition seroit aussi fausse que l'autre. L'Oedipe de Sophocle , le Cinna de Mr. Corneille , l'Athalie de Mr. Racine , le César de Shakespear , le Caton de Mr. Adisson , la Merope de Mr. le marquis Scipion Maffei , le Roland de Mr. Quinault , sont toutes de belles Tragédies , & j'ose dire , toutes d'une nature différente. On auroit besoin , en quelque sorte , d'une définition particuliere pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnuës , ou que la coutume ne nous a point encore renduës familières. Il n'en est point des Arts , & sur tout de ceux qui dépendent de l'imagination , comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux , les éléments , les animaux , parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent , ainsi que l'imagination qui les pro-

duit. Les coutumes , les langues, le goût des peuples les plus voisins , different. Que dis je ? la même nation n'est plus reconnoissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manieres , dans le tems qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs , autant que nous en pouvons juger , étoit très - differente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi & de Carissimi : des airs Persans assurément ne plairoient pas à des oreilles Europeanes. Mais sans aller si loin , un François accoutumé à nos Operas, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du recitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'Opera de Paris ; & tous deux ont également tort , ne considérant point que le recitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée , que le caractère des deux langues est très-different ; que ni l'accent , ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre , & doit par conséquent l'être infiniment dans la musique. Nous suivons à peu près les règles d'architecture de Vitruve : cependant les maisons bâties en Italie par Palladio , & en France par nos Architectes , ne ressemblent pas plus à celles de

Pline & de Ciceron, que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui ayent plus de rapport à nôtre sujet : qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? un Chœur qui demouroit presque toujours sur le théâtre, point de division d'Actes, très-peu d'action, encor moins d'intrigues. Chez les François, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuse.

En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce païs joignoient à l'activité qui anime leurs pieces, un stile naturel, avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bien-tôt sur les Grecs & sur les François.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la Poësie Epique ?

Le mot *Epique* vient du Grec *επος* qui signifie discours. L'usage a attaché ce nom particulièrement à des recits en vers, d'avantures héroïques. Comme le mot *Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifoit aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'éloquence ; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenoit aux Géné

raux d'Armées, fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique regardé en lui-même, est donc un récit en vers, d'avantures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-tems ; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade ; que le Héros voïage de mers en mers, comme dans l'Odissee ; qu'il soit heureux, ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme *Ænée* ; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer ; sur le rivage d'Afrique, comme dans la *Luziada* ; dans l'Amerique, comme dans l'*Araucana* ; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de nôtre monde, comme dans le Paradis de Milton, il n'importe ; le Poëme sera toujours un Poëme épique, un Poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule, disoit le célèbre Mr. Addison, de donner le titre de Poëme épique au Paradis perdu de Milton ; appelez-le, si vous voulez, un Poëme Divin ; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvû que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Eneïde*. Ne disputons jamais sur les noms, c'est une puérilité impardonnable. Irois-je refuser le nom de Comédies aux pièces de Mr. Congreve,

ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme qui n'a lû que les Auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes ; & celui qui ne sçait que la langue de son pays, est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, & que qui a vû Veriailles, a tout vû.

Mais le point de la question & de la difficulté est de sçavoir sur quoi les Nations polies se réunissent, & sur quoi elles different. Un Poëme Epique doit par tout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & simple*, qui se développe aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage, qu'un amas confus d'avantures monstrueuses.

On souhaite généralement que cette *Unité* si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné.

Plus l'action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la foiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra sur tout que cette action soit *interressante* : car tous les cœurs veulent être remués ; & un

Poëme parfait d'ailleurs , s'il ne touchoit point , seroit insipide en tout tems & en tout païs. Elle doit être entiere , parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait , s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux , l'intervention d'un pouvoir céleste , la nature des épisodes , tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume , & de cet instinct qu'on nomme Goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions , & point de règles générales.

Mais , me direz - vous , n'y a-t-il point des beautez de goût , qui plaisent également à toutes les Nations ?

Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres , qu'on a pris les anciens pour modèles ; Homere , Demosthène , Virgile , Cicéron , ont en quelque maniere réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe , & fait de tant de Nations différentes une seule république de lettres ; mais au milieu de cet accord général , les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque païs un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs Ecrivains modernes , le caractère de leur païs à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits son échauffés & meuris par le même soleil ; mais ils re-

çoivent du terrain qui les nourit , des goûts , des couleurs & des formes différentes.

Vous reconnoîtrez un Italien , un François , un Anglois , un Espagnol , à son stile , comme aux traits de son visage , à sa prononciation , à ses manieres.

La douceur & la mollesse de la langue Italienne , s'est insinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles , les métaphores , un stile majestueux , sont , me semble , généralement parlant , le caractère des écrivains Espagnols. La force , l'énergie , la hardiesse , sont plus particulieres aux Anglois : ils sont sur tout amoureux des allégories & des comparaisons. Les François ont pour eux la clarté , l'exactitude , l'élégance ; ils hazardent peu , ils n'ont ni la force Angloise , qui leur paroîtroit une force gigantesque & monstrueuse ; ni la douceur Italienne , qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée ,

De toutes ces différences naissent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ses jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins , considérons maintenant leur stile.

On aprouve avec raison en Italie , ces vers de la troisième strophe du premier Chant de la Jérusalem.

*Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :*

*Succhi amari ingannato in tanto ei beve ,
E da l'inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère , donnée à un enfant dans un vase bordé de miel , ne seroit pas soufferte dans un Poëme Epique François. Nous lisons avec plaisir dans Montagne , qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant*, Mais cette image qui nous plaît dans son stile familier , ne nous paroîtroit pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizième de la Jerusalem , lors qu'Armide commence à soupçonner la fuite de son amant.

*Volea gridar : dove , o crudel , me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore ;
Si , che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.*

Ces quatre vers Italiens sont très-touchans & très-naturels ; mais si on les traduit exactement , ce sera un *galimatias* en François.

„ Elle vouloit crier : cruel , pourquoi me lais-
„ ses-tu seule ? mais la douleur ferma le chemin
„ à sa voix , & ces paroles douloureuses reculè-
„ rent avec plus d'amertume , & retentirent sur
„ son cœur.

Aportons un autre exemple tiré d'un des plus

sublimes endroits du Poëme singulier de Milton dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier Livre dans la description de Satan & des Enfers.

- - - - Round he throws his baleful eys
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and stedfast hate.
At once, as far as angels Ken, he views
The dismal situation waste and wild,
A dungeon horrible on all sides round
As one great farnace flam'd, yet from those flames
No light, but rather a darkneſſ visible
Serv'd only to discover sights of woe
Regions of sorrow, doleful shades, where peace,
Nor rest can never dwell, hope never come
That comes to all, &c.

„ Il proméne de tous côtés ses tristes yeux ,
„ dans lesquels étoient peints le deſeſpoir & l'hor-
„ reur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il
„ voit d'un coup d'œil , auſſi loin que les regards
„ des Chérubins peuvent percer , ce ſéjour épou-
„ vantageable , ces deſerts deſolés , ce dongeon im-
„ menſe , enflâmé comme une fournaïſe énor-
„ me. Mais de ces flâmes il ne ſortoit point de lu-
„ miere , ce ſont des ténébres viſibles qui ſervent
„ ſeulement à découvrir des ſpectacles de deſola-
„ tion , des régions de douleur , dont jamais n'a-
„ prochent le repos ni la paix , où l'on ne connoît
„ point l'eſpérance connuë par tout ailleurs. „

Antonio de Solis dans ſon excellente hiſtoire de
la conquête du Méxique , après avoir dit que

l'endroit où Montezume consultoit ses Dieux , étoit une large voute souterraine , où de petits soupiraux laissoient à peine entrer la lumiere , ajoute ; *o permittian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad* : où laissoient entrer seulement autant de jour qu'il en falloit pour voir l'obscurité.

Ces ténèbres visibles de Milton ne sont point condamnées en Angleterre , & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans Solis. Il est très-certain que les François ne souffriroient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ses expressions , l'exactitude François n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis pour ne laisser aucun doute sur cette matiere , de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai aportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire.

Qu'un homme, comme le P. Bourdalouë , prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane , & qu'animant par un geste noble , un discours patétique , il s'écrie : „ Oui , Chrétiens , „ vous étiez bien disposez , mais le sang de cette „ veuve que vous avez abandonnée , mais le sang „ de ce pauvre que vous avez laissé opprimer , mais „ le sang de ces misérables dont vous n'avez pas „ pris en main la cause , ce sang retombera sur „ vous , & vos bonnes dispositions ne serviront „ qu'à rendre sa voix plus forte pour demander

„ à Dieu vangeance de votre infidélité. Ah ! mes
„ chers auditeurs , &c. “

Ces paroles patétiques prononcées avec force & accompagnées de grands gestes , feront rire un auditoire Anglois. Car autant qu'ils aiment sur le théâtre les mouvemens forcés de l'éloquence , autant ils goûtent dans la chaire , une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, & recitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide & quelquefois sèche , qu'un homme lit au peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une Comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Je sçai qu'il y a plusieurs personnes qui ne sçau-
roient admettre ce sentiment. Ils disent que la rai-
son , & les passions sont par tout les mêmes : cela
est vrai , mais elles s'expriment par tout différem-
ment. Les hommes ont en tout païs un nez , deux
yeux & une bouche. Cependant l'assemblage des
traits qui fait la beauté en France , ne réussira pas
en Turquie , ni une beauté Turque à la Chine :
& ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Eu-
rope , seroit regardé comme un monstre dans le païs
de la Guinée. Puisque la nature est si différente
d'elle-même , comment veut-on asservir à des lois
générales , des Arts sur lesquels la coutume , c'est-

à-dire , l'inconstance , a tant d'empire ?

Si donc nous voulons avoir une connoissance un peu étendue de ces Arts , il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas , pour connoître l'Epopée , d'avoir lû Virgile & Homère ; comme ce n'est point assez , en fait de Tragédie , d'avoir lû Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les anciens : nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur langue , & dans leurs mœurs ; mais ce seroit s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la pîste. Nous ne parlons point la même langue , la Religion qui est presque toujours le fondement de la Poésie Epique , est parmi nous l'opposé de leur Mitologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siège de Troye , que de celles des Américains. Nos combats , nos sièges , nos flotes , n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre , celle de la boussole , de l'Imprimerie , tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde , ont en quelque façon changé la face de l'univers ; en sorte qu'un Poète Epique entouré de tant de nouveautés , doit avoir un génie bien stérile , ou bien timide , s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homère nous represente ses Dieux s'en-

ivrant de nectar , & riant sans fin de la mauvaise grace dont Vulcain leur sert à boire : cela étoit bon de son tems où les Dieux étoient ce que les Fées sont dans le nôtre. Mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme , une troupe d'Ange & de Saints buvans & rians à table. Que diroit-on d'un Auteur qui iroit , après Virgile , introduire des Harpies, enlevant le dîner de son Héros ?

En un mot, admirons les anciens, mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle. Ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voïageur, que la Jerusalem du Tasse. Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camoens est en Portugal, ce que Milton est en Angleterre.

Ce seroit sans doute un grand plaisir, & même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces Poëmes Epiques de différente nature, nés en des siècles & dans des pays éloignés les uns des autres.

Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivants de ces illustres per-

sonnages , Grecs , Romains , Italiens , Anglois , tous habillés , si je l'ose dire , à la maniere de leurs païs.

C'est une entreprise au-delà de mes forces que de prétendre les peindre : j'essaierai seulement de craïonner un esquisse de leurs principaux traits: c'est au Lecteur à supléer aux défauts de ce dessein. Je ne ferai que proposer , il doit juger ; & son jugement sera juste s'il lit avec impartialité , & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école , ni cet amour propre mal entendu qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs.

Il verra la naissance , le progrès , la décadence de l'Art , il le verra ensuite sortir comme de ses ruines , il le suivra dans tous ses changemens , il distinguera ce qui est *beauté* , ou defectueux dans tous les tems, & chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un païs , & qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un auteur Anglois ou Portugais , ni à Mr. Perraut comment il doit juger de l'Illiade. Il ne se laissera point tyranniser par Scaliger , ni par le Bossu ; mais il tirera ses règles de la nature , & des exemples qu'il aura devant les yeux , & il jugera entre les Dieux d'Homere & le Dieu de Milton , entre Calipso & Didon , Armide & Eve.

Si les nations de l'Europe , au lieu de se mépriser injustement les unes les autres , vouloient faire

une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manieres de leurs voisins , non pas pour en rire , mais pour en profiter ; peut-être de ce commerce mutuel d'observations , naîtroit ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere chrétienne : il étoit certainement contemporain d'Hésiode. Or Hésiode nous apprend qu'il écrivoit dans l'âge qui suivoit celui de la guerre de Troye , & que cet âge dans lequel il vivoit , finiroit avec la génération qui existoit alors.

Il est donc certain qu'Homère fleurissoit trois générations après la guerre de Troye , ainsi il pouvoit avoir vû dans son enfance quelques vieillards qui avoient été à ce siège , & il devoit avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie , qui avoient vû Ulysse & Menelas.

Quand il composa l'Iliade , (supposé qu'il soit l'Auteur de tout cet Ouvrage ,) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems.

Les Grecs n'avoient alors que des Poètes pour Historiens & pour Théologiens : ce ne fut même

que quatre cens ans après Hésiode & Homère , qu'on se réduisit à écrire l'Histoire en prose. Cet usage , qui paroîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs , étoit très - raisonnable. Un livre dans ces tems-là étoit une chose aussi rare , qu'un bon livre l'est aujourd'hui. Loin de donner au public l'histoire in folio de chaque village , comme on fait à présent , on ne transmettoit à la posterité que les grands événemens qui devoient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'Histoire des grands hommes, étoient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits : on les composa long - tems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs , parce qu'ils étoient destinés à être retenus par cœur , & à être chantés. Telle étoit la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à Hérodote d'autre histoire parmi eux , qu'en vers , & ils n'eurent en aucun tems , de poésie sans musique.

A l'égard d'Homère , autant ses ouvrages sont connus , autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sçait de vrai , c'est que long-tems après sa mort , on lui a érigé des statues , & élevé des temples. Sept Villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion est que de son vivant il mandoit dans ces sept Villes , & que celui dont la postérité a fait un Dieu , à vécu méprisé & misérable , deux choses très-compatibles.

L'Iliade , qui est le grand ouvrage d'Homère

est plein de Dieux & de combats. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paroît terrible ; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de forciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes.

De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade, naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homère : on lui impute l'extravagance de ses Dieux, & la grossièreté de ses Héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. Homère a peint les Dieux tels qu'on les croïoit, & les hommes tels qu'il étoient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la Théologie païenne ; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homère. Si l'idée des trois graces qui doivent toujours accompagner la Déesse de la beauté ; si la ceinture de Venus, sont de son invention : quelles loüanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons ? & si ces fables étoient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avoit trouvé des allegories si justes & si charmantes.

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homère, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvième Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le diner avec

Achille : Achille & Patrocle n'en sont pas moins éclatans. Charles XII. Roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir tocca* , sans perdre rien de son héroïsme ; & la plûpart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour effeminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faisoient leur cuisine eux-mêmes.

On peut se moquer de la Princesse Nausicaa, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur pere , lorsqu'il étoit maître de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe , l'orgueil & l'oisiveté, dans laquelle sont nourries les personnes d'un haut rang.

Que si on reproche à Homère d'avoir tant loué la force de ces Héros , c'est qu'avant l'invention de la poudre , la force du corps decidoit de tout dans les batailles ; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'est que par cette supériorité seule , les nations du Nord ont conquis toute la terre depuis la Chine jusqu'au Mont-Atlas. Les anciens se faisoient une gloire d'être robustes , leurs plaisirs étoient des exercices violens, ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre , leur ennui & leur inutilité.

En un mot Homère avoit à représenter un Ajax & un Hector , non un Courtisan de Versailles , ou de Saint James.

Après avoir rendu justice au fonds du sujet des Poèmes d'Homère , ce seroit ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités , & d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes sçavantes ont épuisé cette matière , que je me bornerai à une seule réflexion , dont ceux qui s'appliquent aux belles Lettres, pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homère a eu des temples , il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa Divinité. Il y a eu dans tous les siècles des sçavans , des *raisonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoïable , tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce pere de la Poësie est depuis quelque tems un grand sujet de dispute en France , Mr. Perraut commença la querelle contre Mr. Despreaux ; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son Livre du Parallele des anciens & des modernes , où l'on voit un esprit très - superficiel, nulle méthode, & beaucoup de méprises. Le redoutable Mr. Despreaux accabla son adversaire , en s'attachant uniquement à relever ses bévûës : de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perraut , sans qu'on entamât seulement le fond de la question. Monsieur de la

Motte a depuis renouvelé la querelle : il ne sçavoit pas la langue Gréque ; mais l'esprit à supléé en lui , autant qu'il est possible , à cette connoissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion & de finesse , que ses Dissertations sur Homère. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eut admirée dans un homme , soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un Commentateur : on eût dit que l'ouvrage de Monsieur de la Motte étoit d'une femme d'esprit , & celui de Madame Dacier d'un homme sçavant. L'un , par son ignorance dans la langue Gréque, ne pouvoit sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit ; l'autre, toute remplie de la superstition des Commentateurs , étoit incapable d'apercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi lorsque je lus Homère , & que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques , & ces beautés plus grandes que les fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les Chants de l'Iliade. En effet nous ne connoissons , parmi les Latins ni parmi nous , aucun Auteur qui soit tombé si bas , après s'être élevé si haut. Le grand Corneille , génie pour le moins égal à Homère , a fait à la vérité Pertharite , Surena , Agésilas , après avoir donné Cinna & Polieuète ; mais Surena & Pertharite sont des sujets plutôt mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont foibles , mais non pas remplies d'absurdités,

de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglois ce que je cherchois, & le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. Shakespear, leur premier Poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithete que celle de Divin. Je n'ai jamais vû à Londres la salle de la Comédie aussi remplie à l'Andromaque de Mr. Racine, toute bien traduite qu'elle est, par Mr. Philipps, ou au Caton de Mr. Adisson, qu'aux anciennes pièces de Shakespear. Ces pièces sont des monstres en Tragedie. Il y en a qui durent plusieurs années, on y baptise au premier Acte le Héros qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des forcières, des païsans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans Shakespear. Quand je commençois à apprendre la langue Angloise, je ne pouvois comprendre comment une nation si éclairée pouvoit admirer un auteur si extravagant; mais dès que j'eus une plus grande connoissance de la langue, je m'aperçus que les Anglois avoient raison, & qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voïoient comme moi les fautes grossières de leur Auteur favori, mais ils sentoient mieux que moi ses beautés, d'au-

tant plus singulières , que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'Auteur de Caton, & ses talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat , n'ont pû le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilège du véritable génie : il se fait une route où personne n'a marché avant lui , il court sans guide , sans art , sans règle , il s'égare dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homère : il a créé son art & l'a laissé imparfait , c'est un cahos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de Desmarets , la Pucelle de Chapelain, ces poèmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles , conduits avec plus de régularité que l'Iliade , comme le Pirame de Pradon est plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites Nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés , préparés avec plus d'artifice , arrangés avec mille fois plus d'industrie, que dans Homère. Cependant douze beaux vers de l'Iliade sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles , autant qu'un gros diamant , ouvrage brute de la nature , l'emporte sur des colifichets de fer ou de latton, quelque bien travaillés qu'ils

puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'Homere est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une Armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui*: si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, *il fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre*. Quand il décrit la ceinture de Venus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'Achille, il personifie les prières, *elles sont filles du Maître des Dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans, elles suivent de loin l'injure, l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse*.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homere en faveur de ces beautez, sont la plupart des esprits philosophiques qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les Pensées de Mr. Pascal, qu'il n'y a point de beauté poétique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel astre, &c. que c'est cela qu'on appelle beauté poétique*: que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas?

Pour juger des Poëtes il faut sçavoir sentir, il

faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître ; comme pour décider sur la musique , ce n'est pas assez , ce n'est rien même , de calculer en Mathématicien la proportion des tons , il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connoître les Poëtes par les traductions ; ce seroit vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage , & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Mad. Dacier , n'a point lû Homère : c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du Poëte , plein de négligences extrêmes , mais jamais affecté , & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes : enfin on verra Homere lui-même , qu'on trouvera comme ses Héros , tout plein de défauts , mais sublime.

CHAPITRE TROISIE' ME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de Virgile, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme : elle est pleine de puérilités & de contes ridicules ; on y représente Virgile comme une espèce de Maquignon & de faiseur de prédictions , qui devine

qu'un poulain, qu'on avoit envoïé à Augustée, toit né d'une jument malade ; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur , répond qu'Auguste étoit fils d'un Boulanger , parce qu'il n'avoit été jusques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sçais par quelle fatalité la memoire des grands hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides.

Tenons-nous-en à ce que nous sçavons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684. de la fondation de Rome , dans le village d'Andes , à une lieuë de Mantouë , sous le premier Consulat du grand Pompée & de Crassus. Les Ides d'Octobre qui étoient le 15. de ce mois , devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecra- vit Idus* , dit Martial. Il ne vécut que cinquantedeux ans , & mourut à Brindes , comme il alloit en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son Eneïde qu'il avoit été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poëtes épiques qui ait jouï de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'Auguste , de Mécène , de Tucca , de Pollion , d'Horace , de Gallus , ne servirent pas peu sans doute à diriger les jugemens de ses contemporains , qui peut-être sans cela ne lui auroient pas rendu si-tôt justice. Quoiqu'il en soit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome , qu'un jour comme il vint paroître au

Théâtre , après qu'on y eut recité quelques - uns de ses vers , tout le peuple se leva avec des acclamations , honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractère doux , modeste , & même timide. Il se déroboit très-souvent, en rougissant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarrassé de sa gloire , ses mœurs étoient simples , il négligeoit sa personne & ses habillemens ; mais cette négligence étoit aimable. Il faisoit les délices de ses amis par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie , & qui semble être donnée aux véritablement grands hommes, pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornez , & qu'il n'arrive presque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois , il n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en prose. Seneque le Philosophe nous apprend que Virgile n'avoit pas mieux réussi en prose que Cicéron en vers. Si cela est , le Poète a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point ; c'étoit de connoître sa portée , du moins Virgile n'a-t-il point laissé après lui de mauvaise prose : au lieu que nous avons des vers de Cicéron qui font honte à sa mémoire.

Horace & lui furent comblez de biens par Auguste. Cet heureux tiran sçavoit bien qu'un jour sa réputation dépendroit d'eux : aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous

ont donnée d'Auguste , a effacé l'horreur de ses proscriptions , ils nous font aimer sa memoire , ils ont fait , si j'ose le dire , illusion à toute la terre.

Virgile mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucça , à Varius , à Mecenas & à l'Empereur même. On sçait qu'il ordonna par son Testament que l'on brûlât son Encide , dont il n'étoit point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa derniere volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils sont beaux & semblent partir du cœur.

*Ergo ne supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas , ergo ibit in ignes
Magnaue doctiloqui morietur musa Maronis , &c.*

Cet Ouvrage que l'Auteur avoit condamné aux flammes est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son Poëme des traditions fabuleuses , & sur l'arrivée & l'établissement d'Enée en Italie , que la superstition populaire avoit transmise jusqu'à lui , à peu près comme Homere avoit fondé son Iliade sur la tradition du siège de Troye ; car en vérité il n'est pas croïable qu'Homere & Virgile se soient soumis par avance à cette regle bizarre que le Pere le Bossu a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnes , & de disposer toutes les actions qui se passent dans le Poëme avant que de sçavoir à qui

on les attribuera. Cette regle peut avoir lieu dans la Comédie qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle , ou dans un Romain frivole qui n'est qu'un tissu de petites intrigues , lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom celebre.

Les Poètes épiques au contraire , ainsi que les tragiques , sont obligés de choisir un Héros connu , dont le nom seul puisse imposer au lecteur , & un point d'Histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout Poète épique qui suivra la regle de le Bossu, sera sûr de n'être jamais lû. Mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination , & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre fable , toutes les Annales de l'univers ne pourroient pas vous fournir un événement , entièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité que vous alteriez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son Poème tous ces differents matériaux qui étoit épars dans plusieurs livres , & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnasse. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée , il n'oublie ni la fable des Harpies , ni les prédictions

de Celeno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes, &c.* Pour ce qui est de la métamorphose des Vaisseaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halicarnasse n'en parle point: Virgile lui-même prend soin de nous avertir, que ce conte étoit une ancienne tradition, *Prisca fides facta, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rapellant la créance publique. Si on considéroit dans cette vûë plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on seroit moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur François, qui prendroit Clovis pour son Héros, de parler de la Sainte Ampoule, qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec foi dans cette Ville? Un Anglois qui chanteroit le Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité dans le même tems qu'on rit de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudroit mieux les rejeter entierement; un seul lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de sa fable, Vir-

gile est blâmé par quelques critiques, & loüé par d'autres, de s'être asservi à imiter Homere. Pour moi si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces loüanges. Il ne pouvoit éviter de mettre sur la scène les Dieux d'Homere qui étoient aussi les siens, & qui selon la tradition avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du siège de Troye; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette Ville, que dans toute l'Iliade d'Homere. On nous crie que l'épisode de Didon est d'après celui de Circé & de Calipso, qu'Enée ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere a fait Virgile*, dit-on: si cela est, c'est sans doute son plus bel Ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original, & c'est ce qui prouve qu'il n'étoit point né pour copier. Un vrai génie s'affoiblit par l'imitation. Quand Virgile est grand, il est lui-même: s'il bronche quelquefois; c'est lorsqu'il se plie à suivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la

stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne sçavent point varier leurs figures. Voïez , dit - on , quelle profusion de caractères Homere a jettée dans son Iliade. Au lieu que dans l'Eneïde , le fort Cloanthe , le brave Gias & le fidèle Achate , sont des personnages insipides , des domestiques d'Enée , & rien de plus , dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paroît juste ; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée , & Homere l'oisiveté d'Achille. Le Poëte Grec étoit dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros ; & comme son talent étoit de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante , il a suivi l'impulsion de son génie en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatants , mais qui ne sont jamais touchans.

Virgile au contraire sentoît qu'il ne falloit point affoiblir son principal personnage , & le perdre dans la foule. C'est au seul Enée qu'il a voulu , & qu'il a dû nous attacher , aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vûë. Toute autre méthode auroit gâté son Poëme.

Mr. de Saint - Evremont dit qu'Enée est plus propre à être fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'Enée passe auprès de bien des gens , plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fausse

idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille , ou des exploits gigantesques des Héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins sage ; si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent , il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomede , qui combattent contre des Dieux , il auroit plû d'avantage à ces critiques , mais il mériteroit peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'Eneïde. Les six derniers chants, dit-on , sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut , je suis persuadé qu'il le sentoît lui-même , & que c'étoit la vraie raison pour laquelle il avoit eu dessein de brûler son Ouvrage. Il n'avoit voulu reciter à Auguste que le premier , le second , le quatrième & le sixième livres, qui sont effectivement la plus belle partie de l'Eneïde. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Enée aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troye. De cette haute élévation , où il étoit parvenu au milieu de son vol , il ne pouvoit guères que descendre. Le projet du mariage d'Enée

avec Lavinie qu'il ne connoit pas, ne sçauroit nous intéresser, après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination que la ruine de Troie a échauffée. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse; cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'Eneïde soient sans beautez: il n'y en a aucun où vous ne reconnoissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat, est presque incroïable. Vous voyez par tout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultez: il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avoit répandu avec une profusion sans regle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'Enéïde, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la personne de Turnus un jeune Prince passionnément amoureux, prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mere de Lavinie qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules desirerent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate & même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicité, voici qu'un étran-

ger , un fugitif , arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au Roi Latin pour obtenir un azile. Le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille , qu'Enée ne demandoit pas : de là s'ensuit une guerre cruelle , Turnus en combattant pour sa maitresse , est tué impitoyablement par Enée , la mere de Lavinie au desespoir se donne la mort ; & le foible Roi Latin , pendant tout ce tumulte , ne sçait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre , ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son Palais , laissant Turnus & Enée se battre pour sa fille , sûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive. Il eût été aisé , me semble , de remédier à ce grand défaut : il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi , plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant qui avoit tant de droits sur elle , & qu'il secourût le vieux Roi Latinus , au lieu de ravager son païs. Il a trop de l'air du ravisseur de Lavinie. J'aimerois qu'il en fût le vengeur , je voudrois qu'il eût un rival que je pusse haïr , afin de m'interesser au Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le pere & la me de Lavinie , cette jeune Princesse même , eussent eu des personnages plus convenables à joïier. Mais ma présomption va trop loin , ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël , & je ne puis pas dire comme le Corregge : *son pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers Homère & Virgile, il est inutile de les arrêter sur leurs Copistes. Je passerai sous silence Statius, & Silius Italicus, l'un foible, l'autre monstrueux imitateur de l'Iliade, & de l'Eneïde; mais il ne faut pas obmettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite par là seul une attention particulière.

Lucain étoit d'une ancienne maison de l'Ordre des Chevaliers: il nâquit à Cordouë en Espagne sous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de Seneque son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris Lucain pour un Espagnol qui a fait des vers Latins. Trompez par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son stile des Barbarismes qui n'y sont point, & qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne.

Il fut d'abord favori de Neron, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer avec lui le prix de la Poësie, & le dangereux honneur de le

remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux étoit *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissoit dans les premières années de ce règne, tandis que Neron fit les délices des Romains.

Lucain crut pouvoir lui donner des éloges, il le louë même avec trop de flatterie; & en cela seul il a imité Virgile, qui avoit eu la foiblesse de donner à Auguste, un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit.

Neron démentit bien-tôt les louanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Senèque à conspirer contre lui: Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en recitant des vers de sa *Pharsale* qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un Poëme épique. Varius, contemporain, ami, & rival de Virgile, mais dont les ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec succès cette dangereuse entreprise.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique, & peu superstitieux, où vivoient César & Lucain,

la solidité de son sujet , ôtoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il falloit peindre d'après nature , étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de César , étoient des personnages bien autrement importants que Sarpédon, Diomède , Mezence, & Turnus. La guerre de Troye étoit un jeu d'enfans, en comparaison des guerres civiles de Rome , où les plus grands Capitaines , & les plus puissans hommes qui aient jamais été , disputoient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire ; par là il a rendu son Poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille & Enée, qui étoient peu importants par eux-mêmes , sont devenus grands dans Homère & dans Virgile ; & que César & Pompée sont petits dans Lucain.

Il n'y a dans son Poëme aucune description brillante, comme dans Homère. Il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance , ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade , ni dans l'Eneide. Au milieu de ses déclamations empouillées , il y a de ces pensées mâles & hardies , de

ces maximes politiques, dont Corneille est rempli. Quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de Tite-Live, & la force de Tacite. Il peint comme Saluste; en un mot il est grand par tout où il ne veut point être Poète. Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César, *Nil actum reputans si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile & Homère avoient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi-bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Venus, étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On sçavoit peu de chose de ces Héros fabuleux, ils étoient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que Pindare chantoit, & dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jettât sur les louanges de Castor, de Pollux & d'Hercule. Les foibles commencemens de l'empire Romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais César, Pompée, Caton, Labienus, vivoient dans un autre siècle qu'Enée: les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son épée, ou si Venus descendoit dans un nuage d'or, à son secours.

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont per-

suadés qu'un Poëme ne sçauroit subsister sans Divinités , parce que l'Iliade en est pleine ; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poëme , que le plus bel endroit qui soit dans Lucain , & peut-être dans aucun Poëte , est le discours de Caton, dans lequel ce Stoïque, ennemi, des fables, refuse d'entrer seulement dans le temple de Jupiter Hammon. Je me fers de la traduction de Mr. de Brebeuf.

Laissons , laissons , dit-il , un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre ,
Que c'est un long combat, dont l'issue est à craindre ,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers ,
Je ne consulte point les Dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être ,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître :
Nous trouvons Dieu par tout , par tout il parle à nous.
Nous sçavons ce qui fait ou détruit son courroux.
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire ,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité ?
Qu'il ait dans ces deserts caché la vérité ?
Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste ,
Que les cieux , que la terre , & que le cœur du juste ?
C'est lui qui nous soutient , c'est lui qui nous conduit ,
C'est sa main qui nous guide , & son feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême, &c.
C'est bien assez, Romains , de ces vives leçons ,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous n'y sçavons pas lire nos aventures ,
Percer avant le tems dans les choses futures ,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher ,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des Dieux , mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes , que Lucain est si inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César , Pompée , Caton , avec des traits si forts, il soit si foible quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations. Il me semble que je vois un portique hardi & immense, qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

LE TRISSIN.

A PRÈS que l'empire Romain eut été détruit par les Barbares , plusieurs langues se formèrent des débris du Latin , comme plusieurs Roïaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les Conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent ; & lors qu'après huit cens ans , ils commencèrent à renaître , ils renaquirent Gots & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là , est un composé bizarre de grossièreté , & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit , étoit dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre ; les Francs , les Vandales , les Lom-

bards, mêlerent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile : enfin la langue Italienne , comme la fille aînée de la Latine , se polit la première , ensuite l'Espagnole ; puis la Françoisë & l'Angloise se perfectionnèrent.

La Poësie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avoit pas encore un ouvrage de Prose suportable : chose étrange ! que presque toutes les nations du monde aient eu des Poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains. Homère fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un Historien. Les Cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les arts.

Les Barbares des côtes de la mer Baltique avoient leurs fameuses rimes Runiques , dans le tems qu'ils ne sçavoient pas lire : ce qui prouve en passant , que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit , le Tasse étoit encore au berceau lorsque le Trissin , auteur de la fameuse Sophonisbe , la première Tragédie écrite en langue vulgaire , entreprit un Poëme épique. Il prit pour son sujet l'Italie délivrée des Gots par Belizaire, sous l'empire de Justinien. Son plan est sage & régulier , mais la Poësie de stile y est foible. Toutefois l'ouvrage réussit , & cette aurore du

bon goût brilla pendant quelque tems , jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin étoit un homme d'un sçavoir très-étendu , & d'une grande capacité. Leon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de Charles-Quint ; mais enfin il sacrifia son ambition , & la prétendue solidité des affaires publiques , à son goût pour les Lettres : bien différent en cela de quelques hommes celebres, que nous avons vû quitter, & même mépriser les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raison charmé des beautés qui sont dans Homère , & cependant sa grande faute est de l'avoir imité : il en a tout pris hors le génie. Il s'apua sur Homère pour marcher , & tombe en voulant le suivre. Les vrais génies n'imitent que rarement ; & cependant il n'y a qu'eux qui puissent imiter avec succès. Il faut bien de l'adresse pour cueillir & pour assembler les fleurs des anciens : elles se fanent entre des mains ordinaires.

Le Trissin , par exemple, a copié ce bel endroit d'Homère , où Junon , parée de la ceinture de Venus , dérobe à Jupiter des caresses qu'il n'avoit pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Justinien a les mêmes vûes sur son époux , dans *l'Italia liberata*.
“ Elle commence par se baigner dans sa belle

“ chambre , elle met une chemise blanche ; &
 “ après une longue énumération de tous les af-
 “ fiquets d’une toilette , elle va trouver l’Em-
 “ pereur qui est assis sur un gazon dans un petit
 “ jardin , elle lui fait une menterie avec beau-
 “ coup d’agaceries , & enfin Justinien *le diede*
un bacio

— *Suave , è le getto le braccia al collo ,
 E ella stette , è sorridendo disse :
 Signor mio dolce , hor che volete fare ?
 Che se venisse alguno in questo luogo ,
 E ei vedesse , havrei tanta vergogna ,
 Che più non ardirei levar la fronte.
 Entriamo nelle nostre usate stanze ,
 Chiudamo li usei , e sopra il vostro letto
 Poniamoci , e fate poi quel che vi piace.
 L’Imperador rispose : alma mia vita ,
 Non dubitate della vista altrui
 Che qui non puo venir persora humana ,
 Senon per la mia Stanza , e io la chiusi ;
 Come qui venni , e ho la chiave à canto ,
 E penso che encor vi chiudeste l’uscio
 Che vien in esso d’elle stanze vostre ;
 Peche giammai non lo lasciate aperto.
 E detto questo , subito abbracciolla ,
 Poi se colcar ne la minuta herbetta
 La quale allegra lis fioriva d’intorno , &c.*

L’Empereur lui donna un doux baiser , & lui
 jeta les bras au col. Elle s’arrêta & lui dit en
 souriant : mon doux Seigneur , que voulez-vous
 faire ? Si quelqu’un entroit ici & nous décou-

vroit , je serois si honteuse que je n'oserois plus lever les yeux. Allons dans nôtre appartement , fermons les portes , mettons nous sur le lit , & puis faites ce que vous voudrez. L'Empereur lui répondit : ma chère ame , ne craignez point d'être aperçue , personne ne peut entrer ici que par ma chambre , je l'ai fermée , & j'en ai la clef dans ma poche. Je présume que vous avez aussi fermé la porte de vôtre appartement qui entre dans le mien : car vous ne le laissez jamais ouvert. Après avoir ainsi parlé , il l'embrasse & la jette sur l'herbe tendre , qui semble partager leurs plaisirs , & qui se couronne de fleurs. Ainsi ce qui est décrit noblement dans Homère , devient aussi bas & aussi dégoûtant dans le Trissin , que les caresses d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Trissin semble n'avoir copié Homère que dans le détail des descriptions : il est très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ses Héros ; mais il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

Cependant je ne fais pas mention de lui uniquement pour remarquer ses fautes ; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite , d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un Poëme Epique , régulier & sensé , quoique foible , & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus , il est le seul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots , ni pointes ; & celui de tous qui a

le moins introduit d'Enchanteurs, & de Héros enchantés, dans ses Ouvrages, ce qui n'étoit pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIÈME. LE CAMOUENS.

TANDIS que le Trissin en Italie suivoit d'un pas timide & foible les traces des anciens, le Camouens en Portugal ouvroit une carrière toute nouvelle, & s'aqueroit une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens, d'une ancienne famille Portugaise, nâquit en Espagne sous le règne celebre de Ferdinand & d'Isabelle, tandis que Jean second régnoit en Portugal. Après la mort de Jean II. il vint à la Cour de Lisbonne, la première année du règne d'Emmanuël le Grand, héritier du Trône & des grands desseins du Roi Jean. C'étoient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuël, déterminé à suivre le projet qui avoit échoüé tant de fois de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497. Velasco de Gama, avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle étoit nouvelle.

Velasco de Gama , & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui , passèrent pour des insensez qui se sacrifioient de gaieté de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la Ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers , & les pleura comme morts ; cependant l'entreprise réussit , & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens, qui étoit intime ami de Velasco de Gama , s'embarqua avec lui malgré les instances de toute sa famille , entraîné par son amitié & par cette curiosité inséparable d'une grande imagination , sur tout dans la jeunesse. Son voïage lui parut un sujet digne d'un Poëme épique : il goûta le plaisir sensible, & inconnu à ses prédécesseurs , de célébrer son ami , & de chanter ce qu'il avoit vû lui-même. Il composa son Poëme, partie sur l'Océan Atlantique , & partie sur la Mer des Indes. A son retour, son vaisseau échoïia contre les côtes de Malabar : Camouens gagna le rivage , nâgeant d'une main , & tenant dans l'autre son Poëme déjà presque achevé.

Un sujet si nouveau , traité par un génie aussi vif que le Camouens , ne pouvoit que produire une nouvelle espèce d'Epopée. Le fonds de son Poëme n'est ni une guerre , ni une querelle de Héros , ni le monde en armes pour une femme ;

c'est un nouveau païs, découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute. “ Je chante ces hommes au-dessus du vulgaire , qui des rives Occidentales de la Lusitanie , portés sur des Mers qui n'avoient point encore vû de vaisseaux , allèrent étonner la Trapobane de leur audace : eux dont le courage patient à souffrir des travaux au-delà des forces humaines , établit un nouvel empire, sous un ciel inconnu & sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux Troyen , qui porta ses Dieux en Italie , ni ceux du sage Grec qui revit Itaque après vingt-ans d'absence , ni ceux d'Alexandre cet impétueux conquérant. Disparaissez drapeaux que Trajan déployoit sur les frontières de l'Inde. Voici un homme à qui Neptune a abandonné son Trident : voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

“ Et vous Nymphes du Tage , si jamais vous m'avez inspiré des sons doux & touchans , si j'ai chanté les bords de votre aimable fleuve ; donnez - moi aujourd'hui des accens fiers & hardis ; qu'ils aient la force & la clarté de votre cours ; qu'ils soient purs comme vos ondes , & que désormais le Dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée.

Delà le Poëte conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange , décrit en passant les

côtes Occidentales , le Midi & l'Orient de l'Afrique , & les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entremêle avec art l'Histoire du Portugal. On y voit dans le troisiéme Chant la mort de la celebre Inès de Castro , épouse du Roi Don Pedre , dont l'avanture déguisée a été jouée depuis peu sur le Théâtre de Paris ; c'est à mon gré le plus beau morceau du Camouens , il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du Poëme est réhaussée par des fictions aussi neuves que le sujet : en voici une qui, je l'ose dire , doit réussir dans tous les tems & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de bonne Espérance , appelé alors le Promontoire des tempêtes , on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'est un personnage qui s'élève du fonds de la Mer ; sa tête touche aux nuës , les tempêtes , les vents , les tonnerres sont autour de lui , ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, où ce Dieu, est le gardien de cet Ocean dont aucun vaisseau n'avoit encore fendu les flots , il menace la flotte , il se plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui disputer l'empire de ces Mers , il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout país sans doute.

Voici une autre fiction qui est extrêmement

du goût des Portugais , & qui me paroît conforme au génie Italien ; c'est une Isle enchantée , appelée l'Isle du Bonheur , laquelle s'élève du fond de la Mer pour le rafraichissement de Velasco de Gama & de sa flotte. Cette Isle à servi , dit-on , de modèle à l'Isle d'Armide, décrite quelques années après par le Tasse.

Là une Divinité répand avec profusion tout ce qui peut flatter les desirs de l'homme. Cette Déesse, amoureuse de Velasco de Gama, le transporte sur une haute montagne qui est l'endroit le plus délicieux de l'Isle, & de là lui montre tous les royaumes de la terre, & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouiens après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette Isle , & des plaisirs où les Portugais sont plongez , s'avise d'informer le Lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête-homme sent à faire son devoir.

Il y a dans la Lusiade une autre espèce de fiction qui regne dans tout le Poëme, & qui ne peut être excusée en aucun pays du monde.

C'est un mélange déraisonnable des Dieux du Paganisme avec la Religion chrétienne. Velasco dans une tempête , adresse ses prières à Jesus-Christ , & Venus vient à son secours ; Bacchus & la Vierge Marie se rencontrent ensemble. Le principal but des Portugais, après l'établissement

de leur commerce , est la propagation de la foi ; cependant c'est Jupiter & Venus qui sont chargés du succès de l'entreprise. Un merveilleux si mal assorti défigure tout l'Ouvrage. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme ; mais la Poësie du stile, & l'imagination dans l'expression, l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Veronèse parmi les grands Peintres , quoiqu'il ait mis des gardes Suisses , des peres Benedictins , des armes à feu , dans des sujets de l'ancien Testament , & qu'il ait toujours péché contre le costumé.

Il faut avouer que le Camouens tombe dans des absurdités étranges. Je me souviens qu'après que Velasco a raconté ses aventures au Roi de Melinde , il lui dit : ô Roi ! juge si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi , & couru autant de périls ; comme si un barbare Africain des côtes de Zaquebar, avoit entendu parler d'Homère & de Virgile. Ces bévûes reviennent assez souvent , & cela seul prouve que l'Ouvrage est plein de très-grandes beautés, puisqu'il fait depuis plus de deux cens ans, les délices d'une nation spirituelle, qui certainement en connoit les fautes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TASSE.

TORQUATO Tasso commença sa *Jerusalemme Liberata*, dans le tems que la Lusitania du Camouens commença à paroître. Il entendoit assez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux : il disoit que le Camouens étoit le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle étoit sincere, étoit très-mal fondée. Le Tasse étoit autant au-dessus du Camouens, que le Portugais étoit supérieur à ses compatriotes.

Le Tasse eut eu plus de raison d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si long-tems balancée, & qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques Lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioste parmi les Poëtes Epiques; mais il faut qu'ils songent, qu'en fait de Tragédie, il seroit hors de propos de citer l'Avare, ou le Grondeur. Et quoi que plusieurs Italiens en disent, l'Europe ne mettra l'Arioste avec le Tasse, que lorsqu'on placera l'Eneide avec le Roman Comique, & Calor à côté du Corregge.

Le Tasse nâquit à Surrento en 1544. l'onzième Mars, de Bernardo Tasso, & de Portia de Rossi. La maison dont il sortoit, étoit une des

plus illustres d'Italie , & avoit été long-tems une des plus puissantes. Sa grand-mere étoit une Cornaro : on sçait assez qu'une noble Venitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre. Mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux.

Son pere né dans le déclin de sa maison , s'étoit attaché au Prince de Salerne , qui fut dépouillé de sa Principauté par Charles-Quint. De plus , Bernardo étoit Poète lui-même , avec ce talent , & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince , il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique , la seule richesse qu'il avoit reçu de son pere , se manifesta dès son enfance. Il faisoit des vers à l'âge de sept ans. Bernardo banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne , & qui connoissoit par une dure expérience le danger de la Poésie , & d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padouë. Le jeune Tasse y réussit , parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Theologie. C'étoit alors un grand honneur : car on regardoit comme sçavant un homme qui sçavoit par cœur la Logique d'Aristote , & ce bel art de disputer pour & contre

en termes inintelligibles , sur des matieres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie , au milieu de toutes ces études qui n'étoient point de son goût , composa à l'âge de dix-sept ans son Poème de Renaud , qui fut comme le précurseur de sa Jerusalem. La réputation que ce premier Ouvrage lui attira , le déterminâ dans son penchant pour la Poësie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoüe, sous le nom *di Pentito*, du Repêtant, pour marquer qu'il se repentoit du tems qu'il croyoit avoir perdu dans l'étude du Droit , & dans les autres , où son inclination ne l'avoit pas appelé.

Il commença la Jerusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée que son pere avoit voulu lui faire éviter , il alla se mettre sous la protection du Duc de Ferrare , & crut qu'être logé & nourri chez un Prince , pour lequel il faisoit des Vers , étoit un établissement assuré.

A l'âge de vingt-sept ans , il alla en France à la suite du Cardinal d'Este. *Il fut reçu du Roi Charles IX. disent les Historiens Italiens , avec des distinctions dûes à son mérite , & revint à Ferrare , comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisoient à quelques loüanges ; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

Ou prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare, de la sœur du Duc, & que cette passion jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma ving-années, & qui fit passer pour fou, un homme qui avoit mis tant de raison dans ses Ouvrages.

Quelques Chants de son Poëme avoient déjà paru sous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au Public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux *de la Jerusalem délivrée*. Il pouvoit dire alors comme un grand homme de l'Antiquité : j'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son pere, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il apelloit ses amis : il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même, & ce qui devoit ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré l'avoit fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento, dans le Royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avoit & dont il esperoit quelque secours ; mais dont probable-

ment il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare , où il fut emprisonné encore. Le desespoir altera sa constitution qui étoit robuste , & le rejetta dans des maladies violentes & longues qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour , avoir été guéri par le secours de la Sainte Vierge , & de Sainte Scolastique , qui lui aparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis Manse Divilla rapporte ce fait comme certain ; mais tout ce que la plupart des Lecteurs en croiront , c'est que le Tasse avoit la fièvre.

Sa gloire Poétique , cette consolation imaginaire dans des malheurs réels , fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poète : enfin après vingt années l'envie fut lassée de l'opprimer , son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit fatigué d'une suite de malheurs si longue, étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appelé à Rome par le Pape Clement VIII. qui dans une Congregation de Cardinaux avoit résolu de lui donner la Couronne de Laurier , & les honneurs du triomphe , ceremonie bizarre , qui paroît ridicule aujourd'hui , sur tout en France , & qui étoit alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le Tasse fut reçu à un mille de

Rome par les deux Cardinaux Neveux , & par un grand nombre de Prélats & d'Hommes de toutes conditions : on le conduisit à l'Audience du Pape. *Je desire* , lui dit le Pontife , *que vous honoriez la Couronne de Laurier , qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux Aldobrandins neveux du Pape , qui aimoient & admiroient le Tasse , se chargèrent de l'appareil de ce couronnement ; il devoit se faire au Capitole ; chose assez singuliere , que ceux qui éclairent le monde par leurs Ecrits , triomphent dans la même place, que ceux qui l'avoient desolé par leurs conquêtes.

Le Tasse tomba malade dans le tems de tous ces préparatifs , & comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment , il mourut la veille du jour destiné à la ceremonie.

Le tems qui sape la réputation des ouvrages médiocres a assuré celle du Tasse. La Jerusalem délivrée , est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les Poëmes d'Homère l'étoient en Grèce , & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile , & d'Homère malgré ses fautes , & malgré la critique de Mr. Despreaux.

La Jerusalem paroît à quelques égards être d'après l'Iliade ; mais si c'est imiter , que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye , si Renaud

est une copie d'Achilles , & Godefroi d'Agamemnon , j'ose dire que le Tasse a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles , avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caracteres differens comme ceux de l'Iliade ; mais ces caracteres sont mieux annoncés , plus fortement decrits , & infiniment mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poëte Grec , & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homère crayonnoit , il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs , & de distinguer les differentes especes de vertus , de vices & de passions , qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent & modéré. L'inquiet Aladin a une politique cruelle , la genereuse valeur de Tancrede est oposée à la fureur d'Argant , l'amour dans Armide est un mélange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie c'est une tendresse douce & aimable , il n'y a pas jusqu'à l'Hermite Pierre , qui ne fasse un personnage dans le tableau , & un beau contraste avec l'enchanteur Ismeno , & ces deux figures sont assurément au-dessus de Calcas & de Taltibius.

Renaud est une imitation d'Achilles , mais ses fautes sont plus excusables , son caractere est plus aimable , son loisir est mieux employé. Achilles éblouit , & Renaud interesse.

Je ne ſçai ſi Homère a bien ou mal fait d'inspi-
rer tant de compaſſion pour Priam, l'ennemi des
Grecs ; mais c'eſt ſans doute un coup de l'art ,
d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice,
plus d'un lecteur ſe ſeroit interreſſé pour les Ma-
hometans contre les Chrétiens , on ſeroit tenté de
regarder ces derniers comme des brigans ligués
pour venir du fond de l'Europe deſoler un païs
ſur lequel ils n'avoient aucun droit , & maſſa-
crer de ſang froid un venerable Monarque âgé de
80. ans , & tout un peuple innocent qui n'avoit
rien à demêler avec eux.

C'étoit une choſe bien étrange que la folie des
Croifades. Les Moines prêchoient ces ſaints bri-
gandages , moitié par enthouſiaſme , moitié par
intérêt. La Cour de Rome les encourageoit par
une politique qui profitoit de la foibleſſe d'au-
trui. Des Princes quittoient leurs Etats , les épuï-
ſoient d'hommes & d'argent , & les laiſſoient ex-
poſez au premier occupant , pour aller ſe battre
en Sirie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs
biens, & partoient pour la Terre Sainte avec leurs
Maitreſſes. L'envie de courir , la mode , la ſu-
perſtition, concouroient à répandre dans l'Europe
cette maladie Epidemique. Les Croizés mêloient
les débauches les plus ſcandaleuſes, & la fureur la
plus barbare , avec des ſentimens tendres de dé-
votion , ils égorgèrent tout dans Jeruſalem ; ſans
diſtinction de ſexe , ni d'âge : mais quand ils ar-

rivèrent au Saint Sepulcre , ces monstres ornez de Croix blanches , encore toutes degoutantes du sang des femmes qu'ils venoient de massacrer après les avoir violées , fondirent tendrement en larmes , baisèrent la terre & se frappèrent la poitrine , tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir , comme il le doit , les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros , qui sous la conduite d'un Chef vertueux , vient délivrer du joug des Infidèles , une terre consacrée par la naissance & la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jerusalem , à le considerer dans ce sens , est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son Ouvrage est bien conduit , presque tout y est lié avec art , il amène adroitement les aventures , il distribue sagement les lumieres & les ombres. Il fait passer le Lecteur , des allarmes de la Guerre , aux délices de l'amour , & de la peinture des voluptez , il le ramène aux combats , il excite la sensibilité par degrez , il s'élève au-dessus de lui-même , de livre en livre : son stile est par tout clair & élégant. Et lorsque son sujet demande de l'élévation , on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains , & se change en majesté & en force.

On trouve , il est vrai , dans la Jerusalem en-

viron deux cens Vers, où l'Auteur se livre à des jeux de mots & à des concetti puériles. Mais ces foibleffes étoient une espece de tribut, que son génie payoit au goût que son siècle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui.

Si cet Ouvrage est plein de beautez qu'on admire partout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me semble que c'est une faute par tout Païs d'avoir débuté par un Episode, qui ne tient en rien au reste du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile Talisman que fait le Sorcier Ismeno, avec une Image de la Vierge Marie, & de l'Histoire d'Olando & de Sophronia : encore si cette image de la Vierge servoit à quelque prédiction : si Olando & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Religion, étoient éclairés d'en haut, & disoient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux Personnages du Poëme ; mais le Poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art, & n'excite tant d'interêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'Ouvrage, Sophronie & Olinde sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'est aux Mahometans.

Il y a dans l'Episode d'Armide, d'ailleurs un

chef d'œuvre , des excès d'imagination , qui assurément ne seroient point admis en France & en Angleterre. Dix princes Chrétiens métamorphosés en poissons , & un perroquet chantant des chansons de sa propre composition , sont des fables bien étranges aux yeux d'un Lecteur sensé , accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiroient pas aujourd'hui avec des François ou des Anglois. Mais du tems du Tasse ils étoient reçus dans toute l'Europe , & regardez presque comme un point de foi par le Peuple superstitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire Monsieur Lock , ou Monsieur Adisson , sera étrangement révolté de trouver dans la Jerusalem , un Sorcier Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahometans. Quelle fantaisie d'envoyer Ubaldas & son compagnon , à un vieux & saint Magicien qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon , vers une Vieille qui les transporte aussi-tôt dans un petit bateau aux Isles Canaries ; ils y arrivent sous la protection de Dieu , tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'aquittent de leur ambassade , & ramènent au camp des Chrétiens le brave Renaud , dont toute l'armée avoit grand besoin.

Mais quel étoit ce grand exploit , qui étoit réservé à Renaud ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Tenerif jusqu'à Jerusalein , la Providence l'avoit destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une Forest infestée de Lutins. Cette Forêt est le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air , qui excitoient des tempêtes , & qui tournoient son tonnerre contre les Chrétiens , en faveur des Mahometans. Michel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussitôt & se plongent dans l'abîme. Mais bien-tôt après le Magicien Ismeno les en fait sortir. Ils trouvent alors les moïens d'éluder les ordres de Dieu , & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques , ils prennent possession de la Forêt , où les Chrétiens se préparoient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une Tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes , pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrede y trouve sa Clorinde enfermée dans un Pin , & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y presente à travers l'écorce d'un Mirte , tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egipe ; enfin les prieres de l'Hermite Pierre , & le mérite de la contrition de Renaud , rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans sa Pharsale, un sujet presque semblable. César ordonne à ses Troupes de couper quelques arbres dans la Forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de Guerre : voici comme Brebœuf à rendu ce passage ; sa traduction est, ainsi que toutes les traductions, fort au-dessous de l'original.

*Lucus erat longo nunquam violatus ob ævo ,
 Obscurum cingens connexis aëra ramis ,
 Et gelidas altè summotis solibus umbras.
 Hunc non ruricolæ Panes , nemorumque potentes
 Sylvani , nymphæque tenent ; sed barbara ritu
 Sacra Deum , structæ diris altaribus aræ
 Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos ,
 Si qua fidem meruit superos mirata vetustas ,
 Illis & volucres metuunt insistere ramis ,
 Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
 Incubuit sylvas , excussa que nubibus atris
 Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris ,
 Arboribus suis horror inest. Tum plurima nigris
 Fontibus unda cadit , simulacraque mæsta Deorum
 Arte carent , cæsisque extant informia truncis.
 Ipse situs , putrique facit jam robore pallor
 Aitonitos : non vulgatis sacrata figuris ,
 Numina sic metuunt : tantum terroribus addit ,
 Quos timeant , non nosse Deos. Jam fama ferebat
 Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas ,
 Et procumbentes iterum consurgere taxos ,
 Et non ardentis fulgere incendia sylvæ ,
 Roboraque amplexos circumfulsisse dracones.
 Non illum cultu populi propiore frequentant ;*

*Sed cessere deis. Medio cum Phœbus in axe est ,
 Aut cœlum nox atra tenet , pavet ipse sacerdos
 Accessus , dominumque timet deprendere luci.
 Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro :
 Nam vicina operi , belloque intacta priori ,
 Inter nudatos stabat densissima montes.
 Sed fortes tremuere manus , motique verenda
 Majestate loci , si robora sacra ferirent ,
 In sua credebant redituras membra secures.
 Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
 Ut vidit , primus raptam vibrare bipennem
 Ausus , & aëriam ferro proscindere quercum ,
 Effatur merso violata in robora ferro :
 Jam ne quis vestrum dubitet subvertere sylvam ,
 Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis ,
 Imperiis non sublato securâ pavore
 Turba ; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ ,
 Procumbunt orni , nodosa impellitur ilex ,
 Sylvaque Dodones , & fluctibus aptior alnus ,
 Et non plebeios luctus testata cupressus ,
 Tunc primum posuere comas , & fronde carentes
 Admisere diem , propulsaque robore denso
 Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
 Gallorum populi : muris sed clausa juventus
 Exultat. Quis enim læsos impune putaret
 Esse Deos ?*

On voit auprès du camp une forêt sacrée :
 Formidable aux humains , & des Dieux reverée ,
 Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
 Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ,
 Sous la noire épaisseur des Ormes & des Hêtres ,
 Les Faunes , les Sylvains , & les Nymphes champêtres ,
 Ne vont point accorder aux accens de la voix
 Le son des chalumeaux ou celui des hautbois :
 Cette ombre destinée a de plus noirs offices ,

Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices ,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux ,
Offensent la nature en reverant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres ,
On voit fumer la terre , on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur, & même les Oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions , les bêtes les plus fieres ,
N'osent pas y chercher leur bauge , ou leurs tanieres.
La foudre accoutumée à punir leurs forfaits ,
Craint ce lieu si coupable & n'y tombe jamais ;
Là de cent Dieux divers les grossieres images ,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mouffe & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux :
Sous un air plus connu , la divinité peinte.
Trouveroit moins d'encens & feroit moins de crainte ;
Tant aux foibles mortels , il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obscure source , il coule une onde obscure ,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour
Et l'on entend mugir les roches d'alentour ;
Souvent du triste éclat d'une flâme ensouffrée
La forêt est couverte , & n'est pas dévorée ;
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De Cerastes hideux & de Dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laissent à ses Demons son horreur & son ombre ;
Et le Druide craint en abordant ces lieux ,
D'y voir ce qu'il adore , & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges ;
Les Dieux , même les Dieux , n'ont point de privileges.
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés ,
Les arbres abbatus , les Autels dépouillés ;
Et de tous les Soldats les ames étonnées

Craignant de voir contre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte , il frémit de courroux ,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise ,
Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les méprise ,
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux ,
Et seul je prens sur moi tout le courroux des Dieux.
A cet mots , tous les siens cédant à leur contrainte ,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte.
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jule commande ils sont mal écoutés :
Alors on voit tomber sous un fer téméraire ,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere ,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verts ,
Conservent le Printems au milieu des Hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent.
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
Marseille seulement qui le voit de ses tours ,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux , d'un éclat de tonnerre ,
Vont foudroyer César & terminer la guerre.

J'avoüe que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jerusalem délivrée* ; mais au moins cet endroit particulier , fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel est au - dessus de celle d'un Héros imaginaire ; & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautez poétiques , & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides , propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui - même sa faute , & il n'a pû s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bizarres , si fort à la mode alors ,

non-seulement en Italie , mais encore dans toute l'Europe , étoient absolument incompatibles avec la gravité de la Poësie Epique. Pour se justifier il publia une, Préface dans laquelle il avança que que tout son Poëme étoit allegorique.

L'armée des Princes Chrétiens , dit-il , représente le corps & l'ame. Jerusalem est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail , & avec beaucoup de difficulté. Godefroy est l'ame, Tancrede , Renaud , &c. en sont les facultés. Le commun des Soldats sont les membres du corps. Les diables sont à la fois figures & figurés ; *figura è figurato*. Armide & Ismeno , sont les tentations qui assiegent nos ames ; les charmes, les illusions de la Forêt enchantée , représentent les faux raisonnemens , *falsi sillogismi* , dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le Tasse s'avise de nous donner de son Poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même , comme les Commentateurs ont fait avec Homere , & avec Virgile. Il se suppose des vûes & des desseins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit son Poëme ; ou si par malheur il les a eûes , il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si ridicules.

Si le Diable joue dans son Poëme le rôle insipide d'un misérable Charlatan , d'un autre côté , tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec

majesté, & j'ose le dire, dans l'esprit même de la Religion. Les Processions, les Litanies & quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentées dans la *Jerusalem délivrée*, sous une forme respectable. Telle est la force de la Poësie, qui sçait annoblir tout & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance, de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des Poëtes modernes soient tombez dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer chrétien auroient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderoit à être annobli par l'idée de l'enfer païen; il est vrai que Pluton, Proserpine, Radamante, Tisiphone, sont des noms plus agréables que Belzébut & Astarot; nous rions du mot de diable, nous respectons celui de Furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIÈME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizième siècle, l'Espagne produisit un Poëme Epique, celebre par quelques beautés particulieres qui y brillent, aussi-

bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga , Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien , fût élevé dans la maison de Philippe II. & combattit sous ses ordres à la bataille de Saint-Quentin , où les François furent défaits.

Après un tel succès , Philippe moins jaloux d'augmenter sa gloire au dehors , que d'établir ses affaires au - dedans , retourna en Espagne. Le jeune Alonzo entraîné par une insatiable avidité du vrai sçavoir , c'est-à-dire , de connoître les hommes ; & de voir le monde , voyagea par toute la France , parcourut l'Italie & l'Allemagne , & séjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres il entendit dire que quelques Provinces du Perou & du Chilly avoient pris les armes contre les Espagnols leurs Conquerans & leurs tirans. Je dirai en passant que cette tentative des Americains pour leur liberté est traitée de rebellion par les Auteurs Espagnols. La passion qu'il avoit pour la gloire & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulieres , l'entraînèrent sans hésiter dans ces païs du nouveau monde. Il alla au Chilly à la tête de quelques troupe & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontieres du Chilly , du côté du Sud est une petite Contrée montagneuse , nommée *Araucana* , habitée par une race d'hommes plus

robustes & plus ferores que tous les autres Peuples de l'Amerique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus longtemps que les autres Ameriquains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent.

Alonzo soutint contre eux une pénible & longue Guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette Guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le Conquerant & le Poëte. Il emploïa les intervalles de loisir que la Guerre lui laissoit à en chanter les événemens, & faute de papier, il écrivit la premiere partie de son Poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger : le Poëme s'appelle *Araucana* du nom de la Contrée.

Il commence par une description géographique du Chilly, & par la peinture des mœurs & des coutumes des Habitans. Ce commencement qui seroit insupportable dans tout autre Poëme, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la Scene est par de-là l'autre Tropicque, où les Héros sont des sauvages, qui nous auroient été toujours inconnus, s'ils ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le sujet qui étoit neuf a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au Lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'Auteur.

Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnez de voir des créatures pareilles à des hommes portant du feu dans leurs mains, & montées sur des monstres qui combattoient sous eux; ils les prirent d'abord pour des Dieux descendus du Ciel, armés du tonnerre, & suivis de la destruction, & alors ils se soumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la suite, s'étant familiarisés avec leurs Conquerans, ils connurent leurs passions & leurs vices, & jugèrent que c'étoient des hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des mortels semblables à eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le sang de ceux qui l'avoient produite, & d'exercer sur eux une vengeance exemplaire, terrible, & mémorable.

Il est à propos de faire connoître ici un endroit du deuxième Chant dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des Lecteurs, qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana*, est une querelle qui naît entre les chefs des Barbares, comme dans Homère, entre Archille & Agamemnon. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive, mais par rapport au commandement de l'Ar-

mée. Chacun de ces Generaux Sauvages vante son mérite , & ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques , nommé *Colocolo* , aussi vieux que Nestor , mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le Héros Grec , fait la harangue suivante.

„ Caciques , illustres défenseurs de la patrie ,
„ le desir ambitieux de commander , n'est point
„ ce qui m'engage à vous parler. Je ne me plains
„ pas que vous disputiez avec tant de chaleur ,
„ pour un honneur qui peut-être seroit dû à ma
„ vieillesse , & qui orneroit mon déclin. C'est
„ ma tendresse pour vous , c'est l'amour que je
„ dois à ma Patrie qui me sollicite à vous de-
„ mander quelque attention pour ma foible voix.
„ Hélas ! comment pouvons - nous avoir assez
„ bonne opinion de nous-mêmes , pour préten-
„ dre à quelque grandeur , & pour ambitionner
„ des titres fastueux , nous qui avons été les mal-
„ heureux sujets & les esclaves des Espagnols ?
„ Votre colere , Caciques , votre fureur ne de-
„ vroient-elles pas s'exercer plutôt contre nos Ti-
„ rans ? Pourquoi tournez-vous contre vous-mê-
„ mes ces armes qui pourroient exterminer vos
„ ennemis & venger notre patrie. Ah ! Si vous
„ voulez périr , cherchez une mort qui vous pro-
„ cure de la gloire. D'une main brisez le joug
„ honteux , & de l'autre attaquez les Espagnols ,

„ & ne répandez pas dans une querelle stérile les
„ précieux restes d'un sang que les Dieux vous
„ ont laissé pour vous venger. J'applaudis , je l'a-
„ voüe , à la fière émulation de vos courages.
„ Ce même orgueil que je condamne , augmen-
„ te l'espoir que je conçois. Mais que votre va-
„ leur aveugle ne combatte pas contre elle-mê-
„ me , & ne se serve pas de ses propres forces pour
„ détruire le païs qu'elle doit défendre ; Si vous
„ êtes résolus de ne point cesser vos querelles ,
„ trempez vos glaives dans mon sang glacé : J'ai
„ vécu trop long-tems : heureux qui meurt sans
„ voir ses compatriotes malheureux , & malheu-
„ reux par leur faute. Ecoutez donc ce que j'ose
„ vous proposer. Votre valeur , ô Caciques , est
„ égale ; vous êtes tous également illustres par
„ votre naissance , par votre pouvoir , par vos ri-
„ chesses , par vos exploits : vos ames sont égale-
„ ment nobles , également dignes de comman-
„ der , également capables de subjuguier l'uni-
„ vers. Ce sont ces presens célestes qui causent
„ vos querelles. Vous manquez de Chef , chacun
„ de vous mérite de ; l'être ainsi puisqu'il n'y a
„ aucune différence entre vos courages , que la
„ force du corps décide ce que l'égalité de vos
„ vertus n'auroit jamais décidé , &c.

Le vieillard propose alors une exercice digne
d'une nation barbare , qui étoit , de porter une
grosse poutre , afin que celui qui en soutien-

droit le poids plus long-tems, fut revêtu du commandement.

Comme la meilleure maniere de perfectionner notre goût , est de comparer ensemble des choses de même nature , oposez le discours de Nestor à celui de Colocolo , & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupez rendent au grand nom d'Homère , pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'Achille instruit & inspiré par Minerve , Déesse de la Sagesse a donné a Agamemnon les noms d'*yvrogne* & de *chien* , le sage Nestor se leve , pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros , & parle ainsi : „ Quelle satisfaction fera-
„ ce aux Troyens , lors qu'ils entendront parler
„ de vos discordes ? Votre jeunesse doit respecter
„ mes années & se soumettre à mes conseils. J'ai
„ vû autrefois des Héros superieurs à vous. Non,
„ mes yeux ne verront jamais des hommes sem-
„ blables à l'invincible Pirithoüs , au brave Ce-
„ neus , au divin Thesée , &c... J'ai été à la guer-
„ re avec eux , & quoique je fusse jeune , mon
„ éloquence persuasive avoit du pouvoir sur leurs
„ esprits ; ils écoutoient Nestor , jeunes Guerriers,
„ écoutez donc les avis que vous donne ma vieil-
„ lesse. Atride , vous ne devez pas garder l'escla-
„ ve d'Achille : fils de Thetis , vous ne devez pas
„ traiter avec hauteur le Chef de l'Armée. Achil-
„ le est le plus grand , le plus courageux des

„ Guerriers : Agamemnon est le plus grand des Rois , &c. Sa harangue fut infructueuse. Agamemnon loua son éloquence & méprise son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare Colocolo s'insinué dans l'esprit des Caciques , la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité , la tendresse majestueuse de ses paroles , combien l'amour du país l'anime , combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur , avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur , avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un Censeur , un Panégiriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons , confessant la force de son éloquence , non par de fades louanges , mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si Nestor est si sage de parler tant de sa sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer l'attention des Princes Grecs que de les rabaisser & de les mettre audessous de leurs ayeux , si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor , qu'Achille est le plus courageux des Chefs qui sont là presens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de Nestor , avec le discours modeste & mesuré de Colocolo , l'odieuse comparaison entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille , avec cette portion égale de grandeur & de courage , attribuée avec art à tous les Caciques ; que le Lecteur prononce s'il y a un General dans le monde qui souf-

fre volontiers qu'on lui préfere son inferieur pour le courage , s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un Harangueur pédant , qui leur parle avec mépris & vante leurs prédecesseurs à leurs depens , alors Homere pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il est vrai que si Alonzo est dans un endroit superieur à Homere , il est dans tout le reste au-dessous du moindre des Poëtes. On est étonné de le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles , mais nulle invention , nul plan , point de variété dans les descriptions , point d'unité dans le dessein. Ce Poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui est un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche , suivi de quelques Soldats , & pour passer le temps , il naît entr'eux une dispute au sujet de Virgile, & principalement sur l'épisode de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses Soldats de la mort de Didon , telle qu'elle est rapportée par les anciens Historiens : & afin de mieux donner le démenti à Virgile , & de restituer à la Reine de Carthage sa réputation , il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son Poëme , d'être composé de 36 chants très-longs. On peut supposer avec raison , qu'un Au-

teur , qui ne sçait ou qui ne peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le celebre Michel Cervantes de dire , que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Espagnol : cependant le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien , & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation , nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voisins , c'est plutôt sot amour de nous-mêmes , qu'amour de notre Païs.

CHAPITRE NEUVIÈME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particularitez obmises dans l'abregé de sa vie , qui est au devant de la traduction Française de son Paradis perdu. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme ; j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse , vit représenter à Milan une Comédie intitulée

Adam ou le peché originel, écrite par un certain Andreino, & dédiée à Marie de Médicis Reine de France. Le sujet de cette Comedie étoit la chute de l'Homme. Les Acteurs étoient Dieu le pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les sept péchez mortels.

Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là, étoit traité d'une maniere qui répondoit au dessein.

La Scene ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainsi au nom de ses Confreres :

„ Que l'Arc-en-Ciel soit l'archet du violon du
„ Firmament ; que les sept Planettes soient les
„ sept notes de notre musique, que les vents
„ jouent de l'orgue, &c. „

Toute la piece est dans ce goût : j'avertis seulement les Français qui en riront, que notre Théâtre ne valoit guères mieux alors ; que la mort de Saint Jean-Baptiste, & cent autres pieces sont écrites dans ce stile, mais que nous n'avions ni Pastor-Fido, ni l'Aminte.

Milton qui assista à cette representation decouvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout paroît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept péchez mortels dansant avec le diable, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais l'Univers rendu

malheureux par la foiblesse d'un homme , les bontez & les vengeances du Créateur , la source de nos malheurs & de nos crimes , sont des objets dignes du pinceau le plus hardi ; il y a sur tout dans ce sujet je ne sçai quelle horreur ténébreuse , un sublime sombre & triste , qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise.

Milton conçut le dessein de faire une Tragedie de la farce d'Andreino , il en composa même un Acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de Lettres qui le tenoient de sa fille , laquelle est morte lorsque j'étois à Londres.

La Tragedie de Milton commençoit par ce monologue de Satan , qu'on voit dans le quatrième chant de son Poëme épique.

C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fonds des enfers , découvre le soleil qui sortoit des mains du Créateur.

„ Toi , sur qui mon tiran prodigue ses bienfaits ,
„ Soleil , astre de feu , jour heureux que je hais ,
„ Jour qui fais mon suplice , & dont mes yeux s'étonnent ,
„ Toi qui sembles le Dieu des Cieux qui t'environnent ,
„ Devant qui tout éclat disparoit & s'enfuit ,
„ Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ,
„ Image du Très-Haut qui régla ta carriere ,
„ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumiere.
„ Sur la voute des Cieux élevé plus que toi ,
„ Le trône où tu t'assieds s'abaissoit devant moi ;
„ Je suis tombé , l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travailloit à cette Tragedie,

la sphère de ses idées s'élargissoit à mesure qu'il pensoit. Son plan devint immense sous sa plume ; & enfin , au lieu d'une Tragedie , qui après tout n'eût été que bizarre & non intéressante , il imagina un Poëme épique , espece d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les Guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à Milton le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il étoit né avec une passion extrême pour la liberté. Le sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avoient la fureur de dominer dans sa Patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , & il n'y eût point d'Eglise qui pût se vanter de compter Milton pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les Guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. il entra même assez avant dans la faveur de Cromwel , & par une fatalité qui n'est que trop commune , ce zélé républicain fut le serviteur d'un tiran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromwel , de Richard Cromwel , & du Parlement qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais emploïerent sa plume pour justifier la mort de leur Roi , & pour répondre au livre que Charles II. avoit fait écrire par Saumaise au sujet de cet événement tragique.

Jamais cause ne fut plus belle, & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. Saumaïse défendit en Pédant le parti du Roi mort sur l'échafaut, d'une Famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle. Milton soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantoit d'avoir jugé son Prince selon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaïse & de Milton sont déjà ensevelis dans l'oubli. Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, étoit un très-mauvais écrivain en prose.

Il avoit cinquante deux ans lorsque la Famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'Amnistie que Charles II. donna aux ennemis de son pere; mais il fut déclaré par l'acte même d'Amnistie, incapable de posséder aucune Charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença son Poème épique, à l'âge où Virgile avoit fini le sien. A peine avoit il mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vuë. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le Paradis perdu. Il avoit alors très-peu de réputation, les beaux esprits de la Cour de Charles II. ou ne le connoissent pas, ou n'avoient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fût ignoré

ou méprisé dans une Cour qui avoit fait succéder à l'austérité du Gouvernement du Protecteur , toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les Poësies effeminées , la mollesse de Waller , les Satires du Comte de Rochester, & l'esprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation , c'est qu'il eût beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltoit , & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson ; encore ce Libraire avoit-il si peur de faire un mauvais marché , qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne seroit païable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du Poëme.

Le Paradis perdu fut long-tems négligé à Londres , & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester , qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme épique : ils engagèrent les Héritiers de Tompson à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs depuis : le célèbre Monsieur Addison écrivit en forme pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homère ; les Anglais commencerent à se le

persuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français rioient encore quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un Poëme épique dont le sujet étoit le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui persuade à une femme de manger une pomme ; ils ne croïoient pas qu'on put faire sur ce sujet autre chose que des Vaudevilles, lorsque Monsieur du Pré de saint-Maur donna une traduction en prose Française de ce Poëme singulier.

On fut étonné de trouver dans un sujet qui paroît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden, & des amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet il est à remarquer que dans tous les autres Poëmes, l'amour est regardé comme une foiblesse, dans Milton seul il est une vertu. Le Poëte a scu lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le Lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve sont remplis, & ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine corrompue; & comme il a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poësie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la Fran-

ce est pleine , se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent , & trop long-tems de la même chose.

En admirant plusieurs idées sublimes , ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées , & que l'Auteur n'a rendues que puériles , en s'efforçant de les faire grandes.

Ils condamnèrent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une Salle d'ordre Dorique au milieu de l'enfer , avec des colonnes d'airain , & de beaux chapiteaux d'or , pour haranguer les diables auxquels il venoit de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'enfer , se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des Etats infernaux , Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étoient prêts à en venir aux mains, quand le Peché, monstre féminin à qui des dragôs sortoient du ventre, court au devant de ces deux champions. Arrête , ô mon pere , dit-il au Diable ; arrête , ô mon fils , dit-il à la Mort. Et qui est-tu donc , répond le diable , toi qui m'appelles ton pere ? Je suis le Peché , réplique ce monstre ; tu accouchas de moi dans le Ciel , je sortis de ta tête par le côté gauche , tu devins bien-tôt amoureux de moi ; nous couchâ-

mes ensemble , j'entraînai beaucoup de Cherubins dans ta révolte ; j'étois grosse quand la bataille se donna dans le Ciel ; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer , & ce fut ce monstre que tu vois dont je fus pere : il est ton fils & le mien. A peine fut-il né , qu'il viola sa mere , & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois , qui sortent à tous momens de mes entrailles , qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le Peché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les diables sur le bord du Phlegeton , du Stix , & du Lethé : les uns jouent de la harpe , les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination ; cependant Satan voïage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore, si une nuée ne l'avoit repoussé en haut. Il arrive dans le païs du cahos , il traverse le Paradis des fous , *the paradise of fools* , (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français ,) il trouve dans ce Paradis , les *Indulgences* , les *Agnus Dei* , les *Chapelets* , les *Capuchons* , les *Scapulaires* , les *Moines*.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensible a été révolté , & il faut que le Poëme soit bien beau d'ailleurs , pour qu'on ait pu le lire malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies déraisonnables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges, a paru aussi aux connoisseurs, un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage, il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, & qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit, ni goût, ni vraisemblance, ni raison; ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Nifrot, d'Astarot, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère, en parlant de ses Dieux, les caractérisoit par leurs attributs qui sont connus; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fonds Nifrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homère les longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses Héros. Comment souffrir dans Milton, les harangues & les railleries des Anges & des diables, pendant la bataille qui se donne dans le Ciel?

Ces mêmes Critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vrai-semblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces esprits qui ne pouvoient se blesser; car il arrive, que lorsque je ne sçai quel Ange a coupé en deux, je ne sçai quel Diable, les

deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le Pere envoie ses fidèles Anges, combattre, réduire, & punir les rebelles.

„ Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, pour-
„ suivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du
„ Ciel ; précipitez - les loin de Dieu & de leur
„ bonheur, dans le Tartare, qui ouvre déjà son
„ brûlant cahos pour les engloutir.

Comment se peut-il, qu'après un ordre si positif, la victoire reste indécise : & pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'est point obéi ; il veut vaincre & on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir : il ne devoit point ordonner à ses Anges de faire ce que son fils unique seul devoit faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui fit sans doute dire à Dryden dans sa Préface sur l'Eneide, que Milton ne vaut gueres mieux que notre Chapelain, & notre Le Moine.

Mais aussi, ce sont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'ame d'Homère & de celle de Virgile. Ce n'est pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles, du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé

avec sept croisées de face , accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins , on voit un Palais immense dont les beautez peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étois à Londres , j'osai composer en Anglais un petit Essai sur la Poësie épique , dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges Français ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu est arrivé , & la plûpart des critiques de ce Païs-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction , que le Paradis perdu est un ouvrage plus singulier que naturel , plus plein d'imagination que de graces , & de hardiesse que de choix ; dont le sujet est tout ideal , & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne sçai même si nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité , a été imprimée souvent, mais il y auroit trop de présomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité , & effacer la honte que la France a eu si long - tems de n'avoir pû produire un Poëme épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un écrivain qui pendant sa vie ne sera point protégé par son Prince ; qui ne sera dans aucun poste ; qui ne tiendra à aucun parti ; qui ne se fera valoir par aucune ca-

bale , n'aura probablement de réputation qu'après la mort.

Il est honteux pour nous , à la vérité , que les Etrangers se vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous , qui avons réussi en tant de genres, nous soions forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre foiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée ; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelains, les Le Moines, les Desmarets, les Cassaignes & les Scuderys. Si un Ecrivain célèbre d'ailleurs avoit échoué dans cette entreprise ; si un Corneille, un Despreaux, un Racine, avoient fait de mauvais Poèmes épiques, on auroit raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre , il n'y a eu que les plus foibles qui aient osé porter ce fardeau , & ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques , il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre Ecrit un peu estimé. La Comedie des Visionnaires de Desmarets est le seul ouvrage d'un Poète épique qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'étoit avant que Moliere eût fait goûter la bonne Comédie. Les Visionnaires de Desmarets étoient réellement une très-mauvaise Piece, aussi bien que la Marianne de Tristan , & l'Amour Tirannique de Scudery , qui ne devoient leur réputation passagere qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre difette en donnant au Télémaque le titre de Poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées , on transpose les limites des arts, quand on donne le nom de Poëme à la Prose. Le Télémaque est un roman moral , à la vérité , dans le stile dont on auroit dû se servir pour traduire Homère en Prose ; mais l'illustre Auteur du Télémaque avoit trop de goût , étoit trop sçavant & trop juste , pour appeller son Roman du nom de Poëme. J'ose dire plus , c'est que si cét ouvrage étoit écrit en Vers français , je dis même en beaux Vers , il deviendrait un Poëme ennuyeux , par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre Poësie , & que de longs discours politiques & æconomiques ne plairoient assurément pas en Vers français. Quiconque connoitra bien le goût de notre Nation , sentira qu'il seroit ridicule d'exprimer en Vers , * *qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes ; habiller la premiere de blanc avec une frange d'or , lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille : la troisième de verd avec une médaille sans anneau & sans frange , &c. & enfin donner aux Esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davan-

* Livre douze.

tage de dire , qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain , que les logemens en soient dégagés , que l'ordre & la propreté s'y conserve , que l'entretien soit de peu de dépense , que chaque maison un peu considérable , ait un salon & un petit peristile , avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot , tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer , seroient aussi indignes d'un Poëme épique , qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encore accusé long-tems notre langue de n'être pas assez sublime pour la Poësie épique. Il est vrai que chaque langue à son génie , formé en partie par le génie même du peuple qui la parle , & en partie par la construction de ses phrases , par la longueur ou la briéveté de ses mots , &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étoient des langues plus poétiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail , il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne , & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes épiques ; il est donc clair que si nous n'en avions pas , ce ne seroit pas la faute de la langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime , & avec encore moins de raison. La Jerusalem & le Roland furieux sont rimés , sont beaucoup plus longs que l'Eneide , & ont de plus l'uniformité des

Stances ; & non - seulement tous les Vers , mais presque tous les mots finissent par une de ces voyelles , a . e . i . o . cependant on lit ces Poèmes sans dégoût , & le plaisir qu'ils font , empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un Poème épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ? c'est que de toutes les Nations polies la nôtre est la moins *poétique*. Les ouvrages en Vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de Théâtre ; ces pièces doivent être écrites dans un stile naturel qui approche assez de celui de la conversation. Despreaux n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité ; on sçait que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses vers , comme de ceux de Racine , & lorsque Despreaux a voulu s'élever dans une Ode , il n'a plus été Despreaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poésie Française à une marche trop uniforme : l'esprit géométrique qui de nos jours s'est emparé des belles Lettres , a encore été un nouveau frein pour la Poésie. Notre Nation regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits Maîtres , est de toutes les Nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains : on

cherche le vrai en tout , on préfere l'histoire au roman ; les Cyrus , les Clelies , & les Astrées ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paroissent encore , & s'ils sont pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole, les gens de lettres les méprisent insensiblement. Il s'est formé un goût général qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'Epopée ; on se moqueroit également d'un Auteur qui emploiroit les Dieux du Paganisme, & de celui qui se serviroit de nos Saints. Venus & Junon doivent rester dans les anciens Poèmes grecs & latins : sainte Gènevieve , saint Denis , saint Roch & saint Christophe , ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accoutument assez des Saints , & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seroient sublimes pour eux , ne nous paroîtroient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma Henriade , feu Monsieur de Malezieux , homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immense , il me dit , vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre Nation , *les Français n'ont pas la tête épique* : ce furent ses propres paroles , & il ajouta , quand vous écrieriez aussi-bien que Messieurs Racine & Despreaux , ce sera beaucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact qui regne dans le siècle où je vis , que j'ai choisi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité.

Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage , je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sçachent , & c'est à la Henriade seule à parler en sa défense.

FIN.

T A B L E

De l'Essai sur la Poësie Epique.

D Es différents goûts des Peuples. <i>Page</i> 1	
HOMÈRE.....	20
VIRGILE.....	29
LÚCAIN.....	40
LE TRISSIN.....	45
LE CAMOUENS.....	50
LE TASSE.....	56
DON ALONZO D'ERCILLA.	73
MILTON.....	82



